

MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 03421 4692





324

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La *Nuit du Génie* (poëme).

Arthur, ou le Dîner des sept Châtelains (poëme en trois parties).

*Le XIX*e *Siècle* (satires morales en vers) en collaboration avec Eug. Nus.

Le *Bourguignon*,
Le *Mineur*,
Le *Vigneron*,
Le *Banquier*,
} types dans les *Français peints par eux-mêmes*.

Traduction des *Noëls Bourguignons* (première Édition).

Les *Imperceptibles* (poésies).

Le *Selam* (langage des fleurs, illustré).

Paquerettes et Boutons d'or (nouvelles pour la jeunesse).

La *Bonne Étoile* (*ibid.*).

Édition des *Contes* de Ch. Perrault.

Chants populaires, Noëls, etc. (article dans le *Moyen-Age et la Renaissance*).

Traduction des *Rimes de Dante* (deux éditions).

Le *Feuilleton de Paris*, revue mensuelle. Quatres années de direction et de rédaction en chef (nouvelles et poésies).

Histoire pittoresque et anecdotique de la Danse, chez tous les peuples anciens et modernes.

En préparation ou sous presse :

Légendes bourguignonnes.

Un travail sur les *Chants populaires.*

Le *Nid du Poète* (poésies).

Paris, Typographie d'Emile Allard, 14, rue d'Enghien.

LES

NOELS BOURGUIGNONS

ET LES

NOELS MACONNAIS

LE

NOEI BORGUIGNON

DE

GUI-BAROZAI

SEUGU DÉ

NOÊ MOCONNAI

DU PARRAIN BLIAISE

AIVO LEU VIREMAN AN FRANÇOI ET PEU BÉ D'AUTRE CHOSE

LE TÔ

POR EIN ANFAN DE LAI BREGOGNE

DEUZIEIME ÉDICION

raibôtée et régoillardie de deù dozaine d'imaige

BÉ JANTIMAN TORNÉE.

AI PAIRI

CHEU EIN SEGON EDITEU

qui n'é pas pu bitou que le premei.

1858



Gui-Barôzai

voyant défiler les principaux personnages de ses *Noëls*

(Frontispice.)

LES

NOELS BOURGUIGNONS

DE

BERNARD DE LA MONNOYE (GUI-BARÔZAY)

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

suivis des

NOELS MACONNAIS

Du P. LHUILLIER (le Parrain Blinise),

publiés pour la première fois

AVEC UNE TRADUCTION LITTÉRALE EN REGARD DU TEXTE PATOIS

PRÉCÉDÉS DE NOTICES SUR LA MONNOYE ET LHUILIER

suivis d'un Coup d'œil sur les Noëls en Bourgogne

PAR F. FERTIAULT

Membre correspondant de l'Académie de Dijon, traducteur des *Rimes de Dante*, etc., etc.

DEUXIÈME ÉDITION

retouchée et augmentée de documents nouveaux

ILLUSTRÉE DE 24 DESSINS DE J. BERTRAND

GRAVÉS PAR BISSON ET COTTARD.

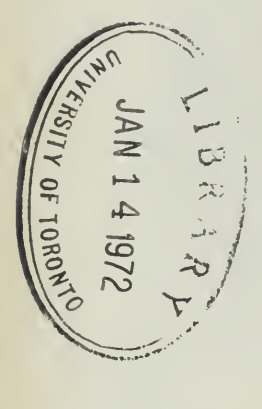


PARIS

C. VANIER, LIBRAIRE
ÉDITEUR DE L'UNION DES POÈTES
rue d'Enghien, 12.

RIGAUD, ÉDITEUR
DU PARADIS PERDU DE MILTON
rue Sainte-Anne, 50

1858



PARIS. TYPOGRAPHIE D'ÉM. ALLARD, 14, RUE D'ENGHIEN.

LA MONNOYE

LES NOELS BOURGUIGNONS

AI TO MÉ BON AIMIN BORGUIGNON.

Cé beà Noei, mé bon aimin,
Vo le saivé, sont éne chôse
Si sutie et feigne, qu'on n'ôse
Vràman dessu bôtre lai main.
Plén de mâtrosse gausserie
Et de dôce malignetai,
Du vingnaigre dan du mier : tei
Vo lé trôvé tô, je pairie...
Vouei, çàt éne vrà chaiterie.

Si an jantais, dan mon livró,
Ce fein borguignon i revire,
Çarte, ce n'à poin po meú dire;
Aussi bé palai i voró.
Lai preùneile vo mainqueró,
Vo lirein Gui, le bon-aipôtre,
Aussi bé que vo paitenôtre...
Son espri vos éclareró;
Ma ç'at un fru qui por bé d'autre
N'à poin si faicille ai crôquai.
Le patoi, ç'àt éne côquille;
Por que le fru s'an dézhaibille,
Çai, mon jantais vén le côquai.

Le Traduteu.

A TOUS MES BONS AMIS BOURGUIGNONS.

Ces beaux Noëls, mes bons amis,
Vous le savez, sont une chose
Si subtile et fine, qu'on n'ose
Vraiment dessus mettre la main.
Pleins de maîtresse gausserie
Et de douce malignité,
Du vinaigre dans du miel : tels
Vous les trouvez tous, je parie...
Oui, c'est une vraie friandise.

Si en bon français, dans mon livre,
Ce fin bourguignon je traduis,
Certes, ce n'est pas pour mieux dire;
Aussi bien parler je voudrais.
La prunelle vous manquerait,
Vous liriez Gui, le bon apôtre,
Aussi bien que vos patenôtres...
Son esprit vous éclairerait;
Mais c'est un fruit qui pour bien d'autres
N'est point si facile à croquer.
Le patois, c'est une coquille;
Pour que le fruit s'en déshabille,
Çà, mon français vient le briser.

Le Traducteur.

NOEI ! NOEI !!

Ai lai sòvenance de Gui-Barôzai.

— « Cairillon ! cairillon ! Lai clòche ât an riòle !
« Rossignon ! Rossignon ! Ç'à le cô de méneù !
« Le beà petiô Pôpon nai dedan son Etaule...
« Vite autor de lai greube, et drû tôte lai neù !

« Aipôte mai griâde et mon vin blan qui côle ;
« È maron frigolai dizon ein mô vou deu.
« Cheulon , maingeon , chanton !... Du benoi Cier dévaule
« Le Sauveur ai tretô po no rarre tô neu ! » —

Velai ce qu'on antan quan vén lai Grante-Féte ;
Et té malin *Noēi* se crion ai tu-téte,
Et lai Bregogne á fière ai té chan si suti.

Mointenan, prôve Gui , t'é bén aivan sô tarre.
Si tô lés an , au moin , tu peuvó nos antarre !...
Si lai gôte aimicable alló te divati ! !...

Ein borjon du Moîtré.

NOEL ! NOEL !!

A la mémoire de Gui-Barôzai.



— « Carillon ! carillon ! La cloche est en joie !
« Rossignon ! rossignon ! c'est le coup de minuit !
« Le beau petit Poupon naît dans son Etable...
« Vite autour de la souche, et drus toute la nuit !

« Apporte ma grillade et mon vin blanc qui coule ;
« Aux marrons rôtis disons un mot ou deux.
« Buvons, mangeons, chantons !... Du bienveillant Ciel descend
« Le Sauveur à tous pour nous rendre tout neufs ! » —

Voilà ce qu'on entend quand vient la Grande-Fête ;
Et tes malins *Noëls* se crient à tue-tête,
Et la Bourgogne est fière à tes chants si subtils.

Maintenant, pauvre Gui , tu es bien profond sous terre.
Si tous les ans, au moins, tu pouvais nous entendre !...
Si la goutte amicale allait te divertir !!...

Un bourgeon du Maître.



BERNARD DE LA MONNOYE.

(Notice.)

NOTICE SUR LA MONNOYE.

Voici une de ces vies tranquilles, une de ces existences simples, quoique laborieusement remplies, dans lesquelles on prend plaisir à voir se refléter et la candide modestie d'un homme infiniment savant, et les mœurs pures, la probité à toute épreuve d'un homme de bien.

Bernard de La Monnoye naquit à Dijon, le 15 juin 1641, de Nicolas de La Monnoye et de Catherine Baron, sa femme. La noble particule que l'on remarque dans son nom n'était pas plus pour lui un signe de noblesse, qu'elle ne le fut plus tard pour notre Béranger, — avec lequel on lui trouverait plus d'un autre point de contact et de ressemblance. (1).

Une fortune honnête mit ses parents en état de lui donner une bonne éducation, dont on put voir, dès les premiers débuts, qu'il retirerait les plus beaux fruits. C'est au collége des jésuites de Dijon qu'il commença ses études, et que l'écolier faisait déjà courir sur les bancs de sa classe des épigrammes dans la langue de Martial, et qu'assurément Martial lui-même n'aurait pas

(*) Voici son extrait de baptême, trouvé dans les vieux registres de Notre-Dame de Dijon, et cité par M. G. Peignot et M. L. Viardot:

« Le quinzième jour de juing 1641, a été baptizé Bernard, filz » d'honnorable Nicolas de La Monnoye, marchand paticier, et d'hon- » neste Catherine Baron. A été parain honnorable Bernard Baron, » aussi marchand paticier; et marraine honneste Jehanne, fille » d'honneste Charles Baron, aussi marchand paticier.

» Signé : Bernard Baron, Jehanne Baron. »

léans, il revint à Dijon, où il fut reçu avocat au parlement, le 16 Novembre 1662; mais, contrarié de plus en plus du choix de cet état, il chercha un prétexte pour l'abandonner, et il mit en avant l'affaiblissement de sa santé. En fait de mauvaises raisons, celle-là en valait une autre. Il abandonna donc cette carrière, dans laquelle il avait sans doute des éléments de réussite, et se jeta tout entier dans ses chers travaux de poésie et de littérature.

Il avait senti de bonne heure qu'il ne triompherait jamais de son inclination dominante, et, comme il possédait la probité la plus inaltérable, il avait préféré au labeur assidu et pénible de l'avocat, le loisir, le doux et vaste loisir qu'exige (quelquefois) l'agréable commerce des lettres. Peu jaloux de la célébrité, il renonça sans peine à celle qu'il aurait pu acquérir par son éloquence.

Libre enfin, il chercha dans sa ville natale des amis sur les lumières desquels il pût compter, et il en trouva qui eurent pour lui, malgré sa jeunesse, toute la considération que méritaient ses talents reconnus. De ce nombre furent le président Bouhier, qui édita par la suite les *Noëls* de notre auteur, Lamare, Lantin, Dumay, élégant traducteur bourguignon de l'Énéide, Legouz, Chevannes, Moreau de Mautour, l'abbé Nicaise, et le père Oudin, qui remplit plus tard la triste mission de chanter la mort de son ami. Tous ces personnages célèbres virent avec plaisir La Monnoye embrasser un genre de vie dont ils devaient partager les agréments. Ils applaudirent à sa décision, l'encouragèrent, accueillirent ses jeunes œuvres, et, pendant longtemps, ce petit cercle académique fut le seul univers dont le modeste La Monnoye ambitionna les suffrages.

La liberté qu'il venait de gagner, loin d'être pour lui une source de dissipation, ne servit, au contraire, qu'à

le rendre plus aimable dans la société, et plus attaché à ses devoirs. Sa fidélité à les remplir fit le bonheur de toute sa vie; il était convaincu qu'à ce prix seulement on pouvait retirer du monde les avantages que parfois il procure.

La Monnoye étant né avec un caractère vif, gai, ennemi de toute gêne et en même temps avec une âme probe, un cœur droit et honnête, il résulta de cet heureux mélange qu'il eut pour don l'aménité la plus douce, la bonté la plus exquise, et qu'il mit en pratique la plus séduisante et la plus saine des philosophies.

Sa modestie était si grande, que dix ans s'étaient déjà écoulés, sans que l'on eût une idée juste de la masse énorme de connaissances qu'il avait amassées. A part ses amis intimes, on ne le regardait que comme un homme d'esprit, se délassant avec Anacréon et Pindare, Horace et Virgile, et aiguisant quelquefois l'épigramme à la manière de Martial. Mais un triomphe inattendu pour lui vint le tirer de l'obscurité qu'il chérissait tant. On était en 1671, et l'Académie française venait, pour la première fois, de proposer un concours pour un prix de poésie. Le sujet était : *La Fureur des duels abolie par Louis XIV*. La Monnoye concourut, l'emporta sur ses rivaux, et l'Académie le couronna. — On sait, à ce sujet, le mot de Charles Perrault. Avant que le nom de l'auteur fût connu, il parlait avec chaleur de la pièce : « Mais, lui objecte un des quarante, si elle était de Boileau? — Fût-elle du diable, répond l'ennemi du satirique, elle mérite le prix, et l'aura. » Cette boutade a un ton de brusquerie qui fait grand honneur à l'équité de l'académicien.

Ce succès n'énorgueillit pas La Monnoye; mais il le fortifia dans ses goûts, et l'enhardit à donner plus d'essor à son talent. A cette époque, la carrière des lettres

n'était pas une des plus lucratives, et un peu pour obvier à cet inconvénient, beaucoup pour se rendre aux vœux de sa famille et de ses amis, dont la sollicitude veillait à ce qu'il n'oubliât pas le soin de sa fortune, il fit, en 1672, l'acquisition d'une charge de Conseiller-correcteur en la Chambre des Comptes, charge qu'il exerça jusqu'en 1696, sans rien diminuer de ses travaux ordinaires. Il n'avait pas plus d'ambition pour la richesse que pour la renommée. Parmi ses belles qualités, il possédait celle de savoir se contenter de peu.

En 1672, Louis XIV se déclara le protecteur de l'Académie française. Quel autre sujet pouvait choisir la docte assemblée pour le second prix qu'elle avait à proposer ! La Monnoye concourut; mais, soit que son poëme ne fût pas achevé assez tôt, soit qu'il ne l'eût pas envoyé dans le délai convenu, il ne fut pas admis au concours. Néanmoins, l'Académie fit imprimer le poëme à ses frais dans le recueil des pièces qui avaient disputé le prix avec avantage.

A son retour de la seconde conquête de la Franche-Comté, faite en six semaines, Louis XIV passa par la Bourgogne. La Monnoye fut le premier à célébrer ce glorieux événement dans une ode qu'il eut l'honneur de présenter lui-même au roi, au château d'Arc-sur-Tille, à deux lieues de Dijon. — Celui à qui suffisait l'approbation restreinte de quelques amis, dut trouver dans les témoignages de satisfaction que lui donna *le grand roi*, une récompense plus que suffisante; il ne songea pas à se demander s'il aurait dû, ou même s'il aurait pu obtenir autre chose (1).

(1) Cependant quelques années après, en 1689, le poëte, ayant été taxé à une somme de mille livres, fit ce couplet de chansons :

Grand roi, je vous dois mille francs.
Pour cette dette,

Le 6 novembre 1674, M. Soirot, conseiller au parlement de Metz, et assez versé dans la poésie latine et française, recevait de son ami Bernard de La Monnoye un sonnet italien, dans lequel celui-ci faisait la peinture de l'état de son cœur.... Il manquait à La Monnoye une compagne digne de lui; le modeste savant songeait sérieusement à se marier. Le mariage eut lieu huit mois plus tard. Au mois de juin 1675, notre auteur, âgé de 35 ans, épousa Claudine Henriot, fille de M. Henriot, officier en la chancellerie du palais près le parlement de Bourgogne, et depuis receveur général des finances de la même province. C'est à tort que plusieurs de ses biographes disent qu'il se *laissa* marier; une union bien assortie était la seule qui pût convenir à ses goûts bons, simples et modestes. Et cette union procura à La Monnoye tous les bonheurs qu'il en avait espérés. Pendant cinquante ans, rien n'altéra la tendresse mutuelle des deux époux. Il eurent quatre enfants : deux garçons et deux filles.—Un de ces premiers, Pierre de La Monnoye, établi à Paris, eut pour fils un honorable et célèbre avocat au parlement.

La Monnoye goûtait à peine les intimes douceurs de son nouvel état, qu'une seconde couronne académique vint, en 1675, récompenser son poëme sur *La gloire des Armes et des Lettres sous Louis XIV*. — Il y avait, comme vous le voyez, peu de variété dans les sujets proposés par l'Académie, et c'était certes un mérite

Depuis quelques tems
Contre vos traitans
Je me bats en retraite.
Mais enfin j'attends mille écus ;
Je vous paîrai quand ils seront venus.
Vous les devez à l'ode que j'ai faite,
Et peut-être encor plus.

chez les lauréats d'alors, de surmonter cette monotonie d'inspirations.

Dans le cours de cette même année, 1675, le deuil que répandit sur toute la France la mort violente de M. de Turenne, inspira à la Monnoye un sonnet d'un goût nouveau, en forme de dialogue, et dont les interlocuteurs étaient la France et l'Espagne. Ce sonnet, tout à la fois le panégyrique et l'épitaphe du héros, doit compter, tout faible qu'il paraîtraît peut-être aujourd'hui, parce qu'il fut une tentative de l'auteur, désirant se débarasser des expressions emphatiques de son temps; malgré, plutôt qu'à cause de cela, il réunit les suffrages des plus habiles connaisseurs contemporains.

L'année 1677 arrive. L'Académie propose: L'*Éducation de Monseigneur le Dauphin*. La Monnoye se présente, et remporte une troisième couronne!

Mais, comme si ce n'était pas assez que La Monnoye triomphât quand il cherchait le triomphe, le hasard se plut, quelques années après, à lui décerner une nouvelle couronne qu'il n'avait, cette fois, pas même sollicitée. L'Académie, en 1683, avait proposé pour sujet: *Les grandes choses faites par le Roi en faveur de la Religion*. Santeuil, lié avec La Monnoye, qu'il préférait à tout autre pour la souplesse et la fidélité de ses traductions, Santeuil avait fait un poëme latin sur l'hérésie extirpée par le roi. Mais l'Académie française n'ayant point de lauriers pour les muses latines, l'Abbé de Saint-Victor avise un expédient. Il avait en portefeuille une traduction de son poëme en vers français, par La Monnoye. Il envoie au concours cette traduction de son ami, et cela sans même le prévenir. La Monnoye obtient la médaille. Santeuil la revendique comme premier auteur. Un acte authentique s'ensuit, et le notaire pris pour juge, termine le différend en donnant la médaille

à Santeuil, qui reconnut et déclara que La Monnoye en avait toute la gloire.

En 1685 l'Académie proposa : *La g'oire acquise par le Roi* (toujours le roi ! Comme cette grande figure planait sur tout ! Comme ce Louis XIV tenait à tout remplir de lui et de son nom !), *en se condamnant dans sa propre cause*. Notre poëte remporta encore le prix. C'était sa cinquième couronne académique !

Ces succès donnèrent alors un nouveau cours aux bruits qui avaient déjà circulé, quelques années auparavant, que l'Académie avait invité La Monnoye à ne plus se présenter au concours. Mais ces bruits n'avaient pas grand fondement, et notre auteur lui-même, dans une lettre écrite en 1691, les désavouait en les raillant. — A son quatrième prix, le lauréat bourguignon avait eu, entre autres concurrents, l'abbé Dujarry et Fontenelle.

Plus la réputation de La Monnoye s'augmentait, plus ses amis le sollicitaient de quitter la province ; mais il leur répondait toujours avec cette modestie, si rare dans un homme de mérite : qu'il tenait à son pays, et qu'il fuyait le grand jour de la célébrité. Et puis, quoique médiocre, sa fortune suffisait à ses désirs, et il ne redoutait rien tant que de se voir obligé d'aller solliciter les grands :

A te nil unquam petii, Lodoïce, petamve ;
A me nil unquam sic, Lodoïce, petas,

Disait-il. Il chérissait son indépendance, et la charmait, érudit, causeur et poëte, par ses vers, ses conversations, ses recherches et ses annotations savantes et curieuses sur les auteurs et sur les livres.

On trouve parmi les poésies françaises de l'aimable et laborieux Dijonnais, un poëme connu sous le titre de *Glose de sainte Thérèse*, traduction vers pour vers

d'une pièce espagnole dans laquelle le dernier vers du texte revient à la fin de chaque stance. C'est peut-être la meilleure pièce parmi ses traductions. Il a aussi traduit plusieurs chants religieux, et trois autres pièces: l'une sur *le vin de Bourgogne*, par Benigne Grenan, bourguignon, professeur d'humanités au collége d'Harcourt; la seconde sur *le vin de Champagne*, réponse à la précédente, par Charles Coffin, Rémois, aussi professeur d'humanités au collége de Dormans; la dernière sur le *cidre*, que Charles Ybert, poète normand, fit pour défendre la boisson de son pays, que Coffin avait appelée *limon de la Neustrie* (*Neustriaco miser limo*). — Je ne crois pas qu'il faille, dans cette liste, oublier ni une notable portion des épigrammes de Martial, dont il a su, en en conservant fidèlement le trait qu'il appliquait à des personnages connus de lui, faire de fines et jolies petites pièces d'actualité, ni une chanson devenue si populaire, que la tradition, en chanteuse non satisfaite, n'a pu s'empêcher d'y ajouter des couplets, malgré le grand nombre qu'elle compte originairement... Il est ici question de la chanson sur le fameux *La Palisse*. Il a traduit encore un assez grand nombre d'hymnes de Santeuil et autres poètes latins de ses amis. Ces versions, faites avec une intelligence consciencieuse, rendirent très heureux les auteurs des pièces originales, et firent à La Monnoye une espèce de réputation dans cette spécialité; elles n'en seraient pas moins, pour nous, beaucoup trop calmes et dénuées de saveur.

A part ce qui vient d'être cité, les autres poésies de l'auteur sont faibles et parfois incolores; son travail se ressentait du ton trop facile de ces vers de société, qu'il était sans doute agréable d'échanger entre soi, mais auxquels la postérité judicieuse n'a jamais rien à voir.

Les sujets sérieux n'étaient pas dans son genre ; il y était guindé et les soutenait difficilement. En général, il manque de mouvement, de noblesse, et d'onction. Mais tout ce qui rentrait dans la catégorie de l'épigramme et du conte, prenait sous sa plume une allure légère, vive et piquante, qui s'augmentait encore quand il maniait l'hémistiche grec ou latin. On a de lui, en cette dernière langue, quelques odes, plusieurs épigrammes, la traduction de son poëme sur le Duel, et un recueil de contes excellents, pour l'élégance et la pureté du style, la finesse et les grâces naïves avec lesquelles ils sont rendus. Tout y rappelle le temps de la belle latinité. Il a traduit en grec plusieurs odes d'Horace, quelques épigrammes et la sixième satire de Boileau.

Nous voici, à travers des pièces plus ou moins oubliées aujourd'hui, arrivés à l'œuvre qui, malgré le renom de critique et de philologue de notre auteur, ne doit pas être un des moindres titres à sa réputation. Nous avons vu jusqu'à présent La Monnoye très versé dans les langues grecque, latine, italienne et espagnole. Mais il en est une autre qu'il possédait magistralement aussi, et dans laquelle, en se jouant, il va tout simplement nous laisser son chef-d'œuvre..... Cette langue c'est le patois bourguignon ; ce chef-d'œuvre, ce sont les *Noëi*.—Je rapproche à dessein dans ma phrase ces deux mots *langue* et *patois*, parce que La Monnoye (autrement ici Gui-Barôzai), dans ses malins Cantiques, éleva le patois bourguignon à la hauteur d'une langue. C'est, j'espère, une bonne fortune pour un dialecte que d'être employé de cette façon ! Jusqu'alors il n'avait guère servi aux paysans des environs de Dijon, et surtout aux vignerons, qu'à *chanter* leurs jeux et leurs plaisirs. Il n'était même usité que parmi eux. Nés sous un ciel où, avant tout, la nature donne à ses enfants de l'esprit et

de la gaieté, ils l'employaient aussi à des réparties vives, ingénieuses et souvent satiriques. Ce patois fait encore les délices des initiés qui en ont conservé l'intelligence, et c'est avec un sentiment tout particulier de *compatriotisme* que maints dijonnais se reconnaissent comme étant *de lai pairoisse de Sain-Bereigne vou bé de Sain-Félebar*. Mais il faut aujourd'hui étudier ce langage, et en connaître parfaitement l'accent et l'intonation, pour en sentir tout l'agrément. La Monnoye donc, s'en servit pour composer ses Noels Bourguignons, et il trouva là, lui qui dans ses autres vers rencontrait souvent des expressions vulgaires, il trouva, dis-je, le secret d'anoblir ce jargon, et de lui communiquer ce qui manque parfois à ses poésies françaises, l'élégance, les grâces, les images, la clarté, la vigueur, et le coloris de la poésie.

Il dut cette idée à un pari tenu entre lui et Aimé Piron, père du fameux Alexis, et de plus, apothicaire. Ce dernier avait fait dans ce genre nombre de pièces, de poëmes, des chansons et des Noëls surtout, ceux et celles-ci la plupart politiques et de circonstance, et ces spirituelles bluettes jouissaient de la vogue la plus extraordinaire. Un jour La Monnoye en parlait avec lui : — « C'est plein d'esprit, lui dit-il, mais c'est négligé ; vous faites cela trop vite. *Vrà ?* lui répond l'apothicaire, en le regardant ironiquement du coin de l'œil. — *Vra !* lui réplique La Monnoye, en appuyant plus fort sur son mot. — *E bé !* reprend l'autre, en continuant de parler patois, *i vorò bé t'i voi. — Parguienne !* reprend aussi le poète dijonnais, *tu m'i voirai.* » Et peu de temps après (1700), il publiait ses treize premiers *Noëi*. Seize autres suivirent ceux-là au commencement de l'année d'ensuite... Et dès lors on n'entendit plus guère parler des chansons bourguignonnes d'Aimé Piron ! Tout le

monde lisait, tout le monde chantait, tout le monde apprenait les *Noëi Bourguignon* de *Gui-Barôzai*. Gui-Barôzai était (et est encore) le chantre populaire de la Bourgogne.

En effet, dès l'apparition de ces Cantiques d'un nouveau genre, on ne pouvait trop admirer avec quel art l'auteur avait su faire disparaître le trivial et la grossièreté de l'idiôme, pour y substituer, comme nous l'avons dit, le coloris et la grâce, et le rendre familier avec les plus grandes images. La renommée de La Monnoye fut complète. Les *Noei* pénétrèrent jusqu'à la Cour; ils y furent accueillis, on les y chanta, et un beau jour, seigneurs, marquis, grandes dames et duchesses, se prirent plaisamment à essayer de parler bourguignon. — Il est incontestable qu'il y est fait allusion dans ce couplet du 1er *Noëi de lai ruë du Tillô* :

Si ce canticle peuvô
Se faire au Louvre ôvature,
Le Roi lu-moime aussitô,
Ture-lure,
Antônerô, je m'éssure :
Noei, ture-lure-lure !

à moins que, raffinant sur la chose, on veuille y voir simplement un souhait, qui devait se réaliser si bien et si vite. — Le succès avait dépassé de beaucoup ce que l'auteur en avait attendu !

Mais quel est le succès qui n'ameute pas les envieux? Des voix aigres se mêlèrent au concert louangeur. Les ennemis de La Monnoye (car tout homme, si doux et probe qu'il soit, doit compter sur des ennemis) « cherchèrent dans la liberté de l'expression, dans la naïveté du patois, dans la hardiesse de la poésie, le moyen de le perdre, et crurent l'avoir trouvé. Ils armèrent aussitôt le faux zèle, qui sonna l'alarme, exagéra le mal, et

accusa un patois, qu'on entendait à peine, de renfermer des pensées et des sentiments qui n'entrèrent jamais dans l'esprit ni dans le cœur de La Monnoye. »

Cette dernière phrase, — d'un biographe timoré qui justifie trop La Monnoye parce qu'il a vu dans les *Noëi bourguignon* un trop gros péché, — est-elle bien exacte ? Au point de vue de pensées impies et de sentiments subversifs, je ne dis pas non ; mais pour le bon petit grain de malice, le *grain de sei*, il ne faudrait pas trop s'y fier. Avec ces subtils couplets, on est un peu sur le tranchant du razoir : on lit, on sourit, on approuve, on s'interroge..... et l'on reste parfois moitié figue et moitié raisin.

Quoi qu'il en soit, un vicaire de Saint-Etienne de Dijon, nommé Magnien, tonna du haut de sa chaire contre ces presque innocentes satires. La Sorbonne s'en mêla ; on déféra les Noëls à sa censure, (1) et le *ruchô*, comme il s'appelle, fut traduit devant les *sotane*. On ne peut, dans cette circonstance, s'empêcher de comparer La Monnoye et la Sorbonne avec Béranger et Marchangy; mais, quoique neuf de ses docteurs voulussent fulminer contre Gui-Barôzai, la Sorbonne fut plus sage alors que notre récent tribunal...... Elle s'abstint de condamner. — La Monnoye avait laissé gronder l'orage, et, sûr de ses sentiments, il publia dans le même patois bourguignon l'apologie de ses Noëls (*Epôlôgie dé Noei*), où il démontra, en se surpassant en finesse et en plaisanterie attique, le ridicule, l'ineptie, et surtout la mauvaise foi de ses acharnés accusateurs.

C'est pourtant ce recueil spirituel et fin, ces couplets d'une méchanceté bénigne, ces légères satires revêtues

(1) Voir la deuxième des pièces complementaires qui se trouvent à la suite de cette Notice.

d'une forme pieuse, que l'éditeur dont nous suivons parfois le travail, crut pouvoir se dispenser d'insérer dans les Œuvres choisies de La Monnoye! Ne les comprenait-il pas, ou si c'est par scrupule de conscience? — Il y aurait toute présomption de pencher pour ce dernier point.

Parmi les anciennes éditions de ces Noëls (la biographie de Michaud n'en compte que *seize*, mais M. Mignard, auteur de l'*Histoire de l'idiôme bourguignon*, les énumère dans une *bibliographie* spéciale très bien faite, et les porte à *vingt-et-une*, y compr is lanôtre, — dont cette réimpression met le chiffre à *vingt–deux*), une des meilleures, quoique bien fautive encore, est celle qui fut faite à Dijon, en 1720, sous les yeux et par les soins du président Bouhier, ami intime de l'auteur.

Le glossaire bourguignon, que La Monnoye publia à la suite de ses Noëls, et qu'il donna comme étant d'un de ses amis, ne fut qu'un cadre dans lequel il fit entrer une foule de remarques et d'anecdotes curieuses, d'étymologies, de dissertations philologiques et de citations piquantes. C'est un vrai joyau d'érudition, et d'érudition agréable; on peut, en outre, le considérer comme le commentaire des Noëls, et, à ce mot de commentaire, on doit être tranquille, car notre auteur s'y connaissait.

La poésie n'occupait pas seule les loisirs de La Monnoye ; il joignit à cet agréable talent des talents plus durables et plus solides. Sans doute pour réaliser l'*utile dulci* d'un dè ces chers auteurs, il passait de ses vers et de ses anecdotes littéraires à des études sérieuses et profondes. Indépendamment des langues anciennes et vivantes, qu'il avait apprises parfaitement, il savait à fond l'histoire ancienne et moderne. Rien ne lui était étranger en littérature : « Ses connaissances, très nombreuses et très variées, étaient rangées dans sa mémoire

avec un si bel ordre, qu'interrogé sur quelque sujet que ce fût, il répondait sur-le-champ avec une précision et une netteté si grandes, qu'on aurait pu croire, s'il avait été moins connu, que le sujet dont il parlait était le seul qu'il eût jamais étudié. »

En 1707, La Monnoye céda aux instances de ses amis; il vint s'établir à Paris, où sa réputation l'avait déjà devancé. Il n'y fut pas plus tôt installé, que nombre d'érudits et de personnes d'un haut mérite vinrent le visiter, et l'assurèrent qu'il pourrait facilement obtenir une place à l'Académie française, pour peu qu'il voulût tenter quelques démarches. Le modeste savant resta inactif. L'idée qu'il s'était faite du talent et du savoir d'un académicien le rendait si timide, qu'il fut très longtemps sans voir aucun des quarante, de peur qu'on ne le supçonnât (*d'avoir la témérité,* sans doute) d'aspirer à prendre place parmi eux. Messieurs les candidats d'aujourd'hui n'attendent pas tous d'être aussi savants que La Monnoye pour craindre encore de se mettre sur les rangs.

Le cardinal d'Estrées et l'abbé d'Estrées, son neveu, vainquirent sa résistance. L'abbé Régnier-Desmarais venait de laisser par sa mort une place vacante à l'Académie ; ils la sollicitèrent pour lui. Ils réunirent en sa faveur l'unanimité des suffrages, et, le 23 décembre 1713, Bernard de La Monnoye fut unanimement élu. — Trente-sept des quarante immortels durent à son élection le privilége de s'asseoir sur des fauteuils; jusque-là le Directeur, le Chancelier et le Secrétaire seuls en avaient. Dans le nombre des autres trente-sept se trouvaient trois cardinaux (M. d'Estrées, de Rohan et de Polignac) qui brûlaient de donner leur voix au candidat bourguignon ; mais la raide étiquette ne leur permettait pas de compromettre la dignité du chapeau

rouge en se confondant dans la foule sur des siéges ordinaires. Louis XIV, qui avait confirmé avec plaisir l'élection du savant, proclama l'égalité académique....; et depuis on n'a plus dit : Avoir *uneplace* à l'Académie, mais y avoir *un fauteuil*.

Il semble que, dans ces moments, rien n'aurait dû troubler la satisfaction de La Monnoye. Mais, ô vide des grandes choses pour les cœurs simples ! le savant applaudi regrettait son indépendance de province ; l'homme choyé avait le mal du pays ; l'académicien de Paris laissait percer le Bourguignon !

Le premier ouvrage que donna La Monnoye après son entrée à l'Académie, fut la nouvelle édition du *Ménagiana*. Il s'en occupait depuis longtemps. « Il y ajouta tout ce que sa lecture immense, sa critique exacte et approfondie, sa connaissance et son étude particulière des langues, des livres et des auteurs, purent lui fournir d'inconnu, de nouveaux, de rare, de singulier, de curieux, d'original et de piquant dans tous les genres, en sorte que l'ouvrage qui parut au mois de mai 1715, eut quatre vol. in-12, au lieu de deux, » dont Ménage, son premier auteur, l'avait composé.

Il y eut grand succès parmi les savants, et la conséquence inévitable de tout succès ne se fit pas longtemps attendre.

Le faux zèle et l'hypocrisie des ennemis de La Monnoye s'armèrent de nouveau contre lui, comme ils avaient fait autrefois au sujet de ses Noëls bourguignons, et le *Ménagiana* fut arrêté. L'éditeur, menacé de toutes parts, n'était rassuré ni par sa réputation, ni par le rang qu'il tenait alors dans la littérature, et, sans le crédit du cardinal de Rohan, on ne sait de quelles tracasseries il aurait pu être victime. Le commentateur de

Ménage avait-il dévoilé quelqu'un dans ses notes? ou si l'on n'avait à lui reprocher que la liberté de certains passages ajoutés par lui? Il y avait peut-être un peu de l'un et de l'autre; toutefois, il eut encore à se débattre contre des censeurs. Mais qui dit censeurs ne dit pas toujours connaisseurs. La Monnoye commença par se moquer d'eux ; puis il les remercia tout bas, et en riant dans sa barbe, de ce qu'*ils eurent la bonté de laisser par-ci, par-là, des articles plus licencieux que ceux qu'ils avaient supprimés*. Peu à peu cependant les tracasseries se calmèrent, et le savant, apportant dans ses corrections une lenteur calculée, le nouveau *Ménagiana* eut le temps de se débiter presque en entier sans cartons.

Mais un événement au-dessus de toute prévoyance humaine vint cruellement éprouver sa constance. Le système de Law, qui porta un coup si funeste à tant d'honnêtes familles, ruina entièrement La Monnoye. Ayant vendu ses biens-fonds pour venir s'établir à Paris, il en avait placé le prix à constitution de rentes sur l'État. Tous ses contrats lui furent remboursés en billets de banque, qui devinrent quelque temps après de nulle valeur entre ses mains. Il avait alors quatre-vingts ans, et cependant il fut affecté, mais non abattu par cette perte totale de sa fortune. Pour se créer des ressources, il fut obligé de vendre jusqu'aux médailles de ses prix remportés à l'Académie française. Il s'en plaignit par ce distique :

Laurum, aurumque tuli, felicis præmia venæ.
Aurum rex repetit. Laurea sola manet (1).

(1) Il fit aussi à ce même sujet les vers français que voici :

Les prix du pauvre La Monnoye
Du Système fatal sont devenus la proye.

Encore cette vente ne lui fournit-elle qu'un secours momentané. Mais la Providence lui en ménageait un autre. Le duc de Villeroy ayant, peu de temps après la banqueroute de Law, entendu le comte de Caylus faire une vive peinture de l'infortune où elle avait réduit La Monnoye, en fut si touché, qu'il lui assura aussitôt pour toute sa vie une pension de cinq cents livres. A la nouvelle de ce bienfait, que mademoiselle du Thil et madame Giraud furent les premières à lui annoncer, La Monnoye pouvait à peine y ajouter foi; mais il se rendit à la vue d'une lettre de Madame la comtesse de Caylus, qui lui mandait que M. de Villeroy, ayant trouvé trop modique la pension de cinq cents livres qu'il voulait lui faire, avait résolu de la porter à six cents.

La générosité du duc méritait, certes, les plus grands éloges; aussi la reconnaissance de son protégé fut-elle sans bornes. Ce seigneur, n'ayant même pas laissé à La Monnoye la liberté de le remercier de vive voix (1), celui-ci y suppléa par des vers qu'il lui fit remettre: le poète fut l'interprète de l'homme.

A peu près vers le même temps, une société de libraires de Paris résolut de réimprimer les *Jugements des savants* de Baillet. Cette société, ayant été avertie que La Monnoye avait fait beaucoup de corrections et

Ciel ! faut-il perdre ainsi tout le fruit de mes vers !
Ce coup me perce les entrailles ;
Et pour d'assez belles médailles,
Il le faut avouer, c'est un vilain revers.

(1) La Monnoye avait hâte de témoigner sa gratitude à son bienfaiteur. Conduit par Madame Giraud chez Madame la comtesse de Caylus, celle-ci le présenta au duc de Villeroy. Le savant empressé s'avance, salue, et commence son remercîment..... — « Oubliez tout cela, monsieur, interrompit le duc; c'est à moi de me souvenir que je suis votre débiteur. »

d'additions à cet ouvrage, lui constitua, pour les obtenir, une pareille pension de six cents livres. — Il vendit aussi quelques autres de ses ouvrages.

Peu après, la vente de sa bibliothèque vint encore adoucir sa position. Les douces conditions de ce marché lui furent offertes par M. de Saint-Port, avocat général au grand-conseil. Les nombreux livres de La Monnoye étaient chargés de notes curieuses de sa façon. Le gracieux acheteur que nous venons de nommer lui en donna dix mille livres payées comptant, et lui en laissa la jouissance pendant sa vie. C'est là faire le bien en galant homme.

Ces divers adoucissements mirent La Monnoye en état de faire face à l'adverse fortune, et lui rendirent sa première tranquillité. — Les préfaces savantes qu'il mit en tête de quelques éditions d'anciens auteurs qu'on réimprimait alors (1723 et suiv.), prouve que le grand âge, qui avait affaibli considérablement sa vue, n'avait point affaibli ses idées, et que, malgré son infirmité, il fut aussi assidu que jamais au travail. — Ces goûts laborieux lui durèrent jusqu'à sa dernière vieillesse.

Le 20 janvier 1726, un nouveau coup vint le frapper au cœur : il perdit sa femme qu'il chérissait. — On ne peut lire sans un vif intérêt la pièce dans laquelle il a déploré cette perte. Les stances en sont peut-être faibles quant à la forme (l'auteur avait quatre-vingt-cinq ans), mais le sentiment qui les a dictées est délicieux. — Un mois après, l'Académie lui envoya en députation MM. Mongault et Boivin pour le complimenter sur cette mort. Il en remercia ses confrères par une nouvelle pièce de vers.

Ce bon et digne vieillard ne sortait presque plus; mais il enchantait encore chez lui tous ceux qui al-

laient le visiter. Sa conversation était agréable et gaie; c'est à peine si l'on s'apercevait de son grand âge... Il semblait, comme dit un peu pastoralement l'un de ses plus complets biographes, qu'il eût « mis en réserve des fleurs pour parer ses vieux jours. »

Le bonheur de ses amis était un bonheur encore plus grand pour lui-même. Lorsqu'il apprit que son ancien compatriote, le président Bouhier, venait (en remplacement de M. Malézieux) d'être nommé membre de l'Académie, cette nouvelle le combla d'une joie d'autant plus vive, qu'il lui avait toujours souhaité cet honneur; il eut le doux plaisir de revoir encore son ami, qui, après son élection, vint s'établir à Paris.

Au milieu de ces tranquilles événements, La Monnoye touchait insensiblement à son dernier terme. Comme il s'y préparait depuis longtemps, il n'en fut point effrayé, et, plein d'idées douces et religieuses, il mourut paisiblement le 15 octobre 1728, dans sa quatre-vingt-huitième année. — Le savant octogénaire fut inhumé dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse. M. Poncet de la Rivière lui succéda à l'Académie, et ce fut l'abbé de Rothelin qui prononça son éloge.

Est-il besoin, à propos d'éloge, de résumer ici tout ce qu'on a trouvé épars dans cette Notice sur l'érudition et l'omni-science littéraire de La Monnoye? — Cinq langues lui étaient aussi familières que la langue française. — Il écrivait dans toutes ces langues avec pureté, facilité, élégance. Dans l'une, car je compte l'idiôme natal, il écrivait avec génie. — Critique judicieux, il découvrait avec une sagacité surprenante les beautés et les défauts des auteurs. — Savant aimable, il communiquait avec plaisir ses trésors littéraires à ceux qui recouraient à ses lumières. — Cher à la muse académique, elle le couronna toutes les fois qu'il voulut dis-

puter le prix. — Tant qu'il vécut, il fut, avec raison, regardé comme un des oracles de la littérature.

Les qualités du cœur n'étaient pas moins admirables chez lui que les qualités de l'esprit : il était d'un caractère doux, obligeant, enjoué, poli et d'un commerce agréable et facile. Sa probité était à toute épreuve et son désintéressement sans exemple. Quoiqu'il aimât à se livrer avec ses amis à d'ingénieuses saillies, il ne s'en permettait jamais qui pussent dégénérer en satires personnelles; et, malgré la gaieté parfois un peu grivoise de ses contes, il se tenait toujours, durant la conversation, dans les bornes les plus exactes de la décence. — Aujourd'hui cette apologie pourrait sembler singulière; mais si l'on veut bien se reporter à la couleur du temps, où l'esprit gaulois défrayait les causeries et les petits vers des plus graves, des plus considérés et des plus irréprochables personnages, on comprendra tout ce que notre phrase peut indiquer de réserve dans les habitudes du poète bourguignon.

Touchons un autre point : Son anagramme, qui est : *I amo le donne*, et non pas : *Io amo le donne,* a inquiété quelques-uns de ses lecteurs. On s'est demandé si celui qui tournait si bien la phrase libre, ne devait pas l'être un peu lui-même ? Qu'on se rassure : les mœurs de La Monnoye furent en tous points irréprochables. Je sais tel amateur des Noëls qui ne partageait pas du tout cette opinion : « Mais Blaizotte, me disait-il, Blaizotte, cette maîtresse de Gui-Barôzai ? » — Il est vrai que l'auteur des Noëls entre, à propos de Blaizotte, dans certains détails qui porteraient volontiers à croire que cette liaison fut véritable ; mais si l'on revient à songer que La Monnoye se cachait sous un pseudonyme, on comprendra sans peine que chacun des détails touchant Blaizotte, et que

Blaizotte elle-même ne sont que des moyens employés par l'auteur pour épaissir le voile. Il se dit vigneron ; personne n'a jamais cru La Monnoye vigneron... Pourquoi lui donnerait-on davantage la maîtresse que Gui-Barôzai a chantée? — Je ne crois pas que cela mérite réfutation sérieuse.

Plusieurs années avant sa mort, notre poète avait composé son épitaphe. Elle est simple et élégante, et nous la rapporterons ici d'autant plus volontiers, qu'elle fait parfaitement connaître les sentiments dont La Monnoye était animé :

Bernardus, placidâ compostus pace, Monetæ
Conditur hic : artes cui placuere bonæ,
Cui tribuit crebras Academia Gallica lauros,
Qui Latias etiam Cecropiasque tulit.
Felix ! ni fluctus incautum egisset in altos,
Vexare ingenuum fraus meditata caput !
Hæc attrivit opes, studiorum hæc otia rupit :
Forsan et hinc mors est aspera visa minus.
Communem sensit conjux dilecta dolorem ,
Hic prope dilecti quæ cubat ossa viri.
Non his ambitio, non sedit pectore livor :
At simplex probitas, et sine labe fides.
Credibile est animas adeo virtutis amantes,
Ad quos hæc abiit nunc habitare locos.

Il faut une âme bien candide pour permettre à sa plume de faire de soi un semblable portrait! Et le portrait n'a pas la moindre exagération ; il n'est que ressemblant.

Chacun s'empressa de rendre à la mémoire de La Monnoye le juste tribut d'éloges qui lui était dû. Mais de tous les regrets que témoignèrent les poètes, il en est peu de mieux exprimés que ceux du père Oudin, jésuite, son ami, dans son poëme latin intitulé : *Ber-*

nardi Monetæ, eximii poetæ et critici Epicedium, qu'il adressa à M. du Tillot, l'admirateur et aussi l'ami de La Monnoye (1).

Ce n'avait été qu'aux instances réitérées de sa famille que La Monnoye avait consenti à se faire peindre. Il était alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Le président Bouhier ayant désiré une copie de son portrait, elle fut faite par le même peintre qui avait exécuté l'original. La Monnoye envoya cette peinture à son ami, après avoir fait mettre au bas l'inscription suivante, curieuse par son laconisme, et qui est une biographie abrégée de l'auteur :

> Divio me genuit, retinet Lutetia. Gallo,
> Argolico, Latio, *Burgundo* carmine lusi.

Vous voyez qu'il ne faisait pas comme son éditeur, Rigoley de Juvigny; qu'il ne jugeait pas ses Noëls *bourguignons* indignes de figurer parmi ses œuvres.

La Monnoye était placé haut dans l'estime des savants de toute l'Europe. — En 1687, les *Ricovrati* de Padoue le nommèrent membre correspondant de leur Académie. *Il signor de La Monnoye*, disaient-ils de lui, *letterato, tutto che francese, versatissimo tuttavia nella cognizione degli scrittori italiani*, *sopra i quali ha fatto delle osservazioni particolari.* —

(1) Ce poëme a été traduit en vers français par M. Richard de Ruffey ; mais cette traduction ne nous a pas paru *assez bonne* pour que nous puissions en extraire et en citer quelques passages. J'aurais l'air de faire une épigramme en ne vous transcrivant, pour exemple, que les deux lignes suivantes, qui traduisent ce vers :

> OEterna Musæ cedro descripta linebant :

> Pour conserver les vers de cet homme *célèbre*,
> Les Muses avec soin les parfumoient de *cèdre*.

Il est vrai de dire que le traducteur a corrigé cette *rime* dans les éditions suivantes de sa traduction !

Bayle, qui lui devait beaucoup de communications, rendit un solennel hommage à l'immensité de ses connaissances. — Burman, lui, par exemple, l'appelle *infatigable dénicheur de bagatelles* (*Indefessus nugarum indagator*). C'est dur et injuste. C'est écrire avec une plume bien maussade. — En revanche, les *Acta eruditorum*, que Leibnitz dirigeait à Leipzig, lui donnent la qualification de *vir omnis elegantiæ*, en y ajoutant les deux épithètes de *peritissimus et studiosissimus*. — L'abbé D'Olivet dit, en parlant des *Notes* de sa traduction des *Entretiens de Cicéron* : « M. de La Monnoye, dont le nom orneroit toutes mes pages, si je marquois toutes les fois que j'ai profité de ses lumières. » — L'abbé Joly, éditeur d'une partie des poésies de La Monnoye, se trouva pris de pruderie à l'égard des Noëls; le fond lui déplaisait, mais il vanta la forme : « En quoi, dit-il en en parlant, l'auteur réussit avec tant de succès, qu'il mériteroit par là de grandes louanges, s'il eût pris une toute autre matière pour l'objet de son travail. » Les scrupules ne se commandent pas.

Ces Noëls si fins ont eu des appréciateurs d'opinion bien différente. Nous avons vu un des anciens exemplaires de l'édition du président Bouhier, exemplaire qu'on nous a dit avoir appartenu à des mains savantes, et qui porte sur la page blanche en regard du titre, et en écriture de dimension plus que lisible, cette dédaigneuse exclamation: *O curas hominum !* Le brusque lecteur venait peut-être de jeter le volume de dépit de ne pouvoir assez bien le comprendre. Un autre exemplaire, celui que nous possédons, et qui provient d'un haut dignitaire ecclésiastique, est revêtu d'une note littéraire qui témoigne du plus vif intérêt de son propriétaire pour l'auteur malin des *Noëls*. Il termine en donnant tout simplement au recueil la qualification de

chef-d'œuvre, que la postérité sera de plus en plus disposée à lui maintenir. A la bonne heure! voilà de la franchise et de la bonne foi!... Mais ce n'est point ici la place d'une causerie anecdotique à la façon de notre auteur. Renvoyons plutôt, pour compléter son éloge, aux diverses biographies, qui donnent la liste complète de ses autres ouvrages, sur lesquels nous ne nous appesantissons pas, notre attention étant principalement fixée sur ce tout petit volume des Noëls, auquel on reviendra, nous en sommes certain, plus souvent qu'aux autres. — Est-ce qu'on lit aujourd'hui l'*Africa* et les lettres latines de Pétrarque? Il a fait des Sonnets pour se reposer de ses savants travaux ; les travaux savants l'ont cédé aux Sonnets, qui seuls sont restés... Qui peut vous répondre qu'on n'en dira pas autant des Noëls de La Monnoye ?

F. FERTIAULT.

N. B. — Ayant, pour une raison particulière, réimprimé, sans y rien retoucher, notre *Coup d'œil sur les Noëls en Bourgogne*, nous croyons devoir indiquer ici que cette Notice a été *très corrigée* et *augmentée* au moins du *quart* de sa dimension actuelle.

APPENDICE A LA BIOGRAPHIE.

Nous donnons ici, en guise d'Appendice à la Biographie de La Monnoye, deux pièces, non pas justificatives, mais complémentaires, et qui diffèrent notablement entre elles.

L'une est une *Epitre* en vers bourguignons, adressée par le traducteur de Gui-Barôzai à un éminent compatriote, qui, par la traduction de quelques *Noëls*, avait commencé à vulgariser hors de sa province le malin auteur dijonnais.

L'autre est le *Mémoire*-réquisitoire lancé à la Sorbonne, par l'abbé Magnien, contre deux recueils de *Noëls* publiés simultanément à Dijon, et dont l'un est celui de La Monnoye. Elle est suivie de la *Décision* des neuf Docteurs qui, parmi Messieurs de Sorbonne, opinèrent ridiculement pour la censure.

De la première de ces deux pièces nous n'avons rien à dire, sinon que ce sont nos amis bourguignons qui l'ont demandée. Ils y ont trouvé une nuance qui reflète assez bien, selon eux, la physionomie du spirituel vigneron.

Quant à la deuxième pièce, il est inutile de faire ressortir tout ce qu'elle a d'intéressant. Elle fournit un long thème à toutes sortes d'observations. D'abord elle fait connaître quelques passages d'un recueil contemporain de nos *Noëls*; ensuite elle montre quel esprit mesquin présidait à ces jugements timorés dont on est si bien revenu aujourd'hui; enfin les passages cités dans le *Mémoire* et les mêmes pris dans le Volume peuvent donner lieu à une comparaison piquante, au point de vue des deux systèmes de traduction, l'une reproduisant religieusement son texte, l'autre maladroite, grossière et aussi pleine d'inintelligence que de mauvaise foi.

Nous sommes sûrs que les bibliophiles nous sauront gré de ce document, dont nous devons la communication à la gracieuseté d'un de nos plus fervents amateurs de beaux livres.

F F.

Ai Monsieu Loüi Viâdô,

qui aivò di, d'aivô sai pleùme, de bé brave chose su Gui-Barôzai.

Padei ! mon beà gaiçon , i seù vràman bén aise
Que note fein chanteù, note Gui-Barôzai ,
Dan sé suti *Noeï* tan et si for te plaize
Qu'ai te virai po no tu te soo émuzai !

Padei ! j'an seù contan ! J'en saute et j'an gambaide !
Vrà , je seù dan le cà d'éclaitai mé saibô !
I treùve don anfin ein frian caîmairaîde,
Ein lizeù come moi qui le li tô d'ein cô !

Ma fi ! Si tu parmai, queiqu'i soo ein bonhome,
Ein beà jor, tô de moime, ai l'hasar d'étre coï,
I prarai mon bôton , et peù j'iré voi come
I me régaudiré su son conte aivô toi.

Ç'àt ein finau , stu-lai ; sou son bon ar tô béte
Ai vos an di, fau voi ! Ç'à le Diale anmiérai.
Ç'à dru, çà sanne dou... Le cuchò de sai téte
At ein bôno d'espri que nun ne coiferai.

I me récode ancor le tan voù mai neùrice
(Mai meire), no chantò cé Canticle meichan ,
L'hyvar, quan lai fouleire éguzo lai magliee,
Et que chécun rió tôt ai traivar son chan.

Qu'el àt aimé, mon Dei ! ce Gui qu'on braime ancore !
Tu le sai, toi qu'anfan lai Bregogne é breussé,
Di-tu. Su mai pairole, an sai vile on l'aidore...
Fau , po n'au fare autan , le poin comprare aissé.

A Monsieur Louis Viardot,

qui avait dit, avec sa plume, de bien jolies choses sur Gui-Barôzai.

Pardieu ! mon beau garçon , je suis vraiment bien aise
Que notre fin chanteur, notre Gui-Barôzai ,
Dans ses subtils *Noëls* tant et si fort te plaise
Qu'à le traduire pour nous tu te sois amusé !

Pardieu ! j'en suis content ! J'en saute et j'en gambade !
Vrai , je suis dans le cas d'éclater mes sabots !
Je trouve donc enfin un friand camarade,
Un lecteur comme moi qui le lit d'un coup !

Ma foi ! si tu permets, quoique je sois un bonhomme,
Un beau jour, tout de même, au risque d'être coi ,
Je prendrai mon bâton, et puis j'irai voir comme
Je me réjouirai sur son compte avec toi.

C'est un finaud , celui-là ; sous son bon air tout bête
Il vous en dit, faut voir ! c'est le Diable emmiellé.
C'est dru, ça semble doux... Le sommet de sa tête
Est un bonnet d'esprit que nul ne coiffera.

Je me rappelle encor le temps où ma nourrice
(Ma mère), nous chantait ces Cantiques méchants,
L'hiver, quand la flambée aiguisait la malice,
Et que chacun riait tout à travers son chant.

Qu'il est aimé, mon Dieu ! ce Gui qu'on acclame encore !
Tu le sais, toi qu'enfant la Bourgogne a bercé.
Dis-tu. Sur ma parole, en sa ville on l'adore....
Il faut, pour n'en faire autant, ne le point comprendre assez.

b.

No deu, qui l'on compri, je son dan lés haibille.
— Du Diale si jaimoi j'airó pansai qu'ein jor,
Mon prôve Barôzai, ton piquan évaingille
Por ein gran moître-és-ar seró prônai si for ! —

Ma, peùque ç'à sequi, je t'anvie ein voleùme
Voù moi, ton sarviteù, l'é virai tôt antei :
Anpor i vorrô bén aivoi ce que tai picùme
Su son mairite, ai lu, nos é si bé contai.

I vorró bén ancor, — ç'à bé beàcô, san dôte, —
Qu'an cé paipié saivan qu'ai troi vos écrivé (1),
Tu laississe, char fi, po moi cheùdre eine gôte
De l'ancre qui te sar é mô lé meù treuvé.

Tu no baibille çai de faiçon si jantite...
Tén ! je n'ôze, ma fi, t'an grifonai pu lon.
Sù don ! Saute, Bregogne ! Et toi, char fi, di vite ;
Ce n'a ran qu'ein beà di de toi que je velon.

EIN BORGUIGNON DE PEÙ SALAI.

Pairi, 1842.

(1) La *Revue Indépendante*, où M. L. Viardot venait de publier une Etude d'une haute portée sur les *Noëls* de La Monnoye, et où, plus tard, il rendit compte de notre traduction.

Nous deux, qui l'avons compris, nous sommes dans les habiles.
— Du Diable si jamais j'aurais pensé qu'un jour,
Mon pauvre Barôzai, ton piquant évangile
Par un grand maître-ès-arts serait prôné si fort! —

Mais, puisque c'est cela, je t'envoie un volume
Où moi, ton serviteur, l'ai traduit tout entier :
En échange je voudrais bien avoir ce que ta plume
Sur son mérite, à lui, nous a si bien conté.

Je voudrais bien encore, — c'est bien beaucoup, sans doute, —
Qu'en ces papiers savants qu'à trois vous écrivez,
Tu laissasses, cher fils, pour moi choir une goutte
De l'encre qui te sert aux mots les mieux trouvés.

Tu nous babilles cela de façon si gentille....
Tiens! je n'ose, ma foi, t'en griffonner plus long.
Sus donc! Saute, Bourgogne! Et toi, cher fils, dis vite;
Ce n'est rien qu'un beau dit de toi que nous voulons.

Un Bourguignon bien peu salé.

Paris, 1842.

MÉMOIRE

Envoyé de Dijon à MM. de Sorbonne sur les Noels Bourguignons imprimés le 26 novembre 1701.

Il s'est imprimé depuis peu dans une ville du Royaume deux livrets en patois du pays, contenants des *Noëls nouveaux* qui se débitent dans ladite Ville, et dans plusieurs autres lieux de la province, que l'on chante la pluspart sur des airs qui renouvellent des idées dangereuses, et qui sont remplis de beaucoup de choses qui scandalisent les personnes qui ont une vraye piété, dont voici quelques endroits traduits fidellement.

Dans le 1er de ces livrets, qui a pour titre, en patois : La Mort au Diable, *ou Noëls nouveaux*, pag. 6, après avoir décrit d'une manière boufonne les misères passées, il ajoute :

Nous ne verrons plus d'Huguenots; Calvin, qui faisoit l'entendu, tous tes temples sont abbatus, et tu t'es fracassé le cul.

Pag. 13 et 14, voulant opposer à la nudité de l'Enfant Jésus, les commodités et les ajustements que les hommes recherchent, il s'exprime ainsi :

Jean se munit contre le froid d'un justaucorps, d'une camisole, d'un caleçon, et Nicole d'une petite robe de droguet blanc, qui nous fait voir le derrière de cette folle, plus rond qu'une boule, bien garni contre le froid. Fi, qu'est cela? pourquoi se le tant réchauffer? Mais ç'a, de par Dieu, de peur d'être repassé, qu'on change de rôles. Et vous, Messieurs et Mesdames, vous aurez votre part aussi pour le coup, de la Toussaints au Carême et des talons jusqu'à la tête; le velours se roule à gros flots autour de vous pendant que l'ouaitte vous chatouille le nombril...

Pag. 23, après avoir décrit des querelles des harangères, il dit :

Catebois le savetier, qui de son banc les voit, pisse de rire dans ses chausses, disant en fronçant le sourcil : Les deux femmes de Frippe-sauce n'étaient pas pires que celles-ci.

Et plus bas, pag. 24, il ajoute :

Voyez-vous dans ces cabarets les yvrognes pisser, rôter, débiter des niaiseries, boire et dégueuler coup sur coup, etc.

Pag. 28, après un récit burlesque des maux qui arrivent aux hommes, dont il fait auteur le Diable, il dit de luy :

Où loge-t-il le plus souvent? La belle demande! Chez les grands et jamais dans les chaumières. Les pauvres gens, luy faisant mauvais visage, luy disent: Il n'y a chez nous qu'un trou au cul pour le chaudronnier. La grèle vient-elle en été ravager les bleds et les vignes, casser les tuilles et les vitres et tuer les bêtes dans les champs, c'est l'ouvrage de ce bélitre. Le démon, qui se trouve là, a été dedans, etc.

Dans le second livret, imprimé sous le titre de : NOELS TOUT NOUVEAUX, pag. 9 (Noël 1er), decrivant le voyage des Rois-Mages, il dit d'eux :

Estant venus dans la Judée, ils ne se donnèrent point de repos. Montrés-nous, crioient-ils, notre petit Roy? Hérode, entendant ce mot, tout glacé de peur, en pisse dans ses culottes.

Page 12 (Noël 2e), décrivant l'état d'innocence où nous aurions été si Adam n'avoit pas péché, il s'exprime ainsi :

Nous aurions vécu dans l'innocence, sans soins, sans inquiétudes d'habits et d'ajustemens, le ventre plein de figues, de grenades et de melons sucrés; nous aurions sauté à la renverse pesle-mesle sur l'herbe verte.

Page 18 (Noël 4e), décrivant le bonheur des hommes depuis la Naissance de J.-C., il fait tenir ce discours :

Nous ferons ce que nous voudrons du petit Jésus. Nous n'avons qu'a promettre une cage, nous aurons pour un Alleluya le Paradis; n'est-ce pas bon marché, Lucas?

Page 25 (Noël 6e), parlant de la venue du Fils de Dieu sur la terre, il dit :

Sa bonté l'amena en masque pour nous voir: les grands se promènent quelquefois en masque à minuit vers le temps de Carnaval, et partout les masques courent en sûreté; ils sont respectés où ils vont, au lieu que Jésus sera mal reçu.

Page 27 et 28 (Noël 7e), voici comme il décrit le Mystère de l'Incarnation :

Dieu le Fils se souvenant que, depuis la chûte d'Adam, il avoit

dessein de prendre une mère sur la terre, trouva la Vierge si digne de lui donner sa mamelle dans le berceau, qu'il jeta son plomb sur elle. Échauffé de son amour, il propose la chose à Dieu son père, en luy disant : Je m'en vais, ce bon vous semble, prendre une mère à mon gré ; c'est la fille de dame Anne, la petite Marie de Nazareth. Le père luy dit sur cela : Je suis d'accord du mystère; elle deviendra votre mère, et le S.-Esprit son mari. On ne peut le marier à femme plus sage. Vite donc, faisons venir Gabriel pour le ministère. Quand l'Ange eût bien rempli sa tête de tout le TU AUTEM *, il prit ses ailes de fêtes et vola comme le vent vers la Vierge, qui prioit devant son feu dans la chambre qu'on montre encore aujourd'hui à Lorette, et par la fenêtre il entra. Puis de quelque distance il lui fit la révérence, car il étoit bien appris : Dieu vous gard', ma chère amie, lui dit-il d'une douce voix, Béni soit le Fruit de Vie que dans neuf mois vous aurés. Marie, entendant cela, se troubla tellement qu'elle en tomba en arrière sur la chaise, qui se trouva là par hasard; elle en trembla, elle frémit, elle rougit, elle devint blême, elle s'étourdit, et enfin, étant revenue, elle prit courage et répondit : De quel fruit me parléz-vous? je prétens mourir pucelle; vous me la donneriés belle, si je vous croyois; vous me prédisés bicêtre, etc.*

Page 36 et 37 (Noël 9e), il fait parler ainsi un Curé des environs de la ville :

Je siffle un merle en cage pour réjouir l'Enfant, qui dans trois jours, je gage, dira tout courament, etc. Je n'ay garde d'aprendre à mon oiseau de mauvaises paroles, comme maquereau, coupeau; mais Robeigne, etc. Je veux que dans mon Eglise on dise, depuis la S.-Martin jusqu'à Noël, au lutrin, pour antienne : Robeigne, Lubeigne etc.

Page 44 (Noël 11e), il représente un autre Curé qui excite ses paroissiens à la joye du Mistère de l'Incarnation en cette sorte :

Alors notre bon curé commença le premier de braire tant qu'il put pour mettre en train ses frères, et nous en fîmes tous autant que luy.

Page 50 et suivantes (Noël 14e), est un Noël qui ressemble plus à un libelle qu'à un cantique. En voici le titre : NOEL POUR LA CONVERSION DE LA PETITE BLAISE, ET DE GUY SON AMANT, FAITE VERS CE TEMPS...

Vers Noël la petite Blaise, etc.

Voyez le Noël.

Page 54 (même Noël) :

Guy dont le cœur tendre ne se pouvoit déprendre, etc...

Il y a encore dans ces livrets beaucoup d'autres vers et expressions semblables.

On prie Messieurs de Sorbonne de déclarer au bas de ce Mémoire ce qu'on doit penser de ces livrets, dont sont tirés ces extraits, et ce que doivent faire en cette ville les pasteurs chargés du soin des âmes dans la diteville et autres lieux voisins.

DÉCISION

de MM. de Sorbonne sur le MÉMOIRE précédent.

Les Docteurs de Sorbonne soussignés, qui ont examiné l'exposé cy-dessus, sont d'avis que les extraits contiennent des choses fausses, scandaleuses et impies, qui tendent à la corruption des mœurs, et qui exposent au mépris et à la raillerie les Mistères de l'Incarnation et de la Naissance de J. C.; que les pasteurs de cette ville doivent se pourvoir par devant l'ordinaire pour faire suprimer ces livrets, et qu'ils sont obligés d'empêcher que les personnes dont ils sont chargés ne retiennent et ne lisent ces livrets, et ne chantent ces Noëls.

Délibéré en Sorbonne, ce 24 Décembre 1701.

Signé : DE BLANGA, GUENON, DE TANOAN, DE PRÉCELLES, MORTIER, PETITPIED, BOUCHER, OURSEL, DUVAL.

LA MONNOYE

LES NOELS BOURGUIGNONS

Providus, ut multos hæc servarentur in annos
Carmina, *burgundo* tinxit Apollo *sale*.
(B. DE L. M.)

EVARTISSEMAN.

Come i seù de lai raice dé bon Barôzai, je n'ai jaimoi velu palai autre langaige que stu de feù mon peire, et de feù mon grand peire, ai qui Dei baille bone vie. C'étoo dé jan, san vanitai sò-t-i di, qui aivein de lai lôquance autan qu'écharre de Dijon. El étein l'honeur de lai ruë du Tillô, voù se trôvoo de lote tam lai feigne fleur du patoi. Ma on di bé vrai : çant an banneire, çant an ceveire. Depeù que de grò monsieu et de grande daime se son venun éborgé dan le quatei, i me seù éporsu que le borguignon y é quemancé ai faire lai quinquenelle. Mai fanne et més anfan s'y gâtein de jor en jor, et j'ai remarquai qu'on y bailloo, jeusque dan l'écraigne, de tarbe sôflai ai Chaingenai. Ène dé chôze ancor qui m'é le pu dégôtai, ç'à qu'el y é n'an, pandan l'Aivan, ein dimainche au soir, bon jor bone euvre, aidon qu'an chaufan mé graive je chantoo : *Noei ture-lure*, devan mon feù, un laquedrille d'un de cé monsieu me vin rejannai ai mai pote, et come ai saivoo qu'aipré l'eà je n'haïssoo ran tan que le jantais, el u l'insôlance, po me bravai, de me chantai de tòte sai force un Noei an bon françoi, qu'ai répéti tan et tan, qu'un de mé drôlai le redizoo le

AVERTISSEMENT.

Comme je suis de la race des bons Barôzai, je n'ai jamais voulu parler autre langage que celui de feu mon père et de feu mon grand-père, à qui Dieu donne bonne vie. C'étaient des gens, sans vanité soit-il dit, qui avaient de l'éloquence autant que rustre vigneron de Dijon. Ils étaient l'honneur de la rue du Tillot, où se trouvait de leur temps la fine fleur du patois. Mais on dit bien vrai : Cent ans bannière, cent ans civière. Depuis que de gros messieurs et de grandes dames se sont venus loger dans le quartier, je me suis aperçu que le bourguignon y a commencé à faire la dégringolade. Ma femme et mes enfants s'y gâtaient de jour en jour, et j'ai remarqué qu'on y donnait, jusque dans le taudis des *veillées d'hiver,* de terribles soufflets à Saint-Genès. Une des choses encore qui m'a le plus dégoûté, c'est qu'il y a un an, pendant l'Avent, un dimanche au soir, bon jour bonne œuvre, lorsqu'en chauffant mes grèves je chantais : *Noei ture lure*, devant mon feu, un coquin de laquais d'un de ces messieurs vint me contrefaire à ma porte; et comme il savait qu'après l'eau je ne haïssais rien tant que le français pur, il eut l'insolence, pour me braver, de me chanter de toute sa force un Noël en bon français, qu'il répéta tant et tant, qu'un de mes petits drôles

landemain tò coramman. Qui fu ben éboüi ? ce fu moi. Je ne fu potan ni fô ni étodi; je reviri le Noei de françoi an borguignon. Ç'à stu voù el à palai dé quate saizon. Tô deu son dan ce livrô ; qu'on lés épiglôgue, je baudi, ai dire d'espar, le méne aussi frian que l'autre. Aivô tô celai ; come ai n'y é pas plaizi d'être tôjor dan les afre, moi qui voyoo que le borguignon n'étoo pu an seurtai dans lai ruë du Tillô, que pechô ai pechô mai famille s'y débarôzoo, et que moi-moime j'y etoo, por ainsi dire, an emillan péri, je me seù ai lai parfin évizai de me veni recogné dan le fin fon de lai Roulôte, le pu loin que j'ai pu du mauvois ar de lai moison de monsieu Peti.

Ç'à lai qu'é fête, an mai raitore,
Dan mon humeur rémargôtore,
J'ai rimai cé darrei Noei,
Que je plaice ici lé premei.
Lizé-lé, Jaque, Piare, Antone,
Lai seustance an a belle et bone;
Bé dé prone, bé dé sarmon
Ne lé vaille pa dan le fon.
Pandan qu'an cheire un curé brâille,
Lés un dorme, lés autre bâille.
Ma po lé Noé que veci,
Ai n'éténe pa, Dei marci !
Vo peuvé tôte lai jonée
Chanté gaiman lo retonée,
Seur, tan que vo lé chanteré,
Que jaimoi vo ne dormiré.

Ai Dieu vo queman.

le redisait le lendemain tout couramment. Qui fut bien ébahi ? ce fut moi. Je ne fus pourtant ni fou ni étourdi ; je retournai le Noël de français en bourguignon : c'est celui où il est parlé des quatre saisons. Tous deux sont dans ce petit livre ; qu'on les épilogue, je garantis, à dire d'experts, le mien aussi délicat que l'autre. Avec tout cela, comme il n'y a pas plaisir d'être toujours dans les transes, moi qui voyais que le bourguignon n'était plus en sûreté dans la rue du Tillot, que peu à peu ma famille s'y *débarôzait*, et que moi-même j'y étais, pour ainsi dire, en éminent péril, je me suis à la fin avisé de de me venir recogner dans le *fin fond* de la Roulotte, le plus loin que j'ai pu du mauvais air de la maison de monsieur Petit.

C'est là qu'aux fêtes, en ma ratière,
Dans mon humeur enjouée,
J'ai rimé ces derniers Noëls,
Que je place ici les premiers.
Lisez-les, Jacques, Pierre, Antoine,
La substance en est belle et bonne ;
Bien des prônes, bien des sermons,
Ne les valent pas dans le fond.
Pendant qu'en chaire un curé braille,
Les uns dorment, les autres baillent.
Mais, pour les Noëls que voici,
Ils n'ennuient pas, Dieu merci !
Vous pouvez toute la journée
Chanter gaiement leur ritournelle,
Sûrs, tant que vous les chanterez,
Que jamais vous ne dormirez.

A Dieu je vous recommande.

NOEI TO NOVEA

Compôzai l'an MDCCI, an lai ruë de lai Roulôte.

NOEI I

SU UN AR DE TROMPAITE.

Gran Dei, ribon ribène, ai fau qu'enfin j'éclaite,
Deussé-je de l'éfor an chantant m'évaulai !
Moi, don lai voi n'a faite
Que po le flaijòlai,
Je vai su lai trompaite
Ronflai.

An ce bénheureux jor, si fétai dans le monde,
De conai ton sain nom baille-moi lai vatu ;
Fai que lai tarre et l'onde
An antande le bru,
Pandan qu'i me débonde
Po lu.

Ai note eide aujodeù bén ai poin tu dévaule ;
L'Anfar contre le Cier aivò trô fai l'anvoin.

NOELS TOUT NOUVEAUX

Composés l'an 1701, dans la rue de la Roulotte.

NOEL I

SUR UN AIR DE TROMPETTE.

Grand Dieu, ribon ribaine, il faut qu'enfin j'éclate,
Dussé-je de l'effort en chantant me donner une descente !
Moi, dont la voix n'est faite
Que pour le flageolet,
Je vais sur la trompette
Ronfler.

En ce bienheureux jour, si fêté dans le monde,
De corner ton saint nom donne-moi le pouvoir;
Fais que la terre et l'onde
En entendent le bruit,
Pendant que je me débonde
Pour lui.

A notre aide aujourd'hui bien à point tu descends;
L'Enfer contre le Ciel avait trop fait l'opiniâtre.

Tai creiche, ton étaule,
Tai liteire de foin,
Recogne Fotépaule
Bé loin.

Lé Maige du Levan lo lugnôte braiquire,
Et, voyan de tô loin l'étoile s'épaumi,
D'aibor ai devignire,
San tonai le taimi,
L'éprôche du Messire
Prômi.

Venun dan lai Judée ai n'ure point de cesse :
« Montré-no, crién-t-i, vote Roi petignô. »
Hérôde, tò de glaice
Quant el oüi ce mô,
Pissi dan sé gargaisse
De pô.

Cepandan, po te meù baillé le tapeçarre,
Ai fi quance d'aivoi du respai po to nom:
« I vorò bén éparre
Voù geite le Pôpon, »
Dizò-t-i. Ma, tarare
Pon-pon!

Ai cueùdò t'étraipai, fesan, san dire gaire,
D'un foudri d'ignôçan côpai le garguillô :
Ma, pôfe ! tu t'évaire
An Egypte ai prôpô,
Si bé qu'ai ne pu faire
Son cô.

Ta crèche, ton étable,
Ta litière de foin
Recognent Forte-Epaule (*le diable*)
Bien loin.

Les Mages du Levant leurs lunettes braquèrent,
Et, voyant de tout loin l'étoile s'élargir,
D'abord ils devinèrent,
Sans tourner le tamis,
L'approche du Messie
Promis.

Venus dans la Judée, ils n'eurent point de cesse :
« Montrez-nous, criaient-ils, votre Roi tout petit. »
Hérode, tout de glace
Quand il ouït ce mot,
Pissa dans sa culotte
De peur.

Cependant, pour te mieux donner le coup de grâce,
Il fit semblant d'avoir du respect pour ton nom :
« Je voudrais bien apprendre
Où gîte le Poupon, »
Disait-il. Mais, tarare
Pon-pon !

Il croyait t'attraper, faisant, sans dire gare,
D'une foule d'innocents couper la gorge :
Mais, pouf ! tu te sauves
En Egypte à propos,
Si bien qu'il ne put faire
Son coup.

Haila ! venô-tu don por amblai sai corone ?
Nainin, tu n'an veu pa ai lai pompe dé roi ;
Tu n'an veu qu'ai lai pone,
Qu'és épeigne, qu'au foi,
Et tu pran po to Trône
Lai Croi.

Tu ne vén pa cherché le plaizi, lai bôbance ;
Tu vén borgé ton san po laivai no défau.
Etrainge diférance !
J'aivon fai tô le mau,
Tu fai lai pégnitance
Po no.

Ai t'é, po no gairi, bé coutai dé cambôle ;
Du repô que j'aivon té traivau sous le prei ;
Té larme no consôle :
An mémoire de quei
Ici tô rossignôle
Noei !

NOEI II

RIGODON DE L'OPÉRA DE GALATÉE.

Vote bontai,
Gran Dei ! vo fai don parre
Note imaige su tarre
Po no réchetai ?
Hélasse, moi !
No peiché vos émeune

Hélas ! venais-tu donc pour dérober sa couronne?
Nenni, tu n'en veux pas à la pompe des rois ;
Tu n'en veux qu'à la peine,
Qu'aux épines, qu'au fouet,
Et tu prends pour ton Trône
La Croix.

Tu ne viens pas chercher le plaisir, la bombance ;
Tu viens verser ton sang pour laver nos défauts,
Etrange différence !
Nous avons fait tout le mal,
Tu fais la pénitence
Pour nous.

Il t'a, pour nous guérir, bien coûté des ampoules ;
Du repos que nous avons tes travaux sont le prix ;
Tes larmes nous consolent :
En mémoire de quoi
Ici tout rossignole
Noël !

NOEL II

RIGODON DE L'OPÉRA DE GALATÉE.

Votre bonté,
Grand Dieu ! vous fait donc prendre
Notre image sur terre
Pour nous racheter ?
Hélas, moi !
Nos péchés vous amènent

Jeusque su lai Croi ;
Vo le saivé ,
Ce n'à pa po dé preune
Si vo no sauvé.
Meù vaurò, ce me sanne,
Que jaimoi le sarpan
N'eusse étraipai lai fanne
De note peire Adam.
Lai bone aifaire po vote repô,
Et po le notre aitò !

J'airein tôjor
Vieu dans l'ignòçance,
San quezan de feignance,
D'haibi, ni d'aitor.
Le vantre plein
De figue, de grenade,
De melon seucrin,
Maulin maulô
J'airein su l'harbe vade
Fai le cutimblô.
Vo, su queique nuaige
Campai po no vaillé,
Vos airein di, je gaige,
No voyan gipaillé :
« An véritai, velai de bone jan ;
Ai vaille trô d'arjan ! »

Tôt ai rebor
E bé tonai lai chance



Vo, su queique nuaige
Campai po no vaillé,...

Page 12.

Jusque sur la Croix;
Vous le savez,
Ce n'est pas pour des prunes
Si vous nous sauvez.
Mieux vaudrait, ce me semble,
Que jamais le serpent
N'eût attrapé la femme
De notre père Adam.
La bonne affaire pour votre repos.
Et pour le nôtre aussi!

Nous aurions toujours
Vécu dans l'innocence,
Sans souci de finances,
D'habits, ni d'atours.
Le ventre plein
De figues, de grenades,
De melons sucrins,
Pêle-mêle
Nous aurions sur l'herbe verte
Fait la culbute.
Vous, sur quelque nuage,
Campé pour nous veiller,
Vous auriez dit, je gage,
Nous voyant folâtrer:
« En vérité, voilà de bonnes gens;
Ils valent trop d'argent! »

Tout au rebours
A bien tourné la chance

Depeù lai mainigance
Du maudi rambor.
Taille, prôçai,
Garre, peste, fameigne,
Faguena, goussai,
Puce, cousin,
Poüille, et d'autre vermeigne
No fon peute fin.
Aussi, dans lé mizeire
Vélan vos éprôvai,
Vo n'aivé ran de peire
Dan le monde trôvai,
Que de vo faire home tô come no
Por aivoi bé dé mau.

Dé le maillô
Chargé de nos ôfance,
Tôjor dan lé sôfrance
Po dessu le cô,
Le chau, le froi,
Vo traicasse en viaige,
Vo claucé de soi:
Et le ragou
De tô le cairiaige
Ç'à lai forche au bou!
Dan no caiboche fôle,
Diron-je que velai
Le chemin de l'école
Que vos aivé prin lai?

Depuis la manigance
Du maudi rambour.
Tailles, procès,
Guerres, pestes, famines,
Faguenas, *goussets*,
Puces, cousins,
Pous, et d'autres vermines
Nous poussent à bout.
Aussi, dans les misères
Voulant vous éprouver,
Vous n'avez rien de pire
Dans le monde trouvé,
Que de vous faire homme tout comme nous
Pour avoir bien des maux.

Dès le maillot
Chargé de nos offenses,
Toujours dans les souffrances
Par-dessus le cou,
Le chaud, le froid,
Vous tracassent en voyage,
Vous gloussez de soif:
Et le ragoût
De tout le remue-ménage
C'est la *fourche* au bout! (*la croix*)
Dans nos caboches folles,
Dirons-nous que voilà
Le chemin de l'école
Que vous avez pris là?

Que vo peuvein, san viré tôt autor,
No pardonai d'aibor?

Nainin, le meù
Ç'à de boissé lai téte;
Je saivon que vos éte
Le Moitre du treù.
J'étein bé mau,
Et je n'airein san dôte
Pu gairi san vo.
Je gairisson....
Fau-t-i qu'on vo chipôte
Dessu lai faiçon?
Si meuri po lés home
Mailaide du goulon
Qu'Adam fi de lai pome,
Ç'à parre le pu lon,
Vo lo montré meù po lai vote aimor,
Qu'an prenan le pu cor.

NOEI III

SU L'AR : *Ma mère, mariez-moi.*

Guillò, pran ton tamborin,
Toi, pran tai fleùte, Rôbin :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan :
Au son de cés instruman,
Je diron Noei gaiman.



Guillô, pran ton tamborin,
Toi, pran tai fleûte, Rôbin..

Page 16.

Que vous pouviez, sans tourner tout autour,
Nous pardonner d'abord?

Nenni, le mieux
C'est de baisser la tête;
Nous savons que vous êtes
Le *Maître du pressoir.*
Nous étions bien mal,
Et nous n'aurions sans doute
Pu guérir sans vous.
Nous guérissons....
Faut-il qu'on vous chipote
Sur la façon?
Si mourir pour les hommes
Malades de la bouchée
Qu'Adam fit de la pomme,
C'est prendre le plus long,
Vous leur montrez mieux par là votre amour
Qu'en prenant le plus court.

NOEL III

SUR L'AIR : *Ma mère, mariez-moi.*

Guillot, prends ton tambourin,
Toi, prends ta flûte, Robin :
Au son de ces instruments,
Turelurelu, patapatapan;
Au son des instruments,
Nous dirons Noël gaiement.

C'étò lai môde autrefoi
De loüé le Roi dé Roi :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan;
Au son de cés instruman,
Ai nos an fau faire autan.

Ce jor le Diale àt ai cu,
Randons-an graice ai Jésu :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan;
Au son de cés instruman,
Fezon lai nique ai Satan.

L'home et Dei son pu d'aicor
Que lai fleùte et le tambor :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan;
Au son de cés instruman,
Chanton, danson, sautons-an !

NOEI IV

SU L'AR : *Votre jeu fait ici grand bruit.*

Dialôgue de Simon et de Luca.

SIMON.

— Sai tu bé, Luca, mon voisin,
Qu'éne côple de Chérubin
Tô mointenan vén de me dire
Que Dei, de no larme tôché,

C'était la mode autrefois
De louer le Roi des Rois :
Au son de ces instruments,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de ces instruments,
Il nous en faut faire autant.

Ce jour le Diable est à cul,
Rendons-en grâce à Jésus :
Au son de ces instruments,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de ces instruments,
Faisons la nique à Satan.

L'homme et Dieu sont plus d'accord
Que la flûte et le tambour :
Au son de ces instruments,
Turelurelu, patapatapan ;
Au son de ces instruments,
Chantons, dansons, sautons-en !

NOEL IV

SUR L'AIR : *Votre jeu fait ici grand bruit.*

Dialogue de Simon et de Lucas.

SIMON.

— Sais-tu bien, Lucas, mon voisin,
Qu'une couple de Chérubins
Tout maintenant vient de me dire
Que Dieu, de nos larmes touché,

No dépôche ici son Messire
Aifin d'éfaici no peiché?

Ai m'on di qu'ai ne venô pa
An Rôdômon, an Fiérabra,
Armai du feù de son tonarre.
Don, quant ai le rôle dan l'ar,
Ai fai tramblai lé quate quarre
Et le mitan de l'Univar.

LUCA.

— Ai seré don du moin venun
An Roi qui n'à pa du comun,
Seùgu d'éne cor dé pu belle,
Lu de qui l'on é di çan foi
Que sé pié fon los escabelle
De lai téte dés autre roi?

SIMON.

— Nainin, ai n'à pa triomfan.
Ce n'à, dize-t-i, qu'ein Anfan,
Frai soti dé flan de sai Meire,
San brizai pote, ni varô,
Come au travar d'éne vareire
Passe lai clatai du sôlô.

LUCA.

— C'àt ein Anfan? me di-tu vrai?
Tan meù! velai tô note fai.
Tu sai bé, quant ein anfan crie,
Que por an epoizé lé cri,

Nous dépêche ici son Messie
Afin d'effacer nos péchés?

Ils m'ont dit qu'il ne venait pas
En Rodomont, en Fier-à-bras,
Armé du feu de son tonnerre,
Dont, quand il le roule dans l'air,
Il fait trembler les quatre coins
Et le milieu de l'Univers.

LUCAS.

— Il sera donc du moins venu
En Roi qui n'est pas du commun,
Suivi d'une cour des plus belles,
Lui de qui l'on a dit cent fois
Que ses pieds font leur escabelle
De la tête des autres rois?

SIMON.

— Nenni, il n'est pas triomphant.
Ce n'est, disent-ils, qu'un Enfant
Frais sorti des flancs de sa Mère,
Sans briser porte, ni verroux,
Comme au travers d'une fenêtre
Passe la clarté du soleil.

LUCAS.

— C'est un Enfant? me dis-tu vrai?
Tant mieux! voilà tout notre fait.
Tu sais bien, quand un enfant crie,
Que pour en apaiser les cris,

Ai ne fau qu'éne chaiterie,
Vou qu'un sublò, vou qu'un trebi.

SIMON.

— Tu veu dire que je feron
Du Peti ce que je voron.
Je n'aivon qu'ai parre coraige :
J'airon por ein Alélüa
Le Pairaidi et son fignaige ;
N'à-ce pa bon marché, Lucà?

LUCA.

— Voüei, Simon, veci justeman
Lai Loi du Novea Testaman.
Le Pôpon nos y traite en fraire ;
Ai n'à fiôlan, ni rebor;
Aidieu vanjance, aidieu côlaire :
Ran po crainte, tô por aimor !

NOEI V

SU L'AR : *Pour vous voir un moment j'ai passé par Essonne.*

AUTREMAN SU L'AR : *Des Lancelots.*

Ai lai Nativitai
Chanton, je vo suplie.
Le Varbe ammaillôtai
Jeusque ai no s'humilie,
Po no décharbòtai
Du codon qui no lie.

Il ne faut qu'une *chatterie*,
Ou qu'un sifflet, ou qu'un sabot.

SIMON.

— Tu veux dire que nous ferons
Du Petit ce que nous voudrons.
Nous n'avons qu'à prendre courage:
Nous aurons pour un Alleluia
Le Paradis et son finage;
N'est-ce pas bon marché, Lucas?

LUCAS.

— Oui, Simon, voici justement
La Loi du Nouveau Testament.
Le Poupon nous y traite en frères;
Il n'est fanfaron, ni rebours;
Adieu vengeance, adieu colère:
Rien par crainte, tout par amour !

NOEL V

SUR L'AIR : *Pour vous voir un moment j'ai passé par Essonne.*

AUTREMENT SUR L'AIR : *Des Lancelots.*

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Le Verbe emmailloté
Jusqu'à nous s'humilie,
Pour nous débarrasser
Du cordon qui nous lie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Ene Vierge é potai
Neu moi le Fru de vie;
Le Saint-Espri fi lai
Ene euvre bé sutie!

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Haila! quei pôvretai!
Lai Pucelle bénie
N'u lai neù po geitai
Qu'ein coin de borgerie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Lé Dalô de eitai
Ne l'écouchire mie,
N'esperan de eelai
Ni maille, ni demie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Le bonhome Jôzai,
D'éne meigne ébaubie,
Regadò san palai
Sai Compaigne transie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
D'Ainge émerillonnai

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Une Vierge a porté
Neuf mois le Fruit de vie;
Le Saint-Esprit fit là
Une œuvre bien subtile!

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Hélas! quelle pauvreté!
La Pucelle bénie
N'eut la nuit pour gîter
Qu'un coin de bergerie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Les Dalos de la ville
Ne l'accouchèrent pas,
N'espérant de cela
Ni maille, ni salaire.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Le bonhomme Joseph,
D'une mine *ébaubie*,
Regardait sans parler
Sa Compagne transie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
D'Anges *émérillonnés*

Ene bande choisie
Vin le reconfotai
De sai mélancôlie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
L'Arcainge Gabriai,
An rôbe craimoisie,
E borgei fu criai:
« Vené voi le Messie ! »

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Tô cé bon paltôquai
An fire chère-lie,
Juan dé tricotai
Dessu lo chailemie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Chécun, por étrenai
Jésu, Jôzai, Mairie,
Aivò dezô son brai
Sé boujôte garnie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Lé borgeire, ai trôtai
Ne fure pa gambie :
Tamar poti du lai
De sai jeune torie.

Une bande choisie
Vint le réconforter
De sa mélancolie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
L'Archange Gabriel,
En robe cramoisie,
Aux bergers fut crier :
« Venez voir le Messie ! »

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Tous ces bons *paltoquets* (paysans)
En firent chère-lie,
Jouant des tricotets
Sur leur flûte champêtre.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Chacun, pour étrenner
Jésus, Joseph, Marie,
Avait dessous son bras
Sa bougette garnie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Les bergères, à trotter
Ne furent pas boiteuses;
Tamar porta du lait
De sa jeune génisse.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Judi, de son fillai
Bailli deuz épatie,
Et Suzanne ein paquai
De chaissô de sai buie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Troi Roi d'autre coutai
Moitre an estrôlôgie,
De l'Anfan nôveà-nai
Saivein lai pròfécie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
De l'étoile guidai,
Tô troi de compaignie
Patire san menai
Gran seùte, ni meignie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
L'un prin soin d'épotai
De lai myére candie,
L'autre d'or éfeignai
Ene bone pognie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Le tier, pu màcherai



Tamar poti du lai — De sai jeune torie,
Judi de son fillai — Bailli deux épatie,
Et Suzane ein paquai — De chaissô de sai buie.

(Page 28.)

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Judith, de son fil
Donna deux écheveaux,
Et Suzanne un paquet
De *couches* de sa lessive.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Trois Rois d'autre côté,
Maîtres en astrologie,
De l'Enfant nouveau-né
Savaient la prophétie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Par l'étoile guidés,
Tous trois de compagnie
Partirent sans mener
Grand'suite, ni famille.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie,
L'un prit soin d'apporter
De la myrrhe candie,
L'autre d'or affiné
Une bonne poignée

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Le troisième, plus mâchuré

Qu'ein roi d'Etiôpie,
Prezanti po son plai
De l'ançan d'Airaibie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Aidon le beu tô gay
Antoni sai patie,
Et l'àne ein beà côplai
Qui venò d'Arcadie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Le dròle, au moi de mai,
Coran po lé prairie,
N'airo, je croi, pa fai
Muzicle pu jôlie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Lé Maige, esseurfantai
D'éne tei mélôdie,
An pansire gàtai
Lote çairimonie.

Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.
Jôsai, plein de respai,
Di : « Messieu, je vo prie,
Escuzé, s'ai vo plai;

Qu'un roi d'Éthiopie,
Présenta pour son plat
De l'encens d'Arabie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Alors le bœuf tout gai
Entonna sa partie,
Et l'âne un beau couplet
Qui venait d'Arcadie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Le drôle, au mois de mai,
Courant par les prairies,
N'aurait, je crois, pas fait
Musique plus jolie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Les Mages, effrayés
D'une telle mélodie,
En pensèrent gâter
Leur cérémonie.

A la Nativité
Chantons, je vous supplie.
Joseph, plein de respect,
Dit : « Messieurs, je vous prie,
Excusez, s'il vous plaît ;

C'àt ein àne qui crie... »
Ai lai Naitivitai
Chanton, je vo suplie.

NOEI VI

SU L'AR : *Dans notre village.*

A-ce ici le Moitre
De tô l'Univar?
Ai fau voi bé clar
Po, du premei cô, requeùnoitre
Le Dei de Jaco
Fai tô come no.

Sai bontai l'émeune
An masque no voi.
Lé gran queiquefoi
An masque ai méneù se promeune,
Po devé le tam
De cairemantran.

Ma tô po tô core
Lé masque en seurtai;
Ai son respaietai
Dan tô lé quatei qu'ai se fore:
An leù que Jésu
Seré mau reçu.

Lé Jui, cé fantasque,
Cé maudi boreà,

C'est un âne qui crie... »
A la Nativité
Chantons, je vous supplie.

NOEL VI

SUR L'AIR : *Dans notre village.*

Est-ce ici le Maître
De tout l'Univers?
Il faut voir bien clair
Pour, du premier coup, reconnaître
Le Dieu de Jacob
Fait tout comme nous.

Sa bonté l'amène
En masque nous voir.
Les grands quelquefois
En masque à minuit se promènent,
Par devers le temps
De *carême-entrant.*

Mais tout partout courent
Les masques en sûreté;
Il sont respectés
Dans tous les quartiers où ils se fourrent:
Au lieu que Jésus
Sera mal reçu.

Les Juifs, ces fantasques,
Ces maudits bourreaux,

Su sai prôve péà
Fraiperon san respai du masque :
Ma lé treite ein jor
Airon lote tor.

An autre équipaige
Ai le revoiron.
Je lés antandron
Grincé lé dan de maule-raige,
Et no, graice ai Dei,
Je diron : Noei !

NOEI VII

SU L'AR : *Sommes-nous pas bien heureux ?*

Ein jor lai-hau Dei le Fi,
Ansin que po lai lucane
De tôte par ai luzane,
Su Nazarai s'éréti.
Ai vi lai Vierge Mairie,
Fillôte de quatoze an,
Fròche come an lai prairie
Lai viòlaite au printam.

Lai Pucelle nétò pa
De cé vivre qui vo beüille ;
Elle boìssò lé deuz eüille,
Et ne marchò qu'an compa.
Prié c'étò sai besogne ;
Elle en fezò son plaizi,



Ai vi lai Vierge Mairie,
Fillôte de quatoze an,
Frôche comme an lai prairie
Lai viôlaite au printam.

Page 34

Sur sa pauvre peau
Frapperont sans respect du masque;
Mais les traîtres un jour
Auront leur tour.

En autre équipage
Ils le reverront.
Nous les entendrons
Grincer les dents de male-rage,
Et nous, grâce à Dieu,
Nous dirons : Noël !

NOEL VII

SUR L'AIR : *Sommes-nous pas bien heureux?*

Un jour là-haut Dieu le Fils,
Pendant que par la lucarne
De toutes parts il regarde,
Sur Nazareth s'arrêta.
Il vit la Vierge Marie,
Fillette de quatorze ans,
Fraîche comme en la prairie
La violette au printemps.

La Pucelle n'était pas
De ces effrontées qui vous regardent;
Elle baissait les deux yeux,
Et ne marchait qu'en compas.
Prier c'était sa besogne;
Elle en faisait son plaisir,

Et bailloo ai sai quelogne
Le réste de son loizi.

Dei le Fi, se récôdan
Qu'el aivò dessein de parre
Ene Meire su lai tarre
Depeù lai cheùte d'Adam,
Trôvi lai Vierge si daigne
De li baillé dan le brei
Ai cheulai dan sai tetaigne,
Qu'ai jeti son plom su lei.

Echaufai de son aimor,
Su l'heure moime ai prôpôse
Ai Dei son Peire lai chôse,
An li tenan ce discor :
« Peire, i vai, si bon vo sanne,
Parre éne Meire ai mon grai ;
Ç'à lai Fille de daime Anne,
Mairion de Nazarai. »

Le Peire, lai dessu, di :
« I seù d'aicor du mysteire ;
Elle devarré tai Meire,
Le Saint-Espri son Mairi.
Ai fanne qui sò pu saige
On ne peu le mairiai.
Vite, don, po le messaige
Fezon veni Gabriai. »

Quan de tô le tu-autan
L'Ainge u bé rampli sai téte,

Et donnait à sa quenouille
Le reste de son loisir.

Dieu le Fils, se rappelant
Qu'il avait dessein de prendre
Une Mère sur la terre
Depuis la chute d'Adam,
Trouva la Vierge si digne
De lui donner dans le berceau
A boire dans sa mamelle,
Qu'il jeta son plomb sur elle.

Echauffé de son amour,
Sur l'heure même il propose
A Dieu son Père la chose,
En lui tenant ce discours:
« Père, je vais, si bon vous semble,
Prendre une Mère à mon gré;
C'est la Fille de dame Anne,
Marion de Nazareth. »

Le Père, là-dessus, dit:
« Je suis d'accord du mystère;
Elle deviendra ta mère,
Le Saint-Esprit son Mari.
A femme qui soit plus sage
On ne peut le marier.
Vite, donc, pour le message
Faisons venir Gabriel. »

Quand de tout le *Tu autem*
L'Ange eut bien rempli sa tête,

Ai prin sés aile dé féte,
Et vôli come le van
Devé lai Vierge discraite,
Qui priò devan son feù,
Dan lai chambre qu'ai Loraite
On montre ancor aujodeù.

Po lai fenétre el antri,
Et peù de queique distance
Ai li fi lai révérance;
Car el étò bén épri:
« Dei vo gar, mai chére aimie,
Dit-i d'éne douce voì,
Béni so le Fru de vie
Que vos airé dan neu moi. »

Mairie, antandan celai,
Se trôbli tan, qu'an areire
Elle an chesi su sai cheire,
Qui de foteùgne étô lai;
Elle grulle, elle tressüe,
Rougi, blaimi, s'étodi;
Anfin, s'étan requeùnuë,
Prein coraige et répondi:

« De quei fru me palé vo?
Je prétan meuri pucelle;
Vo me lai baillerein belle;
Monsieu, si je vo croyò:
Vo me senongé bissétre.
Je seù prômise, el à vrai;

Il prit ses ailes de fête,
Et vola comme le vent
Devers la Vierge discrète
Qui priait devant son feu ,
Dans la chambre qu'à Lorette
On montre encore aujourd'hui.

Par la fenêtre il entra,
Et puis de quelque distance
Il lui fit la révérence ;
Car il était bien appris :
« Dieu vous garde, ma chère amie,
Dit-il d'une douce voix ;
Béni soit le Fruit de vie
Que vous aurez dans neuf mois. »

Marie, entendant cela,
Se troubla tant, qu'en arrière
Elle en tomba sur sa chaise,
Qui par hasard était là ;
Elle tremble, elle sue,
Rougit, blêmit, s'étourdit :
Enfin, s'étant reconnue,
Prit courage et répondit :

« De quel fruit me parlez-vous?
Je prétends mourir pucelle ;
Vous me la donneriez belle,
Monsieur, si je vous croyais :
Vous me présagez malheur.
Je suis promise, il est vrai ;

Ma saiché que ç'à por étre
Sœur et non faune ai Jôzai. »

L'Ainge di : « Je ne vén pa
Ici vo contai dé faule.
Tô se peu quan Dei s'an maule ;
Or, ai s'an maule an ce cà.
N'ain pô d'aucun maulancombre,
Laissé faire au Saint-Espri ;
L'anvelôpe de son ombre
Vo bôtré bén ai l'aibri.

« Ein example tô nôveà
De lai Pussance divaigne
Eclaite an vote couzaigne,
Vote couzaigne Izaibeà ;
Vo saivé que, tôjor braime,
Elle passe cinquante an ;
Velai potan que lai daime
A grosse d'ein bel anfan. »

L'Ainge échevan ce prôpô,
Mairie, étrainge morvaille !
An concevi po l'oraille
Le Fi de Dei tô d'un cô.
Sés antraille fremissire
Du Varbe au dedan logé,
Et dan troi moi quemancire
Ai santi l'Anfan rogé.

S'ai ne se feusse évizai
De veni, boissau d'étaige,

Mais sachez que c'est pour être
Sœur et non femme à Joseph. »

L'Ange dit : « Je ne viens pas
Ici vous conter des fables.
Tout se peut quand Dieu s'en mêle ;
Or, il s'en mêle en ce cas.
N'ayez peur d'aucun obstacle,
Laissez faire au Saint-Esprit ;
L'enveloppe de son ombre
Vous mettra bien à l'abri.

« Un exemple tout nouveau
De la Puissance divine
Eclate en votre cousine,
Votre cousine Elisabeth.
Vous savez que, toujours stérile,
Elle passe cinquante ans ;
Voilà pourtant que la dame
Est grosse d'un bel enfant. »

L'Ange achevant ce propos,
Marie, étrange merveille !
En conçut par l'oreille
Le Fils de Dieu tout d'un coup.
Ses entrailles frémirent
Du Verbe au dedans logé,
Et dans trois mois commencèrent
A sentir l'Enfant remuer.

S'il ne se fût avisé
De venir, baissant d'étage,

Se coeiffai de note imaige,
Je serein tretô vezai.
Chantons-an Noei, mé fraire,
An mille et mille faiçon :
Faute de pôvoi meù faire
Poyon du moin an chanson.

NOEI VIII

SU L'AR : *Peut-on voir dans notre couvent ?*

Hai, mon Dieu ! quei tam maulaidroi !
Que de noge és étoi
Quan vo no vené voi !
Le manteà de char huméne
Don vo vos éte couvar
N'é que trô po no fredéne
Ici sôfar,
Parcé dé bruéne
D'ein cruël hyvar.

Vo peuvein dessu le velor,
Roi d'éne nòble cor,
Vos éclòre au gran jor.
Contan de vote cabàne,
De vote brei varmòlu,
De vote beu, de vote àne,
Humble grelu,
Ni porpre, ni pane
Vo n'aivé velu.

Se coiffer de notre image,
Nous serions tous perdus.
Chantons-en Noël, mes frères,
En mille et mille façons :
Faute de pouvoir mieux faire,
Payons du moins en chansons.

NOEL VIII

SUR L'AIR : *Peut-on voir dans notre couvent ?*

Hé, mon Dieu! quel temps maladroit!
Que de neige sur les toits
Quand vous nous venez voir!
Le manteau de chair humaine
Dont vous vous êtes couvert
N'a que trop pour nos fredaines
Ici souffert,
Percé des bruines
D'un cruel hiver.

Vous pouviez sur le velours,
Roi d'une noble cour,
Vous éclore au grand jour.
Content de votre cabane,
De votre berceau vermoulu,
De votre bœuf, de votre âne,
Humble pauvret,
Ni pourpre, ni panne,
Vous n'avez voulu.

Vo laissé l'or et le brôcar,
Lai pompe, lé grans ar
E millor, é richar;
Vo lo laissé lé déglice,
Lé jeù, lé ri, les ébaï;
Ma vo lo laissé lo vice,
Lo làchetai,
Tôte lo maglice,
Los igniquitai.

Cé vauran, cé poteguignon,
De treuffe, de pignon
S'échaufe le rognon.
Du san du peuple ai s'angraïsse;
Por eu côle lé bon vin;
Ai son tôjor ai lai chaisse
Su le voisin,
Et dan lo môlaïsse
Peurisse ai lai fin.

Ambrenai de mille défau,
Treite, glôton, ribau,
Fezeu de contrà fau,
Je lé plain bé daivantaige
Que vo, qui grullé de froi,
Qui sôfré de bon coraige
Laï faim, lai soi,
Qui, chargé d'òtraige,
Meuré su lai Croi.

Vos aivé de l'home, el à vrai,

Vous laissez l'or et le brocart,
Les pompes, les grands airs
Aux milords, aux richards;
Vous leur laissez les délices,
Les jeux, les ris, les ébats;
Mais vous leur laissez leurs vices,
Leur lâcheté,
Toute leur malice,
Leurs iniquités.

Ces vauriens, ces porte-guignon,
De truffes, de pignons,
S'échauffent le rognon.
Du sang du peuple ils s'engraissent;
Pour eux coulent les bons vins;
Ils sont toujours à la chasse
Sur le voisin,
Et dans leur mollesse
Pourrissent à la fin.

Embrenés de mille défauts,
Traîtres, gloutons, ribauds,
Faiseurs de contrats faux,
Je les plains bien *davantage*
Que vous, qui tremblez de froid,
Qui souffrez de bon courage
La faim, la soif,
Qui, chargé d'outrages,
Mourez sur la Croix.

Vous avez de l'homme, il est vrai,

Le vizaige, lé trai,
Lé pié, lé main, lé brai.
Come lu, pousseire et çarre,
Vo tòssé, mouché, craiché;
Vote cœu si bon, si tarre,
Po lu tôché,
An é velu parre
Tô, hor le peiché.

Toi, cheti rejeton d'Adam,
Mire-toi, j'y consan,
Dan té pleume de pan;
Rouge, vade, jaune, et bleuë,
Elle sanne ein arcancié:
Au sôlô tu fai lai reuë;
Ma, quei pidié!
Quan tu voi tai queuë
D'ôbliai té pié!

Ai Noëi tu fai ton bonjor,
Ma rom-tu san retor
Aivô té fôle aimor?
Nainin, lai char a còqueigne.
Tu ressanne cé caiman
Que no Lochevin conteigne
Troi jor duran,
Et peù qui reveigne
Pu for que devan.

Le visage, les traits,
Les pieds, les mains, les bras.
Comme lui, poussière et cendre,
Vous toussez, mouchez, crachez;
Votre cœur si bon, si tendre,
Pour lui touché,
En a voulu prendre
Tout, hors le péché.

Toi, chétif rejeton d'Adam,
Mire-toi, j'y consens,
Dans ta plume de paon;
Rouge, verte, jaune, et bleue,
Elle semble un arc-en-ciel:
Au soleil tu fais la roue,
Mais, quelle pitié!
Quand tu vois ta queue
D'oublier tes pieds!

A Noël tu fais ton bonjour,
Mais romps-tu sans retour
Avec tes folles amours?
Nenni: la chair est coquine.
Tu ressembles à ces gueux
Que nos *Lêche-vins* contiennent (*échevins*)
Trois jours durant,
Et puis qui reviennent
Plus forts que devant.

NOEI IX

SU L'AR DU VIELLEU : *Je suis la plus contente,* etc.

Le curé de Pleumeire
Dizò, lai fleùte en main :
« Chanton, borgei, borgeire,
J'airon Noei demain :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei !

« Jésu vén, camarade,
Jésu de Nazarai ;
Faite po lu gambade,
Pendan que je dirai :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei !

« Si dan sai ereiche ai erie,
Mau-vetu, mau-bué,
Veci mai chailemie,
Je n'airain qu'ai jué :
Rôbeigne,
Lubeigne,



Le curé de Pleumeire
Dizô, lai fleûte an main :...

Page 48.

NOEL IX

SUR L'AIR DU VIELLEUR : *Je suis la plus contente*, etc.

Le Curé de Plombière
Disait, la flûte en main :
« Chantons, bergers, bergères,
Nous aurons Noël demain :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël !

« Jésus vient, camarades,
Jésus de Nazareth ;
Faites pour lui gambades,
Pendant que je dirai :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël !

« Si dans sa crèche il crie,
Mal vêtu, mal blanchi,
Voici ma flûte champêtre,
Je n'aurai qu'à jouer :
Robine,
Lubine,

Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei !

« San failli d'éne nôte,
Tantò su le basson,
Tantò su lai muzôte
Je mettrai lai chanson :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei !

« Je suble ein marle an caige,
Po réjoüi l'Anfan,
Qui dan troi jor, je gaige,
Diré tò fuamman :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei !

« Je n'ai gade d'épàrre
Ai dire ai més ozeà
Dé pairôle de quàrre
Maiquereà, coupau; ma :
Ròbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,

Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël !

« Sans faillir d'une note,
Tantôt sur le basson,
Tantôt sur la musette
Je mettrai la chanson :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël !

« Je siffle un merle en cage
Pour réjouir l'enfant
Qui, dans trois jours, je gage,
Dira tout couramment :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël !

« Je n'ai garde d'apprendre
A dire à mes oiseaux
Des paroles de travers,
Maquereau, coucou ; mais :
Robine,
Lubine,
Bénigne,

Ligei,
Chanton tò : Noei, Noei !

« Je veu qu'an mon églize,
Depeù lai Sain-Matin
Jeusqu'ai Noëi, l'on dize
Por antienne au lutrin :
Rôbeigne,
Lubeigne,
Bereigne,
Ligei,
Chanton tô : Noei, Noei ! »

NOEI X

SU L'AR : *Quand le péril est agréable.*

Sôverain Moitre du tonarre,
Grand Dei ! que vos ain fai d'un mô
Le Cier, lai Leùgne, le Sôlô,
L'œuvre san dôte à rare.

Que vos ain, de mâle et femelle,
Peuplai l'ar, lai tarre, lai mar,
An si jor bâti l'Univar,
L'euvre san dôte à belle.

Ma po rebôtre l'home an gloire,
Que vo-moime vos ain velu
Vo faire home tô come lu,
C'à bén éne autre histoire.

Léger,
Chantons tous : Noël, Noël !

« Je veux qu'en mon église,
Depuis la Saint-Martin
Jusqu'à Noël, on dise
Pour antienne au lutrin :
Robine,
Lubine,
Bénigne,
Léger,
Chantons tous : Noël, Noël ! »

NOEL X

SUR L'AIR : *Quand le péril est agréable.*

Souverain Maître du tonnerre,
Grand Dieu ! que vous ayez fait d'un mot
Le Ciel, la Lune, le Soleil,
L'œuvre sans doute est rare.

Que vous ayez, de mâles et femelles,
Peuplé l'air, la terre, la mer,
En six jours bâti l'Univers,
L'œuvre sans doute est belle.

Mais pour remettre l'homme en gloire,
Que vous-même vous ayez voulu
Vous faire homme tout comme lui,
C'est bien une autre histoire.

On ne sairò dan vos annale
Trôvai de prôdige aussi gran,
Bé qu'on y trôve dé sarpan,
Dés ânesse qui pale.

Au prei d'éne Meire pucelle,
Don vos éte ici-bà soti,
Adam de pousseire preti
N'à qu'éne bagatelle.

Quei paciance! un Dei qui teusse,
Un Varbe qui ne pale pa,
Ai qui l'on baille du papa,
Qu'on rechainge, qu'on breusse!

Haila! combé de chansenôte
Lai pôvre Vierge vos é di,
Por au maillô vos andormi
Aipré vote papôte!

Aivô lé petite marmaille
Ai siz an vo sôvené-vo
Queman vo juein au bouchau,
Vou ai lai cote-paille;

Anfan, vo prinre no foiblesse;
An Croi, pu gran, vos é sôfar.
Ancor po qui? po dé cafar,
Dé narquoi, dé drôlaisse.

Po dé gripe, dé brelandeire,
Po dé màchedru, dé truan,

On ne saurait dans vos annales
Trouver de prodige aussi grand ,
Bien qu'on y trouve des serpents ,
  Des ânesses qui parlent.

Au prix d'une Mère pucelle
Dont vous êtes ici-bas sorti ,
Adam , de poussière pétri ,
  N'est qu'une bagatelle.

Quelle patience ! un Dieu qui tète,
Un Verbe qui ne parle pas ,
A qui l'on donne de la bouillie,
  Qu'on rechange, qu'on berce !

Hélas ! combien de chansonnettes
La pauvre Vierge vous a dites
Pour au maillot vous endormir
  Après votre panade !

Avec les petites marmailles,
A six ans , vous souvenez-vous
Comment vous jouiez à la cligne-musette
  Ou à la courte-paille ?

Enfant , vous prîtes nos faiblesses ;
En Croix , plus grand , vous avez souffert :
Encore pour qui ? pour des cafards,
  Des narquois , des drôlesses.

Pour des *gripettes*, des brelandières,
Pour des gourmands , des truands ,

Po dés bôquelles, dé vauran,
  Dé raice de vipeire.

Compté-no tretô, je vo prie;
Je gaige qu'an ein milion
Vo n'an trôvé pa troi de bon...
  Lai belle lôterie!

C'à pei qu'antan, le cœur m'an saigne;
Le monde au vice àt échaiti.
Devein-vo po lu tan pàti?
  Ai n'an étò pa daigne.

Ai sanne, ai le voi si maussaige,
Que vo n'y sein venun jaimoi.
Vos y revarrein bé çan foi
  San gaigné daivantaige.

NOEI XI

SU L'AR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je n'ôblirai jaimoi le pròne
Que devé Noei, l'an passai,
Note Curé Messire Antone
No fi du Prôféte Élizai:

« Ce fu, no disò-t-i, mé fraire,
Un Prôféte, ma dé pu gran,
Çan miracle an éne heure ai faire
Ne li coutein non pu que ran.

Pour des chicaneurs, des vauriens,
Des races de vipères.

Comptez-nous tous, je vous prie ;
Je gage qu'en un million
Vous n'en trouvez pas trois de bons...
La belle loterie !

C'est pis que jamais, le cœur m'en saigne ;
Le monde au vice est affriandé.
Deviez-vous pour lui tant pâtir ?
Il n'en était pas digne.

Il semble, à le voir si mal-sage,
Que vous n'y soyez venu jamais.
Vous y reviendriez bien cent fois
Sans gagner davantage.

NOEL XI

SUR L'AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je n'oublierai jamais le prône
Que devers Noël, l'an passé,
Notre Curé Messire Antoine
Nous fit du Prophète Élizée :

« Ce fut, nous disait-il, mes frères,
Un Prophète, mais des plus grands.
Cent miracles en une heure à faire
Ne lui coûtaient non plus que rien.

« Lé ville an étein ébouïe,
Lé prince li fezein lai cor ;
Es éveugle ai baillò l'ouïe.
El airò fai voi clair ein sor.

« Au Mon-Carmai an grant aprousse
Éne fanne ali le queri :
« Vené, fit-elle, ai lai récousse ;
« Mon prôve anfan vén de meuri. »

« — Pai ! couzé-vo, di le Prôféte ;
« Mon clar le tireré de lai,
« An li bôtan dessu lai téte
« Mon baton d'ormeà que velai. »

« —Vote clar gairirò pranture,
« Di lai fanne, ein peti bobo ;
« Ma por éne pairoille cure,
« Vené, ce n'à pas trô de vo. »

« El y fu don, et dan lai chambre
Voù gizò le peti garçon,
Ai trovi qu'el aivò lé mambre
Deijai pu froi que dé glaiçon.

« Ai varulle aussitò lai pote,
Et peù, montan dessu le lei,
S'y récrepissi de tei sote
Qu'ai devin pu cor d'ein quatei.

« Eüille contre eüille, paite ai paite,
Lofre ai lofre su le peti,

« Les villes en étaient ébahies,
Les princes lui faisaient la cour;
Aux aveugles il donnait l'ouïe,
Il aurait fait voir clair un sourd.

« Au Mont-Carmel, en grande hâte
Une femme alla le chercher :
« Venez, fit-elle, à l'aide;
« Mon pauvre enfant vient de mourir. »

« — Paix ! apaisez-vous, dit le Prophète;
« Mon clerc le tirera de là,
« En lui mettant dessus la tête
« Mon bâton d'ormeau que voilà. »

« — Votre clerc guérirait peut-être,
« Dit la femme, un petit bobo;
« Mais pour une pareille cure,
« Venez, ce n'est pas trop de vous. »

« Il y fut donc, et dans la chambre
Où gisait le petit garçon,
Il trouva qu'il avait les membres
Déjà plus froids que des glaçons.

« Il verrouille aussitôt la porte,
Et puis, montant dessus le lit,
S'y raccroupit de telle sorte,
Qu'il devint plus court d'un quart.

« Œil contre œil, patte à patte,
Lèvre à lèvre sur le petit,

Pei su pei, san autre recette,
Ai fi si bé qu'ai l'échauffi.

« D'aibor l'anfan baaille, rebaaille,
Cleignôte, grimôle, s'étan,
Etarnuë, anfin se révaille,
Se leuve, et charche sai mamman.

« Velai, dizô Messire Antone,
L'imaige du Varbe fai char.
Je vo vai, san beàcô de pone,
Montrai qu'ai n'à ran de si clar.

« Le garcenô qui ressuscite,
N'à-ce pas l'home tô craiché,
Que Jésu-Chri, po sé mérite,
Sauve de lai mor du peiché?

« Le Sain Prôféte qui dévaule
De lai cime du Mon-Carmai,
Ç'à Jésu qui vén dan l'étaule,
Du hau du céleste Palai.

« Tô jeuste ai lai taille anfantaigne
Elizaî se rétrecissi;
Po no lai Majestai divaigne
Au moime éta se réboissi.

« Or, pansé quei fu l'aulegresse
De voi l'anfan révigôtai !
No qui recevon moime graice,
J'an devon bé tretô chantai. »

Pied sur pied, sans autre recette,
Il fit si bien qu'il l'échauffa.

« D'abord l'enfant bâille, rebâille,
Clignotte, grommelle, s'étend,
Éternue, enfin se réveille,
Se lève et cherche sa maman.

« Voilà, disait Messire Antoine,
L'image du Verbe fait chair.
Je vous vais, sans beaucoup de peine,
Montrer qu'il n'est rien de si clair.

« Le petit garçon qui ressuscite,
N'est-ce par l'homme tout craché,
Que Jésus-Christ, par ses mérites,
Sauve de la mort du péché?

« Le Saint Prophète qui descend
De la cime du Mont-Carmel,
C'est Jésus qui vient dans l'étable,
Du haut du céleste Palais.

« Tout juste à la taille enfantine
Élizée se rétrécit;
Pour nous la Majesté divine
Au même état se rabaissa.

« Or, pensez quelle fut l'allégresse
De voir l'enfant ravigoté!
Nous qui recevons même grâce,
Nous en devons bien tous chanter. »

Aidon, po bôtre an train sé fraire,
Note bon Curé, tan qu'ai pu,
Le fin premei quemance ai braire...
J'an fire tô autan que lu.

NOEI XIII

SU L'AR : *De Léandre.*

Je ne sai voù ç'à que j'ai li
Éne coutume de no peire,
Qui de Noei, ce m'àt aivi,
Reprezante bé le misteire.
Le cà venan tôt ai propô.
Je vos an vai dire deu mò.

Quan po lé ruë on conduzò
Ai lai pôtance ein mizerable,
Qui, lai torche ai lai main, fezò
An cheminze aimande honorable,
Veci, po le tiré de lai,
Quei fu lai môde an ce tam lai.

Si por aivanteure an chemin,
Éné fille aivò le coraige,
Ambraissan le prôve côquin,
D'an requeri le mairiaige;
Éne tei demande ai l'instan
Du licô sauvò le brigan.

Tô de moime si le licô
Étò por ène de cé fille,



BERTRAND BISSON-COTTARD

Quan po lé ruë on conduzó
Ai lai pôtance ein mizerable,
Qui, lai torche ai lai main, fezo
An cheminze aimande honorable...

Page 62

Alors, pour mettre en train ses frères,
Notre bon Curé, tant qu'il put,
Le fin premier commence à braire...
Nous en fîmes tous autant que lui.

NOEL XIII

SUR L'AIR : *De Léandre.*

Je ne sais où c'est que j'ai lu
Un coutume de nos pères,
Qui de Noël, ce m'est avis,
Représente bien le mystère.
Le cas venant tout à propos,
Je vous en vais dire deux mots.

Quand par les rues on conduisait
A la potence un misérable,
Qui, la torche à la main, faisait
En chemise amende honorable,
Voici, pour le tirer de là,
Quelle fut la mode en ce temps-là.

Si, par aventure en chemin,
Une fille avait le courage,
Embrassant le pauvre coquin,
D'en requérir le mariage,
Une telle demande à l'instant,
Du licou sauvait le brigand.

Tout de même si le licou
Était pour une de ces filles,

Qui tode ai los enfan le cò,
De pô de passai po gaudrille,
Un garçon qui lai requérò,
An l'épouzan lai délivrò.

Bone jan, de vo-moime, i croi,
Vos antandé lai pairaibôle ;
Po lai forme ici tôtefoi
Je serai le moitre d'écôle,
Et vo dirai lé si, lé çà,
Come si vo n'antandein pa.

Cé jan don qu'on meune au gibai,
Çà lai prôve naiture huméne,
An gran daingé po sé méfai
De meuri come éne villéne,
D'éne etrainge sote de mor,
Qui tuò l'âme aivô le cor.

Dei le Peire aivò contre lei
Prononçai lai tarbe santance;
D'ôfice le Diale aivò jei
An Anfar plantai lai pôtance :
Ç'an étò fai si Jésu-Chri
Ne se feusse ôfar po mairi.

Por épozai l'humanitai
Su tarre el é velu déçandre.
Je peuvon, graice ai sé bontai,
No dire tô rècou de pandre.
Chantons-an Noei bel et bé :
J'airein san lu chantai Salvé.

Qui tordent à leurs enfants le cou,
De peur de passer pour débauchées,
Un garçon qui la requérait,
En l'épousant la délivrait.

Bonnes gens, de vous-mêmes, je crois,
Vous entendez la parabole;
Pour la forme ici toutefois
Je serai le maître d'école;
Et vous dirai les *si*, les *cas*,
Comme si vous n'entendiez pas.

Ces gens donc qu'on mène au gibet,
C'est la pauvre nature humaine,
En grand danger pour ses méfaits
De mourir comme une vilaine,
D'une étrange sorte de mort,
Qui *tue* l'âme avec le corps.

Dieu le Père avait contre elle
Prononcé la terrible sentence;
D'office le Diable avait déjà
En Enfer planté la potence:
C'en était fait, si Jésus-Christ
Ne se fût offert pour mari.

Pour épouser l'humanité
Sur terre il a voulu descendre.
Nous pouvons, grâce à ses bontés,
Nous dire tous *sauvés de pendre*.
Chantons-en Noël bel et bien:
Nous aurions sans lui chanté *Salve*.

NOEI XIII

SU L'AR : *Si la cruelle se rit de moi.*

Dialogue

UN BORGEI, SAI FANNE, LAI VIERGE

LE BORGEI

— Fanne, coraige,
Le Diale à mor;
Aipré l'oraige
J'on lé beà jor.
Dei pré d'ici repôze ammaillòtai
Su lai fretille;
Lés Ainge ai force de chantai
S'an égozille;
Tôt an fremille.

LAI FANNE.

— Çai! mai gorgeire,
Mon jazeran,
Mai clarceleire,
Mon goudò blan!
Gai, marchon gai, tôjor gai! N'o pa pò
Que je m'éréte;
Je meur de voir ce garcenò,
Don no Proféte
Fon tan de fète.

NOEL XIII

SUR L'AIR : *Si la cruelle se rit de moi.*

Dialogue

UN BERGER, SA FEMME, LA VIERGE

LE BERGER.

— Femme, courage,
Le Diable est mort;
Après l'orage,
Nous avons les beaux jours.
Dieu, près d'ici, repose emmaillotté
Sur la paille;
Les Anges, à force de chanter,
S'en égosillent;
Tout en retentit.

LA FEMME.

— Ça ! ma gorgère,
Mon collier tissu,
Mon clavier,
Mon jupon plissé blanc !
Gais, marchons gais, toujours gais ! N'aie pas peur
Que je m'arrête;
Je meurs de voir ce petit garçon,
Dont nos Prophètes
Font tant de fête.

LE BORGEI.

— Vé sai cabane
Dreusson no pà,
Antan-tu l'àne
Qui fait hin, ha?
Antron. Dei gar ! bon jor, moitre Jozai,
Daime Mairie;
Je venon po voi, s'ai vô plai,
Le Fru de vie,
Note Messie.

LAI FANNE.

— Su son visaige
Tô clar on li
Que ç'à l'ôvraige
Du Saint-Espri :
Ç'à po le seur un vrai Dei tô naquai.
Voù son sé gade?
On antre ché lu san côquai.
Point d'haulebade,
De rebufade.

LE BORGEI.

— Çà lai figure
Du Cier ôvar.
Pu de clôture,
Pu de rampar.
Je trôveron san senai, san raclai,
Tôte ébanée,
Lai pote de ce gran palai,

LE BERGER.

— Vers sa cabane
Dressons nos pas ;
Entends-tu l'âne
Qui fait hin, ha?
Entrons : Dieu gard' ! bonjour, maître Joseph,
Dame Marie ;
Nous venons pour voir, s'il vous plaît,
Le Fruit de vie,
Notre Messie.

LA FEMME.

— Sur son visage
Tout clair on lit
Que c'est l'ouvrage
Du Saint-Esprit :
C'est pour le sûr un vrai Dieu tout craché.
Où sont ses gardes?
On entre chez lui sans heurter ;
Point de hallebardes,
De rebuffades.

LE BERGER.

— C'est la figure
Du Ciel ouvert.
Plus de clôture,
Plus de remparts.
Nous trouverons sans sonner, sans râcler,
Toute grande ouverte,
La porte de ce grand palais,

Qui tan d'année
Fu condannée.

DEU ANSANNE.

— Vierge parfaite,
Je vos ofron
Quatre baivaite,
Deu culoron.
Je ne serein que faire dé prezan
De trois ôbole;
Ç'à dan lé main dé graipeignan
Que lé pistôle,
Les écu rôle.

LAI VIERGE.

— Côple bénie,
Le saint Anfan
Vo remarcie;
El à contan.
Ce n'à ni l'or, ni l'arjan, croyé-moi,
Qui l'éfriande:
Un grain de moutarde de foi,
Velai l'ôfrande
Qu'ai vo demande.

Qui tant d'années
Fut condamnée.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

— Vierge parfaite,
Nous vous offrons
Quatre bavettes,
Deux *collerons*.
Nous ne saurions faire que des présents
De trois oboles;
C'est dans les mains des grapignans
Que les pistoles,
Les écus roulent.

LA VIERGE.

— Couple béni,
Le saint Enfant
Vous remercie;
Il est content.
Ce n'est ni l'or, ni l'argent, croyez-moi,
Qui l'affriandent :
Un grain de moutarde de foi,
Voilà l'offrande
Qu'il vous demande.

NOEI XIV

Po lai convarsion de Blaizôte et de Gui, son aimin, faite vé ce sain tam

SU L'AR : *Quitte ta musette.*

Vé Noei, Blaizôte,
Jaidi si joliôte,
Vé Noei, Blaizôte
(Come tô chainge anfin !),
Véille et cassée,
Bé confessée,
Prin lai pansée,
Por ein maitin,
De rompre aivô Gui son aimin.

« Quitton, li fit-elle,
Le monde et sai sequelle,
Quitton, li fit-elle,
Le monde san retor.
Le Fru de vie,
Né de Mairie,
Nos y convie
Ai ce sain jor;
El à tam qu'ai sò le pu for.

« Devé lu, j'anraige,
Véille, peute et maussaige,
Devé lu, j'anreige
De me tonai si tar.

NOEL XIV

Pour la conversion de Blaizotte et de Gui, son ami, faite vers ce saint temps.

SUR L'AIR : *Quitte ta musette.*

Vers Noël, Blaizotte,
Jadis si joliette,
Vers Noël, Blaizotte,
(Comme tout change enfin !)
Vieille et cassée,
Bien confessée,
Prit la pensée,
Par un matin,
De rompre avec Gui, son ami.

« Quittons, lui fit-elle,
Le monde et sa séquelle ;
Quittons, lui fit-elle,
Le monde sans retour.
Le Fruit de vie,
Né de Marie,
Nous y convie
En ce saint jour ;
Il est temps qu'il soit le plus fort.

« Devers lui, j'enrage,
Vieille, laide et mal-sage,
Devers lui, j'enrage
De me tourner si tard.

J'ai tor san dôte ;
Toi seul u tôte
Lai meire-gôte ;
Lu, po sai par,
N'airé mazeù ran que le mar.

« Quant i me récode
De no di, de no bode,
Quant i me récode
De note trigori ;
J'an ai tan d'onte,
Que je m'éponte
D'an randre conte....
Fau-t-i meuri
L'ame noire et lé cheveu gri !

« Duran tan d'année
Que tu m'é gouvanée,
Duran tan d'année,
Combé j'on fai lé fô !
An caichenôte,
Que de pinçôte !
Que d'aimorôte !
Ha ! ç'an à trô....
J'on de quoi gemi note sô.

« Au pié de lai Creiche,
Pleuron, laivon no teiche,
Au pié de lai Creiche.
Prion le saint Anfan.
Le cœur san feinte,

J'ai tort, sans doute;
Toi seul eus toute
La mère-goutte:
Lui, pour sa part,
N'aura désormais rien que le marc.

« Quand je me souviens
De nos dits, de nos bourdes;
Quand je me souviens
De notre désordre;
J'en ai tant de honte
Que je m'épouvante
D'en rendre compte....
Faut-il mourir
L'âme noire et les cheveux gris!

« Durant tant d'années
Que tu m'as gouvernée,
Durant tant d'années,
Combien nous avons fait les fous!
En cachette,
Que de *pinceries!*
Que de caresses!
Ah! c'en est trop...
Nous avons de quoi gémir notre saoûl.

« Au pied de la Crèche,
Pleurons, lavons nos taches,
Au pied de la Crèche;
Prions le saint Enfant.
Le cœur sans feinte,

Parcé de pointe,
Lé deu main jointe,
Prion-le tan,
Que de noir ai no rande blan.

« J'ai queique retaille,
Qu'ai fau que je li baille,
J'ai queique retaille,
Prôpe ai l'ammaillôtai.
J'ai po sai Meire
Queique jateire,
Queique braisseire ;
Et po Jôzai
Ton bôno qui m'à demeurai.

« Toi qui fai dé rime
Que lai Roulôte estime,
Toi qui fai dé rime,
Ofre-li dé chanson.
Su lai pavàne,
Su lai bôcàne,
Son beu, son àne
An danseron ;
Lu dormiré petétre au son.

« Ai vén ai note eide,
Profiton du remeide ;
Ai vén ai note eide,
Aimin, sauve qui peu !
Mé jor s'anvôle,
Lé tén s'écôle ;



. . Et po Jôzai
Ton bôno qui m'à demeurai.

(Page 76.)

Percé de pointes,
Les deux mains jointes,
Prions-le tant,
Que de noirs il nous rende blancs.

« J'ai quelques retailles
Qu'il faut que je lui donne ;
J'ai quelques retailles
Propres à l'emmailloter.
J'ai pour sa Mère
Quelques jarretières,
Quelques brassières ;
Et pour Joseph
Ton bonnet qui m'est resté !

« Toi qui fais des rimes
Que la Roulotte estime;
Toi qui fais des rimes,
Offre-lui des chansons.
Sur la pavane,
Sur la bocane,
Son bœuf, son âne,
En danseront ;
Lui dormira peut-être au son.

« Il vient à notre aide,
Profitons du remède ;
Il vient à notre aide,
Ami, sauve qui peut !
Mes jours s'envolent,
Les tiens s'écoulent,

Songe ai ton rôle,
Et que tô deu
Je son su le moime lizeu. »

Gui, don le cœur tarre
Ne peuvò se déparre,
Gui, don le cœur tarre
Tenoo ancor au glu,
An fin fignelle,
Su le môdelle
De sai donzelle,
Po son salu,
Fi de nécessitai vatu.

An réjoüissance
D'éne tei repantance,
An réjoüissance
Loüon le Fi de Dei.
Ç'à lai droiture ;
Por moi, je jure,
Et je rejure
Mon grain de sei,
Que j'an dirai tôjor Noei.

Songe à ton rôle,
Et que tous deux
Nous sommes sur le même penchant. »

Gui, dont le cœur tendre
Ne pouvait se déprendre,
Gui, dont le cœur tendre
Tenait encore à la glu,
En fin finale,
Sur le modèle
De sa donzelle,
Pour son salut,
Fit de nécessité vertu.

En réjouissance
D'une telle repentance,
En réjouissance
Louons le Fils de Dieu.
C'est la droiture;
Pour moi, je jure,
Et je rejure
Mon grain de sel,
Que j'en dirai toujours Noël.

NOEI XV

LE NOEI DÉ PRINCE

SU L'AR : *Laire la, laire lan lère*

Veci l'Aivan, chanton Noei.
Ain ce sain tam le Fi Dei
Sor po no d'éne Vierge Meire.
  Leire la, leire lan lére,
    Leire la,
   Leire lanla !

Dé Sôverain de Chretiantai
Pu dé troi quar se son bôtai
Po l'alai voi dan sai chaumeire.
  Leire la, leire lan lére,
    Leire la,
   Leire lanla !

Seugu d'éne épluante Cor,
Loüi-Quatoze antre d'aibor,
Tôjor bé var por ein gran-peire.
  Leire la, leire lan lére,
    Leire la,
   Leire lanla !

Le Roi d'Espaigne graiveman
Beni le Nôveà Testaman,
Et ran graice au Cier du mysteire.



Seugn d'ene épluante cor.
Loui-Quatoze antre d'aibor.

Page 80.

NOEL XV

LE NOEL DES PRINCES

SUR L'AIR : *Laire la, laire lan lère.*

Voici l'Avent, chantons Noël.
En ce saint temps le Fils de Dieu
Sort pour nous d'une Vierge Mère.
Laire la, laire lan lère.
Laire la,
Laire lanla !

Des Souverains de Chrétienté
Plus de trois quarts se sont bottés
Pour l'aller voir dans sa chaumière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Suivi d'une éclatante Cour,
Louis-Quatorze entre d'abord,
Toujours bien vert pour un grand-père.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Le roi d'Espagne gravement
Bénit le Nouveau Testament,
Et rend grâce au Ciel du mystère.

Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Le Saivoyar, an bon françoi,
Redôble sés actes de foi,
Ma de foi qui n'à pu ligeire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Jésu grulle, ai li fau du feù;
L'Ampereu sôfle de son meù,
Et ne fai que de lai femeire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Guillaume vén qui sôfle aussi,
Et qui cueùde, quoique poussì,
Qu'ai feré clairé lai fouleire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Bé tò, por y chaufai lo doi,
Danoi, Poulacre, Seuédoi,
Quitteron, dit-i, lo taneire
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla!

Le Savoyard, en bon français,
Redouble ses actes de foi,
Mais de foi qui n'est plus légère.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla!

Jésus tremble, il lui faut du feu;
L'Empereur souffle de son mieux,
Et ne fait que de la fumée.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla!

Guillaume vient, qui souffle aussi,
Et qui pense, quoique poussif,
Qu'il fera flamber la grand'flamme.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla!

Bientôt, pour y chauffer leurs doigts,
Danois, Polonais, Suédois,
Quitteront, dit-il, leurs tanières.
Laire la. laire lan lère;
Laire la,
Laire lanla!

Ai meune aivô lu po lai main
Lés Hôlandoi sé bon aimin,
Qui fornisse au feù lai maiteire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Son béà-fraire le roi Jaco
Crie ai Jésu : « Méfié-vo
De ce jüeu de gibeceire. »
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Jésu répon : « Vai, ne crain pa ;
Guillaume dedan més Éta
Ne feré jamoi de pousseire. »
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Que dire ici de Brandebor ?
Ç'àt ein Roi qui, bé jeune encor,
N'à pa prò d'étre ai lai lizeire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Je ne scerò dire non pu
Ce que Moyance é rézôlu,
Côlogne, Traive, ni Baiveire.

Il mène avec lui par la main
Les Hollandais ses bons amis,
Qui fournissent au feu la matière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la.
Laire lanla !

Son beau-frère, le roi Jaques,
Crie à Jésus : « Méfiez-vous
De ce joueur de gibecière. »
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Jésus répond : « Vá, ne crains pas ;
Guillaume dans mes États
Ne fera jamais de poussière. »
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Que dire ici de Brandebourg ?
C'est un Roi qui, bien jeune encor,
N'est pas près d'être à la lisière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Je ne saurais dire non plus
Ce que Mayence a résolu,
Cologne, Trèves, ni Bavière.

Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Ma je sai bé qu'au Portugoi
Jésu diré: « *Piarre, croi-moi,*
Au foreâ laisse tai raipeire. »
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Génoi, Flôrantin, Pantalon,
Vorein bé, plian le genon,
Ne pa déplié lai banneire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Lé Suisse grossiron le train
De queicun dé Prince an chemin,
Qui poiré lai dépanse enteire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Cléman-Onze, é pié du Pôpon,
Por ôbteni lai poi, dit-on,
Se feré potai dans sai cheire.
Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla!

Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Mais je sais bien qu'au Portugais
Jésus dira : « *Pierre, crois-moi,*
Au fourreau laisse ta rapière. »
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Génois, Florentins, Vénitiens,
Voudraient bien, pliant le genou,
Ne pas déployer la bannière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Les Suisses grossiront le train
De quelqu'un des Princes en chemin,
Qui paiera la dépense entière.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Clément-Onze, aux pieds du Poupon,
Pour obtenir la paix, dit-on.
Se fera porter dans sa chaise.
Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla !

Ma j'ai bé pô que, tô fàché,
Po no pugni de no peiché,
L'Anfan ne réponde au Sain-Peire :
« Leire la, leire lan lére,
Leire la,
Leire lanla ! »

NOEI XVI

PRIÈRE PO LAI POI

SU L'AR : *De Jean de Vert.*

Aujodeù que Noei devrò
Régaudi no corée,
Hailà ! lai poi lon-tan po no
A pranture antarrée.
L'Ampire at armai jeusqu'é dan;
Ç'à pei que ce n'étò du tam
De Jan de Var, de Jean de Var,
De Jan de Var, de Jan de Var.

Porquei diantre ansin rélemai
Le feù dessu lai tarre?
Lé jan son bén anvairimai
De no rebôtre an garre.
Ne porron-je, come autrefoi,
Au bò de Vincéne revoi
Cé Jan de Var? cé Jan de Var?
Cé Jan de Var? cé Jan de Var?

Mais j'ai bien peur que, tout fâché,
Pour nous punir de nos péchés,
L'Enfant ne réponde au Saint-Père :
« Laire la, laire lan lère,
Laire la,
Laire lanla ! »

NOEL XVI

PRIÈRE POUR LA PAIX

SUR L'AIR : *De Jean de Vert.*

Aujourd'hui que Noël devrait
Réjouir nos *corées* (*cœurs*),
Hélas ! la paix longtemps pour nous
Est peut-être enterrée.
L'Empire est armé jusqu'aux dents ;
C'est pis que ce n'était du temps
De Jean de Vert, de Jean de Vert,
De Jean de Vert, de Jean de Vert.

Pourquoi diantre ainsi rallumer
Le feu sur la terre?
Les gens sont bien envenimés
De nous remettre en guerre.
Ne pourrons-nous, comme autrefois,
Au bois de Vincennes revoir
Ces Jean de Vert? ces Jean de Vert?
Ces Jean de Vert? ces Jean de Vert?

Vou baillé-no, beà sire Dei,
Lai poi tan demandée,
Vou dan no côfre, ai plein penei,
De l'or tô des andée.
Ai nos an fau dé benàton
Po detrure lé rejeton
De Jan de Var, de Jan de Var,
De Jan de Var, de Jan de Var.

Lé Maige vo fire prezan
D'ançan, d'or et de myére.
Je n'aivon pa bezoin d'ançan,
Loüi n'an manque guére.
Lai myére ambaume lé chanei ;
Je lai laisson bé velantei
Ai Jan de Var, ai Jan de Var,
Ai Jan de Var, ai Jan de Var.

Po l'or, ai serò de saizon.
Que n'on-je queique Maige,
Qui nos an épote ai foizon ?
J'an ferein bon uzaige.
Je ne no trôverein pa cor ;
Je ne maudirein pa si for
Lé Jan de Var, lé Jan de Var.
Lé Jan de Var, lé Jan de Var.

El à vrai, gran Dei, j'estimon
Que l'Aigle airé du peire.
Victor, Cateigna, Vaudémon,
Son troi brave raipeire.

Ou donnez-nous, beau sire Dieu,
  La paix tant demandée,
Ou dans nos coffres, à pleins paniers,
  De l'or en abondance.
Il nous en faut des bannetons
Pour détruire les rejetons
De Jean de Vert, de Jean de Vert,
De Jean de Vert, de Jean de Vert.

Les Mages vous firent présent
  D'encens, d'or et de myrrhe.
Nous n'avons pas besoin d'encens,
  Louis n'en manque guère.
La myrrhe embaume les caveaux;
Nous la laissons bien volontiers
A Jean de Vert, à Jean de Vert,
A Jean de Vert, à Jean de Vert.

Pour l'or, il serait de saison.
  Que n'avons-nous quelque Mage,
Qui nous en apporte à foison?
  Nous en ferions bon usage.
Nous ne nous trouverions pas courts;
Nous ne maudirions pas si fort
Les Jean de Vert, les Jean de Vert,
Les Jean de Vert, les Jean de Vert.

Il est vrai, grand Dieu, nous estimons
  Que l'Aigle aura du pire.
Victor, Catinat, Vaudemont,
  Sont trois braves rapières.

Villeroi, poussan son bidai,
Feré bé dé Reitre vredai
Vé Jan de Var, vé Jan de Var,
Vé Jan de Var, vé Jan de Var.

Ma lai garre ne fu jaimoi,
Saigneur, ein bon refuge.
Du tombeà rémené lai poi,
Forrés-y le graibuge.
Qu'el y sò si bén épôti,
Qu'ai n'an peusse non pu soti
Que Jan de Var, que Jan de Var,
Que Jan de Var, que Jan de Var.

FIN DÉ NOEI DE LAI ROULÔTE.

Villeroi, poussant son bidet,
Fera bien des Reitres fuir
Vers Jean de Vert, vers Jean de Vert,
Vers Jean de Vert, vers Jean de Vert.

Mais la guerre ne fut jamais,
  Seigneur, un bon refuge.
Du tombeau ramenez la paix,
  Fourrez-y le grabuge.
Qu'il y soit si bien aplati,
Qu'il n'en puisse non plus sortir
Que Jean de Vert, que Jean de Vert,
Que Jean de Vert, que Jean de Vert.

FIN DES NOELS DE LA ROULOTTE.

NOEI

Compôzai l'an MDCC, en lai ruë du Tillô.

NOEI I

SU L'AR : *Robin turelure.*

An l'honeur du Fi de Dei,
Qui récheti lai naiture,
Ai ce sain jor de Noei,
Ture-lure,
Chanton, maugrai lai froidure :
Noei ture-lure-lure.

D'éne creiche ai fi son brei,
Son pàlai d'éne mazure,
D'ein glô de paille son lei,
Ture-lure,
D'ein chifon sai couvature :
Noei ture-lure-lure.

Ai n'aivò feù ni sarman
Po réchaufai sai charnure ;
Lai bize, et lé quatre van,
Ture-lure,
Li sôflein des anjaulure :
Noei ture-lure-lure.

NOELS

Composés l'an 1700, dans la rue du Tillot.

NOEL I

SUR L'AIR : *Robin turelure.*

En l'honneur du Fils de Dieu,
Qui racheta la nature,
En ce saint jour de Noël,
Ture-lure,
Chantons. malgré la froidure :
Noël ture-lure-lure.

D'une crèche il fit son berceau,
Son palais d'une masure,
D'une botte de paille son lit,
Ture-lure,
D'un chiffon sa couverture :
Noël ture-lure.

Il n'avait feu ni sarment
Pour réchauffer sa *charnure;*
La bise et les quatre vents,
Ture-lure,
Lui soufflaient des engelures :
Noël ture-lure-lure.

Lé mau qu'el é supotai
On sauvai lai créature ;
Ç'à ce qui no fai chantai ,
Ture-lure ;
J'an dessaron no ceinture :
Noei ture-lure-lure.

Alon, gai ! sauton, danson
An çan joyeuse pôsture ;
Por élongé lai chanson,
Ture-lure,
Émasson dé rime an *ure :*
Noei ture-lure-lure.

L'ar an à bé jôliai ;
Tô lé lanturlu-lanture,
Lé flon-flon, lé triolai,
Ture-lure,
Jaimoi n'on vaillu, pranture :
Noei ture-lure-lure.

I cueùde po le çartain
Que, non san queique brôdure,
De Vizai , le moi prôchain ,
Ture-lure ,
Feré bôtre en son *Marcure :*
Noei ture-lure-lure.

Lai Caidémie en respai ,
Nonostân l'impôlissure ,
Ai lai faveur du seùjai ,



Alon, gai ! sauton, danson
An çan joyeuse pôsture !...

(Page 96.)

Les maux qu'il a supportés
Ont sauvé la créature ;
C'est ce qui nous fait chanter,
Ture-lure ;
Nous en desserrons nos ceintures :
Noël ture-lure-lure.

Allons, gais ! sautons, dansons
En cent joyeuses postures ;
Pour allonger la chanson,
Ture-lure,
Amassons des rimes en *ure :*
Noël ture-lure-lure.

L'air en est bien joliet ;
Tous les lanturlu-lanture,
Les flons-flons, les triolets,
Ture-lure,
Jamais n'ont valu, d'aventure :
Noël ture-lure-lure.

Je pense pour le certain
Que, non sans quelque brodure,
De Vizé, le mois prochain,
Ture-lure,
Fera mettre en son *Mercure :*
Noël ture-lure-lure.

L'Académie en respect,
Nonobstant l'incorrection,
A la faveur du sujet,

Ture-lure,
N'i feré poin de raiture :
Noei ture-lure-lure.

Si ce Canticle peuvò
Se faire au Louvre ôvature,
Le Roi lu-moime aussitô,
Ture-lure,
Antonnerô, je m'éssure :
Noei ture-lure-lure.

Felipe, son peti-fi,
Tarré por ein bon augure
Qu'on dize an tô lé paï,
Ture-lure,
Voû rôleré sai voiture :
Noei ture-lure-lure.

Ici le pu vieu penar,
Sai n'é l'oraille trò dure,
Trepille come un luzar,
Ture-lure,
Dò qu'el antan qu'on marmure :
Noei ture-lure-lure.

Lé Carme, lé Jaicôpin,
Lé Refuge, lés Orsure,
Lé Châtreu, lé Capucin
Ture-lure,
Chante dedan lo clôture :
Noei ture-lure-lure.

Ture-lure,
N'y fera point de rature :
Noël ture-lure-lure.

Si ce Cantique pouvait
Se faire au Louvre ouverture,
Le Roi lui-même aussitôt,
Ture-lure,
Entonnerait, je m'assure :
Noël ture-lure-lure.

Philippe, son petit-fils,
Tiendra pour un bon augure
Qu'on dise en tous les pays,
Ture-lure,
Où roulera sa voiture :
Noël ture-lure-lure.

Ici le plus vieux pénard,
S'il n'a l'oreille trop dure,
Trépigne comme un lézard,
Ture-lure,
Dès qu'il entend qu'on murmure :
Noël ture-lure-lure.

Les Carmes, les Jacobins,
Les Refuges, les Ursulines,
Les Chartreux, les Capucins,
Ture-lure,
Chantent dans leur clôture :
Noël ture-lure-lure.

Ma chantai du bou dé dan,
Çà ne chantai qu'an painture.
Ai fau qu'ancor au dedan,
Ture-lure,
Le cœur chante san fointure :
Noei ture-lure-lure.

Aivan que je trépassein,
Prion Dei qu'ai no récure,
Aifin qu'ein jor je peussein,
Ture-lure,
Lai-hau chantai de mezure :
Noei ture-lure-lure !

NOEI II

SU L'AR : *Du Grand Saucour.*

Man Dei ! que d'anvie
Je pote ai cé borgei,
Que le Fru de vie
Ché lu vi lé premei !
Lés Ainge lo baillire
Le bal tô po ran,
Et l'Anfan
Qu'ai saluïre
Fi bon vizaige ai lo maigre prezan.

On peu, sans qu'on raille,
Dire, come el à vrai,
Le tam dé morvaille,

Mais chanter du bout des dents,
C'est ne chanter qu'en peinture.
Il faut qu'encore au dedans,
Ture-lure,
Le cœur chante sans feinte :
Noël ture-lure-lure.

Avant que nous trépassions,
Prions Dieu qu'il nous récure,
Afin qu'un jour nous puissions,
Ture-lure,
Là-haut chanter en mesure :
Noël ture-lure-lure !

NOEL II

SUR L'AIR : *Du grand Saucour.*

Mon Dieu ! que d'envie
Je porte à ces bergers
Que le Fruit de vie
Chez lui vit les premiers !
Les Anges leur donnèrent
Le bal tout pour rien,
Et l'Enfant
Qu'ils saluèrent
Fit bon visage à leurs maigres présents.

On peut, sans qu'on raille,
Dire, comme il est vrai,
Le temps des merveilles,

Que ce fu cetu-lai.
Su lé mon, su lé pléne
Volein Chérubin,
Séraifin
Ai lai dôzéne;
Ma mointenan ai crainde le serin.

De bonne foteùgne,
Si le benoî Jésu
Eusse autan de leùgne
Vicu qu'el airò pu,
Du Jodain lai riveire
N'eusse pa tôjor,
Su sé bor,
Vu lai lemeire
Que l'Ouche airò vu petétre ai son tor.

Qu'ici, dan lé ruë,
Quant el airò passai,
De jan ai sai vuë
Se serein émassai !
De l'eüille et de l'oraille
On l'airò suvi
Tô ravi.
Su lè muraille
Le grò Cancoin sans pô airò gravi.

Chécun du Messie
Se ferò pain briô ;
On ne voirò mie
Dé prôçai d'Aubriô.



Su lé muraille
Le grô Cancoin san pô airô gravi…

(Page 102.)

Que ce fut celui-là.
Sur les monts, sur les plaines
Volaient Chérubins,
Séraphins
A la douzaine ;
Mais maintenant ils craignent le serein.

De bonne fortune,
Si le bénin Jésus
Eût autant de lunes
Vécu qu'il aurait pu,
Du Jourdain la rivière
N'eût pas toujours
Sur ses bords,
Vu la lumière
Que l'Ouche aurait vu peut-être à son tour.

Qu'ici, dans les rues,
Quand il aurait passé,
De gens à sa vue
Se seraient amassés !
De l'œil et de l'oreille
On l'aurait suivi
Tout ravi.
Sur les murailles
Le gros Cancoin sans peur aurait gravi.

Chacun du Messie
Se ferait *du nanan ;*
On ne verrait mie
Des procès d'Aubriot.

Pu de morcei de fille,
Ni pu de brelan,
De boucan;
Ès équeville
On champerò lé mouche et lé ruban.

Au fon de nos ame
Réchaufai lai vatu,
Émoti lé flame
De l'aimor défandu,
Ce serò note ôvraige,
Et l'on n'airò poin
D'autre soin
Que d'être saige...
Mai foi ! lai ville an airò gran bezoin !

NOEI III

SU L'AR : *Bannissons la mélancolie, etc.*

Vo trôqué le séjor des Ainge,
Anpor quoi? ç'àt anpor eine grainge !
Le trôc at étrainge.
Vos étein si bén ai vote aize.
On n'à pa ché no,
Beà Dei, ne vo déplaize,
Aussi bé qu'on à ché vo.

Contre vo troi faus escogrife,
Troi sacar, Pilate, Anne et Caïfe,

Plus de marchands de filles,
Ni plus de brelans,
De boucans;
Aux balayures
On jetterait les mouches et les rubans.

Au fond de nos âmes
Réchauffer la vertu,
Amortir les flammes
De l'amour défendu,
Ce serait notre ouvrage,
Et l'on n'aurait point
D'autre soin
Que d'être sage...
Ma foi! la ville en aurait grand besoin!

NOEL III

SUR L'AIR : *Bannissons la mélancolie*, etc.

Vous troquez le séjour des Anges,
Contre quoi? c'est contre une grange!
Le troc est étrange.
Vous étiez si bien à votre aise.
On n'est pas chez nous,
Beau Dieu, ne vous déplaise,
Aussi bien qu'on est chez vous.

Contre vous trois faux escogriffes,
Trois pendards, Pilate, Anne et Caïphe,

Eguze lo grife.
Peut-on voi, sans an étre greigne,
Qu'ein aigneà si dou,
Ignôçamman s'en veigne
Bôtre ai lai gorge du lou?

J'aivon fai dé faute si lode,
Et potan vote miséricode
Su no se débode!
Lai bontai don vote ame à pléne
Ne réparme pa
Jeusqu'au san de vo véne,
Et le tô po dés ingra!

NOEI IV

SU L'AR : *Tranquilles cœurs*, etc.

Lor que, po no révigôtai,
Jésu prin naissance su tarre?
Dite-me voai, anfan gàtai,
An quei leù ç'à qu'ai lai vin parre?
Ce ne fu pa dezô ein suparbe lambri ;
Ce fu dan ein taudi.

Le pôvre geite que c'étò!
Deu béte y éborgein ai pone,
L'éne de longue oraille aivò,
Et l'autre aivò de longue cone.
Velai le bel androi voù s'à venun plantai
Sa daigne Majestai!

Aiguisent leurs griffes.
Peut-on voir, sans en être triste,
Qu'un agneau si doux,
Innocemment s'en vienne
Mettre à la gorge du loup?

Nous avons fait des fautes si lourdes,
Et pourtant votre miséricorde
Sur nous se déborde !
La bonté dont votre âme est pleine
N'épargne pas
Jusqu'au sang de vos veines,
Et le tout pour des ingrats?

NOEL IV

SUR L'AIR : *Tranquilles cœurs*, etc.

Lorsque, pour nous ravigoter,
Jésus prit naissance sur terre,
Dites-moi *voir*, enfants gâtés,
En quel lieu c'est qu'il la vint prendre?
Ce ne fut pas dessous un superbe lambris;
Ce fut dans un taudis.

Le pauvre gîte que c'était!
Deux bêtes y logeaient à peine.
L'un de longues oreilles avait,
Et l'autre avait de longues cornes.
Voilà le bel endroit où s'est venu planter
Sa digne Majesté !

Ene piarre fut son coussin,
Ein bôteà de foin son oüaite.
Tô dogne que sé mambre étein,
Ene creiche fu sai couchaite.
Aivò-t-i come vo, Quieitiste nôveà
Tan de soin de sai peà?

Né po lai Croi, né po sòfri,
El y meur an poyan no daite :
Vos autre meuré san meuri,
Antre lé brai de vo parfaite.
Lu por se ranfraichi n'é que du chicotin,
Vo que du Cham-Batin!

NOEI V

SU L'AR : *De Joconde.*

Adam nos aivò màcherai;
J'aivein l'ame si noire,
Qu'i n'étein pa daigne d'antrai
Dan lai moison de gloire.
Je ressanblein, enfan maudi,
Ai dé groin d'écraimore;
Ma, graice ai Jésu, no vequi
Tretô nai come un vore.

Ç'à vote mor, beà sire Dei,
Qui met l'home ai l'essôte;
Aussi tôjor, devé Noei,
Je pleure ai grosse gôte,

Une pierre fut son coussin,
Une botte de foin son ouate.
Tout sensibles que ses membres étaient,
Une crèche fut sa couchette.
Avait-il comme vous, Quiétistes nouveaux,
Tant de soin de sa peau ?

Né pour la Croix, né pour souffrir,
Il y meurt en payant nos dettes:
Vous autres mourez sans mourir
Entre les bras de vos parfaites.
Lui pour se rafraîchir n'a que du chicotin,
Vous que du Chambertin!

NOEL V

SUR L'AIR : *De Joconde.*

Adam nous avait mâchurés;
Nous avions l'âme si noire,
Que nous n'étions pas dignes d'entrer
Dans la maison de gloire.
Nous ressemblions, enfants maudits,
A des groins d'écumoire;
Mais, grâce à Jésus, nous voilà
Tous nets comme un verre.

C'est votre mort, beau sire Dieu,
Qui met l'homme à l'abri ;
Aussi toujours devers Noël,
Je pleure à grosses gouttes,

Quant i songe, ai taule éssetai
An maingean de lai foisse,
Qu'éne pome vos é coutai
Mointe poire d'angoisse.

Pandan lai froidure, en ein coin
De grainge délaibrée,
Vo no vené voi su du foin :
Dieu ! quei branne d'antrée !
An Croi, le dò tô déchiré,
Le fron bodai d'otie,
Antre deu brigan vo meuré ;
Quei branne de sotie !

NOEI VI

SU L'AR DE L'ÔVATURE DE BÉLÉRÔFON.

Lucifar
N'à pa si gran clar
Qu'on panseroo.
El à si béte qu'ai croyoo
Que Dei varoo
An grant éproo ;
Qu'ai poteroo
Et l'or et lai soo ;
Que le moindre roo
Qui vireroo
Su sé lochefroo,
Serò dé geleignôte de boo

Quand je songe, à table assis,
En mangeant de la *fouace*,
Qu'une pomme vous a coûté
Mainte poire d'angoisse.

Pendant la froidure, en un coin
De grange délabrée,
Vous nous venez voir sur du foin;
Dieu! quel branle d'entrée!
En Croix, le dos tout déchiré,
Le front bordé d'orties,
Entre deux brigands vous mourez:
Quel branle de sortie!

NOEL VI

SUR L'AIR DE L'OUVERTURE DE BELLÉROPHON.

Lucifer
N'est pas si grand clerc
Qu'on penserait.
Il est si bête qu'il croyait
Que Dieu viendrait
En grand apprêt;
Qu'il porterait
Et l'or et la soie;
Que le moindre rôt
Qui tournerait
Sur ses léchefrites,
Serait des gélinottes des bois.

De tô loin qu'ai vi Baltazar,
Melkior, Gaspar,
Épotai lo prezan
É genon d'un chetit Anfan,
Qui grullò, qui claquò dé dan,
Ai se môqui de lor,
Dizan : « Velai de gran butor ;
Un garcenô
San baibillô,
Un hairai de gredin
É bé lai meigne d'un Daufin ! »
Ma quan Dei, lassai de se caiché,
S'ambruï de pròché,
Que su le mon Talbor en l'ar,
Ai reluzi come ein quelar ;
Qu'ai redreussi lé billar,
Fi voi lés éveugle clar :
Le Diàle,
Émorvaillai
De tô celai,
Santi que son cà étò sàle,
Et vite, au fin fon d'Anfar,
Cori, san dire mô, se meussai tô camar.



Le Diale,
. . . au fin fon d'Anfar
Cori, san dire mô, se meussai lô camar.

(Page 112.)

De tout loin qu'il vit Balthazar,
Melchior, Gaspard,
Apporter leurs présents
Aux genoux d'un chétif Enfant,
Qui tremblait, qui claquait des dents,
Il se moqua d'eux,
Disant : « Voilà de grands butors ;
Un petit garçon
Sans bavette,
Un enfant de malheureux
A bien la mine d'un Dauphin ! »
Mais quand Dieu, lassé de se cacher,
Se mit en train de prêcher;
Que sur le mont Thabor en l'air,
Il reluit comme un météore ;
Qu'il redressa les boiteux,
Fit voir aux aveugles clair :
Le Diable,
Émerveillé
De tout cela,
Sentit que son cas était sale,
Et vite, au *fin fond* d'enfer,
Courut, sans dire mot, se cacher tout camard.

NOEI VII

SU L'AR : *Oui, je vous dis et vous répète que Marianne*, etc.

Gran Dei ! qu'ai bon droi je réclàme,
Qui vené récore ici l'âme
De vote prôve sarviteur :
Dévaulan su tarre an parsonne,
Vo me faite bé de l'honeur,
Et vo prené bé de lai pone.

Si du Cier vo quitté le seüille
Po moi, qui ne seù ai vos eüille
Ran qu'ein méchan poüille-revi :
El à jeuste que je m'équite
Et qu'ein jor an vote logi
Je vo rande vote vizite.

NOEI VIII

SU L'AR : *Si le destin te condamne à l'absence.*

Voizin, çà fai.
Lé troi messe son dite ;
Deus heure on senai,
Le boudin é couïte,
L'andoüille à prôte, allon déjeunai.
Si la loi Judaïcle
Défan le lar come héréticle,



Deus heure on senai,
Le bondin è couïte,...

(Page 114.)

NOEL VII

SUR L'AIR : *Oui, je vous dis et vous répète que Marianne*, etc.

Grand Dieu! qu'à bon droit je réclame,
Qui venez sauver ici l'âme
De votre pauvre serviteur :
Descendant sur terre en personne,
Vous me faites bien de l'honneur,
Et vous prenez bien de la peine.

Si du Ciel vous quittez le seuil
Pour moi, qui ne suis à vos yeux
Rien qu'un méchant pou mal écrasé :
Il est juste que je m'acquitte,
Et qu'un jour en votre logis
Je vous rende votre visite.

NOEL VIII

SUR L'AIR : *Si le destin te condamne à l'absence.*

Voisin, c'est fait.
Les trois messes sont dites ;
Deux heures ont sonné,
Le boudin a hâte,
L'andouille est prête, allons déjeuner.
Si la loi Judaïque
Défend le lard comme hérétique,

Ce n'à pas de moime an Cretiantai.
Maingeon du por frai,
Maingeon; j'airon bru
D'étre pu bon Catôlicle.
Pu
Je seron frian de gorai.

NOEI IX

Imital de cé parole françoise de Monsieur un tel.

AN FRANÇOI

L'Été nous vantoit l'or de ses riches moissons;
Le gai Printemps de ses fleurs la nuance;
L'Automne de ses fruits étalait l'abondance;
L'Hiver, hélas! n'avait que des glaçons.
Mais cette Saison cruelle,
Puisqu'un Dieu naît aujourd'hui,
Va devenir pour nous des saisons la plus belle...
Été, Printemps, Automne, cédez-lui!

AN BORGUIGNON

SU L'AR DU GRAN BALAI DU ROI : *Ami, voici*, etc.

L'Étai, tô couvar de l'or de sé jaivelle,
S'estime lai pu belle
Antre lé quatre Saizon :
L'Étai n'é pa raizon.

Ce n'est pas de même en Chrétienté.
Mangeons du porc frais,
Mangeons; nous aurons bruit
D'être meilleurs Catholiques,
Plus
Nous serons friands de goret.

NOEL IX

Imité de ces paroles françaises de Monsieur un tel.
(Voir l'*Evartisseman.*)

EN FRANÇAIS

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

EN BOURGUIGNON

SUR L'AIR DU GRAND BALLET DU ROI : *Ami, voici*, etc.

L'Été, tout couvert de l'or de ses javelles,
S'estime la plus belle
Entre les quatre Saisons :
L'Été n'a pas raison.

Le Printam var et gai
Cueùde, an vatu dé fleur du moi de mai,
Ètre pu beà que l'Ètai.
L'Autonne s'imageigne
Que ran n'à tei que sé veigne;
Ma l'Hyvar
Sôtén, maugrai sai noge et sé broüillar,
Qu'étan lai Saizon de lai Naitivitai,
Su lu, po lai beàtai,
Le Printam, l'Étai, ni l'Autonne,
Mazeù ne porron l'ampotai.

NOEI X

SU L'AR : *A la venue de Noël.*

Vé Jésu tô tan que je son,
An l'écôle alon jeune et vieu;
Ai vén po premeire leçon
No montrai lai Croi-de-pa-Dieu.

Dedan son Étaule éssemblai,
J'étudiron note *Credo.*
L'àne que je trouveron lai
À pòssible àne moin que no.

Le bon Jésu nos instruré.
J'airon dés example, ai fau voi;
Ma, loin de lé seùgre, i crain bé
Que je n'alein tô de guinguoi.

Le Printemps vert et gai
Pense, en vertu des fleurs du moi de mai,
Être plus beau que l'Été.
L'Automne s'imagine
Que rien n'est tel que ses vignes;
Mais l'Hiver
Soutient, malgré sa neige et ses brouillards,
Qu'étant la Saison de la Nativité,
Sur lui, pour la beauté,
Le Printemps, l'Été, ni l'Automne,
Désormais ne pourront l'emporter.

NOEL X

SUR L'AIR : *A la venue de Noël.*

Vers Jésus tous tant que nous sommes,
A l'école allons jeunes et vieux;
Il vient pour première leçon
Nous montrer la Croix-de-par-Dieu.

Dans son Étable assemblés
Nous étudierons notre *Credo*.
L'âne que nous trouverons là
Est possible âne moins que nous.

Le bon Jésus nous instruira.
Nous aurons des exemples, il faut voir
Mais, loin de les suivre, je crains bien
Que nous n'allions tout de travers.

Lai cave seré le santei
Q'anfilleron pu dé deu tier.
Ancor si j'alein au grenei,
Ce sorò le chemin du Cier!

Étudiron-je don torjô
San que j'éprenein jamoi ran?
Celai san l'écôle pu tô
D'Aneire que de Betléam.

Po le moin ne ressemblon pa
É Jui, cés écôlié maudi:
Ce fu dé treite, dés ingra
Ai lote moitre Jésu-Chri.

Ai li fire au vrai ce qu'on voi
Qu'an figure fon cés anfan,
Qu'on no dépain baillan le foi
Dan lai classe ai lote réjan.

Ai ne tenò qu'au Fi de Dei,
Varge an main de se revainché.
N'étrilli-t-i pa lé morcei
Qui fezein du Tample ein marché?

Ancor qu'ai foite bén anvi,
Regadon sé varge an respai;
Le vingnaigre qu'on li sarvi
Li sar petétre ai lé trampai.

La cave sera le sentier
Qu'enfileront plus de deux tiers.
Encor si nous allions au grenier,
Ce serait le chemin du Ciel !

Étudierons-nous donc toujours
Sans que nous apprenions jamais rien ?
Cela sent l'école plutôt
D'Anières que de Bethléem.

Pour le moins ne ressemblons pas
Aux Juifs, ces écoliers maudits :
Ce furent des traîtres, des ingrats
A leur maître Jésus-Christ.

Ils lui firent au vrai ce qu'on voit
Qu'en figure font ces enfants,
Qu'on nous dépeint donnant le fouet
Dans la classe à leur régent.

Il ne tenait qu'au fils de Dieu,
Verges en main, de se revancher.
N'étrilla-t-il pas les marchands
Qui faisaient du Temple un marché ?

Encore qu'il fouette bien malgré lui,
Regardons ses verges en respect ;
Le vinaigre qu'on lui servit
Lui sert peut-être à les tremper.

NOEI XI

SU L'AR : *Du Poulailler de Pontoise.*

Lor qu'an lai saizon qu'ai jaule,
Au monde Jésu-Chri vin,
L'àne et le beu l'échaufin
De lo sôfle dan l'Étaule...
Que d'àne et de beu je sai,
Dan ce royaume de Gaule,
Que d'àne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai !

On di que cé pôvre béte
N'ure pas vu le Pôpon,
Qu'elle se mire ai genon,
Humbleman boissan laï téte...
Que d'àne et de beu je sai,
Qui po tô se fon de féte,
Que d'àne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai !

Ma le pu beà de l'histoire,
Ce fu que l'àne et le beu
Ansin passire tô deu
Lai neù san maingé ni boire...
Que d'àne et de beu je sai,
Couvar de pane et de moire,
Que d'àne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai !



Qu'elle se mire ai genon,
Humbleman boissan lai tete....
Que d'âne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai !

Page 122.

NOEL XI

SUR L'AIR : *Du Poulailler de Pontoise.*

Lorsqu'en la saison qu'il gèle,
Au monde Jésus-Christ vint,
L'âne et le bœuf l'échauffaient
De leur souffle dans l'Étable...
Que d'ânes et de bœufs je sais
Dans ce royaume de Gaule,
Que d'ânes et de bœufs je sais
Qui n'en auraient pas tant fait !

On dit que ces pauvres bêtes
N'eurent pas vu le Poupon,
Qu'elles se mirent à genoux,
Humblement baissant la tête...
Que d'ânes et de bœufs je sais,
Qui pour tout se font de fête,
Que d'ânes et de bœufs je sais
Qui n'en auraient pas tant fait !

Mais le plus beau de l'histoire,
Ce fut que l'âne et le bœuf
Ainsi passèrent tous deux
La nuit sans manger ni boire...
Que d'ânes et de bœufs je sais,
Couverts de panne et de moire,
Que d'ânes et de bœufs je sais
Qui n'en auraient pas tant fait !

NOEI XII

SU L'AIR : *Pierre Bagnolet*, etc.

Tô lés an quan Noei s'éprôche,
Saigneur, i panse an vo bontai;
Ma si le sôveni m'an tôche,
Ai fau vo dire an véritai,
D'autre coutai, d'autre coutai,
Qu'an moime tam i me reprôche
L'odon de no méchancetai.

Vo fire l'home ai vote imaige;
Vo le mire an ein Pairaidi.
Dan ce leù, s'ai feusse étai saige,
Ai l'aise ai peuvò s'ébaudi:
Ma l'étodi, ma l'étodi
Y fi bé tò si beà manaige
Qu'an se padan ai no padi.

Por trô se fié, le bon-home,
Ai lai compaigne de son lei,
Sai gueule d'un morceà de pome
Ampoizeni le monde antei.
Le pautenei, le pautenei
An celai no montre bé come
Ce n'étò ran qu'ein vrai fannei.

San vote cher Fi nos airein-je
Pu relevai d'un tei sargô?
Que je vo devon de loüainge

NOEL XII

SUR L'AIR : *Pierre Bagnolet*, etc.

Tous les ans quand Noël s'approche,
Seigneur, je pense à vos bontés;
Mais si le souvenir m'en touche,
Il faut vous dire en vérité,
D'autre côté, d'autre côté,
Qu'en même temps je me reproche
Le tas d'ordures de nos méchancetés.

Vous fîtes l'homme à votre image;
Vous le mîtes en un Paradis.
Dans ce lieu, s'il eût été sage,
A l'aise il pouvait s'ébaudir:
Mais l'étourdi, mais l'étourdi
Y fit bientôt si beau ménage,
Qu'en se perdant il nous perdit.

Pour trop se fier, le bonhomme,
A la compagne de son lit,
Sa gueule d'un morceau de pomme
Empoisonna le monde entier.
Le sans-cœur, le sans-cœur
En cela nous montre bien comme
Ce n'était rien qu'un vrai *mari-idolâtre.*

Sans votre cher Fils nous aurions-nous
Pu relever d'un tel cahot?
Que nous vous devons de louanges

D'aivoi fai po no ce gran cô!
N'à-ce pa trô? n'à-ce pa trô?
Si lai méfaiture at étrainge,
Le remeide l'à bén aitô.

Cepandan, aipré ce sarvice,
Le monde à tô comme el étò.
Ce n'à tô po tô qu'injeustice,
Lé peti son maingé dé grò.
Le pu dévo, le pu dévo
Forre son prepoin de maglice.
Le motei san tôjor lés au.

Renevei, gaibelou no ronge,
Qui n'on soin que d'ampli lo sai;
Je son lo moisson, lo venonge.
Que sar, quant ai nos on seuçai,
De lé préssai? de lé préssai?
Ėne gôte de tan d'éplonge
Retumbe-t-elle an no goussai?

Traïson régne san vargogne,
Loyautai n'é ni feù ni leù.
Blaise à reufien, Piarre àt ivrogne,
Alizon passe dan le jeù
Tôte lai neù, tôte lai neù,
Et l'on trôve dan lai Bregogne
Dé Boivau femelle aujodeù.

Pandan l'Aivan poin de retraite,
Ni pandan lai moigre saizon;

D'avoir fait pour nous ce grand coup!
N'est-ce pas trop? n'est-ce pas trop?
Si la faute est étrange,
Le remède l'est bien aussi.

Cependant, après ce service,
Le monde est tout comme il était.
Ce n'est tout partout qu'injustice;
Les petits sont mangés des gros.
Le plus dévot, le plus dévot
Fourre son pourpoint de malice.
Le mortier sent toujours les aulx.

Usuriers, gabeleurs nous rongent,
Qui n'ont soin que d'emplir leur sac;
Nous sommes leur moisson, leur vendange.
Que sert, quand ils nous ont sucés,
De les presser? de les presser?
Une goutte de tant d'éponges
Retombe-t-elle en nos goussets?

Trahison règne sans vergogne,
Loyauté n'a ni feu ni lieu.
Blaize est rufian, Pierre est ivrogne,
Alizon passe dans le jeu
Toute la nuit, tout la nuit,
Et l'on trouve dans la Bourgogne
Des Boivault femelles aujourd'hui.

Pendant l'Avent point de retraite,
Ni pendant la maigre saison;

Si tò que lai patie à faite,
On laisse lai peire Simon ;
El à trô lon , el à trô lon.
Moin dure éne heure de Bassette
Qu'éne mignute de Sermon.

Lés ame é bone euvre son mote,
On laisse le Cier an dézar.
Un *pecavi* de bone sote
Basterò po le randre ôvar.
Le tam se par, le tam se par.
El at aizé d'ôvri lai pote,
On ne veu pa tònai lai clar.

Gran Dei ! si, come i le désire,
J'antre ein jor an vote Cheiteà,
Je n'y voirai qu'or et parfire,
Riche taipi, riche treiteà,
Ran que de beà, ran que de beà.
Ma parmetté-moi de vo dire
Que vos airé trô d'escaibeà.

NOEI XIII

SU L'AR : *Nos Pèlerines*, etc.

Jésu vén , trezelon sai féte;
Po no, dé sai Creiche, ai s'épréte
Ai combaitre troi fausse béte :
Le Monde, lai Char et Satan.

Sitôt que la partie est faite,
On laisse là père Simon ;
Il est trop long, il est trop long.
Moins dure une heure de Bassette
Qu'une minute de Sermon.

Les âmes aux bonnes œuvres sont mortes,
On laisse le Ciel en désert.
Un *peccavi* de bonne sorte
Suffirait pour le rendre ouvert.
Le temps se perd, le temps se perd.
Il est aisé d'ouvrir la porte,
On ne veut pas tourner la clef.

Grand Dieu! si, comme je le désire,
J'entre un jour en votre Château,
Je n'y verrai qu'or et porphyre,
Riches tapis, riches tréteaux,
Rien que de beau, rien que de beau.
Mais permettez-moi de vous dire,
Que vous aurez trop d'escabeaux.

NOEL XIII

SUR L'AIR : *Nos Pèlerines*, etc.

Jésus vient, carillonnons sa fête ;
Pour nous, de sa Crèche, il s'apprête
A combattre trois fausses bêtes :
Le Monde, la Chair, et Satan.

Je n'airein pu lo faire téte ;
Ai no menein tambor baitan.

Ai fraipein d'estôc et de tâille;
Ma Jésu, qui po no chamâille,
Aujodeù tei senau lo baille
Qu'el an on tô troi le virô.
San sué darré lés oraille,
Le Pôpon triomfle au maillô.

Féte-Dei ! lai détraipe à belle !
Velai lés Ainge ai tire-d'aile
Qui core an contai lai nôvelle
Po lés écraigne d'ailantor.
Lés un chante lai *Peronelle*,
Et lés autre seune du cor.

Laborei, borgei, paule-maule
Se frogne d'aize lés épaule;
Mashuan, qu'ai vante, qu'ai graule,
Poin de sôci, poin de quezan.
Tretô von gai dedan l'Étaule
Faire au Petignô lo prezan.

Tei le côvre de sai jaicôte,
Tei, por échaufai lai chambrôte,
Pote aivô lu dés élemôte,
Dé cheneveüille, dés arseà.
C'étô lai dé prezan d'anôte.
J'an veci qui fure pu beà.



Velai lès Ainge ai tire-d'aile
Qui core an contai lai nôvelle
Po lès ècraigne d ailantor.

(Page 130.)

Nous n'aurions pu leur faire tête;
Elles nous menaient tambour battant.

Elles frappaient d'estoc et de taille;
Mais Jésus, qui pour nous chamaille,
Aujourd'hui tels coups de poing leur donne
Qu'elles en ont toutes trois le vertige.
Sans suer derrière les oreilles,
Le Poupon triomphe au maillot.

Fête-Dieu ! la délivrance est belle !
Voilà les Anges à tire d'aile
Qui courent en conter la nouvelle
Par les taudis d'alentour.
Les uns chantent la *Perronnelle*,
Et les autres sonnent du cor.

Laboureurs, bergers, pêle-mêle
Se remuent d'aise les épaules ;
Désormais qu'il vente, qu'il grêle,
Point de souci, point d'inquiétude.
Tous vont gais dans l'Étable
Faire au Tout-Petit leurs présents.

Tel le couvre de sa jaquette,
Tel, pour échauffer la chambrette,
Porte avec lui des allumettes,
Des chenevottes, des *charbonnets*.
C'était là des présents de rien.
En voici qui furent plus beaux.

Lé Maige su lo dremedaire
Potire ai l'Anfan débonaire
Or, ançan, myére, po li plaire.
Que de jan tô pò tô je voi,
Qui, san demandai tan d'aifaire,
Serein contan d'éne dé troi!

SEUTE DÉ NOEI

De lai Roulôte et du Tillô.

NOEI I

SU L'AR : *Il était une brunette, qui tant belle était*

Veci le sain tam, mé fraire,
    Que le bon Jésu,
Au monde vin po l'aifaire,
    De note salu,
De note salu, mé fraire,
    De note salu.

Ai veli come nos autre
    Aivoi le né fai,
Lé main ansin que lé notre
    Au bou de sé brai,
Au bou de sé brai, mé fraire,
    Au bou de sé brai.

Les Mages sur leurs dromadaires
Portèrent à l'Enfant débonnaire
Or, encens, myrrhe, pour lui plaire.
Que de gens tout partout je vois,
Qui, sans demander tant d'affaires,
Seraient contents d'une des trois !

SUITE DES NOELS

De la Roulotte et du Tillot.

NOEL I

SUR L'AIR : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

Voici le saint temps, mes frères,
Que le bon Jésus,
Au monde vint pour l'affaire
De notre salut,
De notre salut, mes frères,
De notre salut.

Il voulut, comme nous autres,
Avoir le nez fait,
Les mains ainsi que les nôtres
Au bout de ses bras,
Au bout de ses bras, mes frères,
Au bout de ses bras.

Ancor qu'ai feusse le moitre
De grandi d'aibor,
Ai se contanti de croitre
Tô lé jor d'ein jor,
Tô lé jor d'ein jor, mé fraire,
Tô lé jor d'ein jor.

Bé tò potan le mysteire
Sorti du caichô.
Qu'airò sarvi lai lemeire
Dezô le tenô?
Dezô le tenô, mé fraire,
Dezô le tenò?

Anvié po nos instrure,
Ai n'u pa dôze an,
Qu'ai quemanci l'ôvature
Dan Jérusalan,
Dan Jérusalan, mé fraire,
Dan Jérusalan.

Ç'à lai qu'ai sôteni taize
Devan les éspar,
Qui ne montire pa fraize
Ai ce jeune clar,
Ai ce jeune clar, mé fraire,
Ai ce jeune clar.

Son peire et sa meire fure
Éboüi de voi
Qu'ai saivò les Écriture

Encore qu'il fût le maître
De grandir d'abord,
Il se contenta de croître
Tous les jours d'un jour,
Tous les jours, d'un jour, mes frères,
Tous les jours d'un jour.

Bientôt pourtant le mystère
Sortit du cachot.
Qu'aurait servi la lumière
Dessous le boisseau?
Dessous le boisseau, mes frères,
Dessous le boisseau?

Envoyé pour nous instruire,
Il n'eut pas douze ans
Qu'il commença l'ouverture
Dans Jérusalem,
Dans Jérusalem, mes frères,
Dans Jérusalem.

C'est là qu'il soutint thèse
Devant les experts,
Qui ne montèrent pas fraise
A ce jeune clerc,
A ce jeune clerc, mes frères,
A ce jeune clerc.

Son père et sa mère furent
Stupéfaits de voir
Qu'il savait les Écritures

Su le bou du doi,
Su le bou du doi, mé fraire,
Su le bou du doi.

Ma quan de son grant ôvraige
Le tam fu venu,
Son nom, é ville, é villaige,
Fi bén autre bru,
Fi bén autre bru, mé fraire,
Fi bén autre bru.

Jan, le premei pote-ansaigne
De lai véritai,
Dizò: « Je ne seù pa daigne
De le débôtai,
De le débôtai, mé fraire,
De le débôtai. »

Ai sai pairôle benie
Lé van se couzein,
Lé sor aivein bone oüie,
Lé muô jàzein,
Lé muô jàzein, mé fraire,
Le muô jàzein.

Lé Diale en l'eà s'an alire
Faire le plonjon,
Lé eu-de-jaite marchire
Droi come dé jon,
Droi come dé jon, mé fraire,
Droi come dé jon.

Sur le bout du doigt,
Sur le bout du doigt, mes frères,
Sur le bout du doigt.

Mais quand de son grand ouvrage
Le temps fut venu,
Son nom, aux villes, aux villages,
Fit bien autre bruit,
Fit bien autre bruit, mes frères,
Fit bien autre bruit.

Jean, le premier porte-enseigne
De la vérité,
Disait : « Je ne suis pas digne
De le débotter,
De le débotter, mes frères,
De le débotter. »

A sa parole bénie
Les vents se taisaient,
Les sourds avaient bonne ouïe,
Les muets jasaient,
Les muets jasaient, mes frères,
Les muets jasaient.

Les diables dans l'eau s'en allèrent
Faire le plongeon,
Les culs-de-jatte marchèrent
Droits comme des joncs,
Droits comme des joncs, mes frères,
Droits comme des joncs.

Tei manquò de lumignaire,
Qui vi le sôlô ;
Lé mor champein lo suaire,
Sotan de lo crô,
Sotan de lo crô, mé fraire,
Sotan de lo crô.

Su lai mar, bé que ce feusse
Ein tarbe daingé,
Ai chemeni san qu'el eusse
Pô de se naugé,
Pô de se naugé, mé fraire,
Pô de se naugé.

Aivô deu simple mouteule,
Cin livre de pain,
Ai sôli cin mille gueule
Qui meurein de faim,
Qui meurein de faim, mé fraire,
Qui muerein de faim.

Ein bel androi de sai vie,
Ç'à qu'ai taule, ein jor,
Ai chaingi l'eà dé brechie
An vin de Mador,
An vin de Mador, mé fraîre,
An vin de Mador.

Ma le pu gran dé sarvice
Serô que Jésu,
Ene bone foi chaingisse



Ai chaingi l'eà dé brechie
An vin de Mador.

(Page 138.)

Tel manquait de luminaire,
    Qui vit le soleil;
Les morts jetaient leur suaire,
    Sortant de leur trou,
Sortant de leur trou, mes frères,
    Sortant de leur trou.

Sur la mer, bien que ce fùt
    Un terrible danger,
Il chemina sans qu'il eût
    Peur de se mouiller,
Peur de se mouiller, mes frères,
    Peur de se mouiller.

Avec deux simples goujons,
    Cinq livres de pain,
Il saoûla cinq mille gueules
    Qui mouraient de faim,
Qui mouraient de faim, mes frères,
    Qui mouraient de faim.

Un bel endroit de sa vie,
    C'est qu'à table, un jour,
Il changea l'eau des cruches
    En vin du Marc-d'or,
En vin du Marc-d'or, mes frères,
    En vin du Marc-d'or.

Mais le plus grand des services
    Serait que Jésus,
Une bonne fois changeât

No vice an vatu,
No vice an vatu, mé fraire,
No vice an vatu.

Aidon, Dei sai quei fanfare
Dan le monde antei !
Le Cier ansanne et lai tarre
Tô dirò : Noei !
Tô dirò : Noei, mé fraire,
Tô dirò : Noei !

NOEI II

SU L'AR : *Toute la nuit je rôde.*

Aujodeù, de pu belle,
Aimin, requemançon
No chanson ;
Éne Meire Pucelle
Ai tei jor écouchi
D'ein Fi,
Conçu du Saint-Espri.

N'étan que fiancée,
Deijai rògeò l'Anfan
Dan sé flan ;
Jôzai u lai poussée,
Et, se graitan le froñ,
Aidon
Velò tiré de lon.

Nos vices en vertus,
Nos vices en vertus, mes frères,
Nos vices en vertus.

Alors Dieu sait quelle fanfare
Dans le monde entier!
Le Ciel ensemble et la terre,
Tout dirait : Noël!
Tout dirait : Noël, mes frères,
Tout dirait : Noël!

NOEL II

SUR L'AIR : *Toute la nuit je rôde.*

Aujourd'hui, de plus belle,
Amis, recommençons
Nos chansons;
Une Mère pucelle
A pareil jour accoucha
D'un Fils,
Conçu du Saint-Esprit.

N'étant que fiancée,
Déjà remuait l'Enfant
Dans ses flancs;
Joseph eut la poussée,
Et, se grattant le front,
Alors
Voulait tirer de long.

L'Ainge, ansin qu'ai repôse,
U soin de li contai
    Tô le fai;
Jôzai prin bé lai chôse,
Lai tenan ai faveur,
    Honeur,
De lai par du Saigneur.

Quei gloire, je vo prie,
N'étò-ce pa po lu
    Que Jésu,
Jésu, le Fru de vie,
Le Varbe, qui d'ein mô
    Fi tô,
Devinsse son vaulô?

Velai de note Moitre
Quei fu l'humilitai,
    Lai bontai;
No, loin de requeùnoitre
Sai pone, sé traivau
    Po no,
Je li tònon le do.

Alon-je an séz églize?
Ç'à po Clairon, Quelon,
    Madelon;
J'y disons dé sôtise,
J'y côlon le poulô
    Douçô
An queique carrenô.

L'Ange, pendant qu'il repose,
Eut soin de lui conter
    Tout le fait ;
Joseph prit bien la chose,
La tenant à faveur,
    Honneur,
De la part du Seigneur.

Quelle gloire, je vous prie,
N'était-ce pas pour lui
    Que Jésus,
Jésus, le Fruit de vie,
Le Verbe, qui d'un mot
    Fit tout,
Devînt son valet ?

Voilà de notre Maître
Quelle fut l'humilité,
    La bonté ;
Nous, loin de reconnaître
Ses peines, ses travaux
    Pour nous,
Nous lui tournons le dos.

Allons-nous dans ses églises?
C'est pour Clairon, Jaquelon,
    Madelon ;
Nous y disons des sottises,
Nous y coulons le poulet
    Doucet
En quelque petit coin.

Lai clochôte ai lai messe,
É beà faire din-din,
Dre-lin-din :
Dé cheiti traîne-caisse,
Come dé pau son lai
Plantai,
San plié lé jarrai.

El airon de lai càsse.
Nun n'antre an Pairaidi
Tô brandi :
Lai pote an à si basse,
Que borgei, vaigneron
Baron,
N'y pàsse qu'ai genon.

NOEI III

SU L'AIR : *Nicolas va voir Jeanne.*

J'antan po note ruë
Passai lé Menétrei ;
Acouté come ai juë
Su los hauboi dé Noei :
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

An déçanbre on trezeule
Dé Noei tô lé jor ;



J'antau po note ruë
Passai lé Menétrei...

(Page 144.)

La clochette à la messe
A beau faire din-din,
Dre-lin-din:
De chétifs traîne-gaine,
Comme des pieux sont là
Plantés,
Sans plier les jarrets.

Ils auront de la casse.
Nul n'entre en Paradis
Tout d'un jet;
La porte en est si basse,
Que bergers, vignerons,
Barons,
N'y passent qu'à genoux.

NOEL III

SUR L'AIR : *Nicolas va voir Jeanne.*

J'entends par notre rue
Passer les Ménétriers;
Écoutez comme ils jouent
Sur leurs hautbois des Noëls:
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

En décembre on carillonne
Des Noëls tous les jours;

Dé chantre fot-an-gueule
An antòne é carrefor.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

Lé borgei, dan lai grainge
Voù grullò le Pôpon,
Chantire ai sai loüainge
Dé Noei de tô lé ton.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

Lé bone jan disire
Dé Noei bé dévo ;
Ma quant ai lé chantire,
Ai n'aivein pa lé pié chau.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù

Dan lo froide chambrôte
Lé none, an ce sain moi,
Faute d'autre émusôte,
Chante Noei queique foi.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

Lé prôve laivandeire,
Au son de lo rullò,

Des chantres forts en gueule
En entonnent aux carrefours.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Les bergers, dans la grange
Où grelottait le Poupon,
Chantèrent à sa louange
Des Noëls de tous les tons.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Les bonnes gens dirent
Des Noëls bien dévots;
Mais quand elles les chantèrent,
Elles n'avaient pas les pieds chauds.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Dans leur froide chambrette
Les nonnes, en ce saint mois,
Faute d'autre amusette,
Chantent Noël quelquefois.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Les pauvres lavandières,
Au son de leur battoir,

An chante ai lai riveire,
Lai téte au van, lé pié mô.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

Qui montre au feù sé cueùsse,
Trepille de chantai;
Qui sôfle dan sé peùce,
N'an di pa Noei si gai.
No, devan le feù,
Po le meù,
Chantons-an jeusqu'ai méneù.

NOEI IV.

SU L'AR : *La Saint-Martin*, etc.

Vive Noei!
Ç'àt éne bone féte:
J'en aivein métei :
Lucifar et ses écoussei,
Aujodeù, graice ai lei,
Boisse lai créte;
Du bon Dei je devenon lé fraire;
Po no randre gran, ai s'à randu peti;
Éne fanne contre no l'irriti,
Éne autre fanne époise sai côlaire.

Le Fiermaman,
Fai po l'Humain lignaige,



Ene fanne contre no l'irriti ,
Ene autre fanne époise sai côlaire.

Page 148.

En chantent à la rivière,
La tête au vent, les pieds mouillés.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

Qui montre au feu ses cuisses,
Trépigne de chanter;
Qui souffle dans ses pouces,
N'en dit pas Noël si gai.
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

NOEL IV

SUR L'AIR : *La Saint-Martin*, etc.

Vive Noël !
C'est une bonne fête;
Nous en avions besoin :
Lucifer et ses acolytes
Aujourd'hui, grâce à lui,
Baissent la crète;
Du bon Dieu nous devenons les frères;
Pour nous rendre grands, il s'est rendu petit;
Une femme contre nous l'irrita,
Une autre femme apaise sa colère.

Le Firmament,
Fait pour l'Humain lignage,

Li fu cependan,
Depeù lai sôtise d'Adan,
Fromai quate mille an
Et daivantaige;
Ma dò qu'ai Noei lai poi jurée
U remi le Moitre et lé Vaulô d'aicor,
Dan le Cier on se prépari d'aibor,
Ai nos y faire éne joyeuse antrée.

On retandi
D'haute-lice nôvelle
Tô le Pairaidi;
L'Arcainge Miché vargeti
Lé meùble du Logi
D'aivô ses aile;
Ein autre êpreti dé caquetore,
Dé siége môlai por y bôtre de ran
Lés âme de no bon vieu peire-gran
Que Jésu vin tiré de lai bandore.

Ai dire vrai,
Tô cé bon Patriàche,
Sai, Lamai, Jarai,
Mailaileai, Maithieusalai,
Trôvire jeusque lai
Dei bé riàche,
Ai se consôlein dan l'espérance,
Me diré queicun; ma je répon que, si
Ai fure ansin tôjor lai san dormi,
El ûre, ma foi, belle patiance.

Lui fut cependant,
Depuis la sottise d'Adam,
Fermé quatre mille ans
Et davantage ;
Mais dès qu'à Noël la paix jurée
Eut remis le Maître et les Valets d'accord,
Dans le Ciel on se prépara d'abord
A nous y faire une joyeuse entrée.

On retendit
De haute-lice nouvelle
Tout le Paradis ;
L'Archange Michel vergeta
Les meubles du Logis
Avec ses ailes ;
Un autre apprêta des caquetoires,
Des siéges mollets pour y mettre par rang
Les âmes de nos bons vieux pères-grands
Que Jésus vint tirer de la prison (*limbes*).

A dire vrai,
Tous ces bons Patriarches,
Seth, Lameth, Jared,
Malaléel, Mathusalem,
Trouvèrent jusques-là
Dieu bien dur.
Ils se consolaient dans l'espérance,
Me dira quelqu'un ; mais je réponds que, si
Ils furent ainsi toujours là sans dormir,
Ils eurent, ma foi, belle patience.

No, quan lai Mor
Vénré graissé no bôte,
Je no feson for
D'alai dans lai Céleste Cor,
San raibô ni détor,
Qui nos anrôte;
Je no détraipon du Précatoire,
Et quan d'y géitai je coron queique hazar,
Le padon de Monsieu sain Felebar
No juche an ein vire-main dan lai gloire.

NOEI V

Les avantaige de la Loi de Graice

SU L'AR : *Hélas ! hélas ! saint Nicolas.*

Ai mon grai, de tôte lé jonée
Lai pu daigne, ç'à Noei;
Je n'airein ni Pâque san lei,
Ni Pantecôte dan l'année :
Ç'àt éne onte que Noei n'à
Le premei dan l'armana.

Ai tei jor, Jésu, de son Eglize,
Vin pôsai le fondeman :
Aidieu vo di, Vieu-Testaman;
Retire té cone, Moüise;
Graice ai Noei tôt à chaingé....
Je li son ben ôbligé.

Nous, quand la Mort
Viendra graisser nos bottes,
Nous nous faisons fort
D'aller dans la Céleste Cour,
Sans ornières ni détours
Qui nous embourbent;
Nous nous débarrassons du Purgatoire,
Et quand d'y gîter nous courons quelque chance,
Le pardon de Monsieur saint Philibert
Nous juche en un vire-main dans la gloire.

NOEL V

Les avantages de la Loi de la Grâce

SUR L'AIR : *Hélas ! hélas ! saint Nicolas.*

A mon gré, de toutes les journées
La plus digne, c'est Noël;
Nous n'aurions ni Pâques sans lui,
Ni Pentecôte dans l'année :
C'est une honte que Noël ne soit
Le premier dans l'almanach.

A pareil jour, Jésus, de son Église,
Vint poser le fondement :
Adieu vous dis, Vieux-Testament ;
Retire tes cornes, Moïse ;
Grâce à Noël tout est changé...
Nous lui sommes bien obligés.

Prôve Jui, que tan de loi chargire,
Padei ! vos ure bon dô;
Le linceu dé nôce, ché vo,
At ein poin qui no fai bé rire ;
Ma, ché no, ç'àt ein poin de foi
Que croire vau meù que voi.

Vos ôfrein, po faire Dei bén aise,
Su son autai dés eigneà,
Tantò dé beu, tantò dé véà;
El an coutò, ne vo déplaise :
Por no, san borse délié,
Je dison dé *Kyrie*.

Eussein-vo dés anfan deu dôzène,
Vo lé mairïé tretô;
Diantre! je ne son pa si fô;
Je feson no fille Campéne,
Nos darei garçon Jaicôpin,
Codelei, vou Capucin.

Ein goüisô, raice de Dieu maudite,
Vo rogne, ein bou de lai peâ :
Su lé fon, por ein pechô d'eà,
Nos autre Chrétien j'an son quite.
Vaut-i pa meù voi l'eà colai,
Que note san rigôlai?

Vo n'aivé su vo taule cagôte
Jaimoi ni lar ni boudin;
Su lé notre, dò lai Tôssain,
Ai fau voi come le por trôte,

Pauvres Juifs, que tant de lois chargèrent,
Pardieu ! vous eûtes bon dos ;
Le linceul des noces, chez vous,
Est un point qui nous fait bien rire ;
Mais, chez nous, c'est un point de foi
Que croire vaut mieux que voir.

Vous offriez, pour faire Dieu bien aise,
Sur son autel des agneaux ,
Tantôt des bœufs, tantôt des veaux ;
Il en coûtait, ne vous déplaise :
Pour nous, sans bourse délier,
Nous disons des *Kyrie.*

Eussiez-vous des enfants deux douzaines,
Vous les mariiez tous ;
Diantre! nous ne sommes pas si fous;
Nous faisons nos filles Religieuses,
Nos derniers garçons Jacobins,
Cordeliers, ou Capucins.

Une serpette, race de Dieu maudite ,
Vous rogne un bout de la peau :
Sur les fonts, pour un peu d'eau ,
Nous autres Chrétiens nous en sommes quittes.
Vaut-il pas mieux voir l'eau couler,
Que notre sang rigoler ?

Vous n'avez sur vos tables cagotes
Jamais ni lard ni boudin;
Sur les nôtres, dès la Toussaint,
Il faut voir comme le porc trotte,

Jambion, còti, saucisson ;
Le vin n'an à que pu bon.

Vo n'ôzé faire éprò ni cuséne
Tan que dure le Saibai :
No, le Dimainche, ai tor de brai,
Je travaillon po lai bedaine;
Les hate, le pô, lé trépei,
Sarve come é jor ôvrei.

Ç'àt aissé, le maitin, d'oüi messe ;
Campo le reste du tam :
Je no baillon le passe-tam
De lai pòche, vou de lai chaisse,
De l'arbelaite, vou de l'ar,
Du tripô, vou du billar.

El à vrai que je prenon dé gainche
Bé grande, d'auquéne foi :
Vos an écode-t-on d'ein doi,
Je velon l'aune tòte fraînche ;
Trô r'à trô ; de libre, ai lai fin,
Je devenon libatin.

Si l'Église àt éne bone meire,
Devoñ-je, an anfan padu,
No vantai que j'aivon randu
Sai Loi dé troi quar pu ligeire ?...
Gaire qu'ein jor l'Ainge de Dei
Ne no trôve bé ligei !



Gaire qu'ein jor l'Aiuge de Dei
Ne no trôve bè ligei !

Page 156.

Jambon, côtelettes, saucisson ;
Le vin n'en est que meilleur.

Vous n'osez faire apprêts ni cuisine
Tant que dure le Sabat :
Nous, le Dimanche, à tour de bras,
Nous travaillons pour la bedaine ;
Les broches, les pots, les trépieds,
Servent comme aux jours ouvriers.

C'est assez, le matin, d'ouïr messe ;
Congé le reste du temps :
Nous nous donnons le passe-temps
De la pêche, ou de la chasse,
De l'arbalète, ou de l'arc,
Du tripot, ou du billard.

Il est vrai que nous prenons des licences
Bien grandes, d'aucunes fois :
Nous en accorde-t-on d'un doigt,
Nous voulons l'aune toute franche ;
Trop *r*'est trop ; de libres, à la fin,
Nous devenons libertins.

Si l'Église est une bonne mère,
Devons-nous, en enfants perdus,
Nous vanter d'avoir rendu
Sa Loi des trois quarts plus légère?...
Gare qu'un jour l'Ange de Dieu
Ne nous trouve bien légers !

ÉPOLOGIE DÉ NOEI

De lai Roulôte et du Tillô.

CHANSON

SU L'AR : *Le Démon malicieux et fin.*

Noei vén ; j'aivon criai si for
Qu'ai lai fin le veci de retor.
Més hairai s'étande que lai suche
Lo pisseré dé preneà, dé maron ;
Le gran poin, ç'à qu'ai fau qu'i m'épluche
Po récuré tantò mon chauderon.

Ai Noei je n'y manque jaimoi.
Celai fai, j'en ai po quate moi,
Vou po troi, quan pu tò j'aivon Pàque :
An récuron je ne fai pas gran frai ;
Deu foi l'an, au Peire Jan vou Jàque,
De mé fredéne y pote le paquai.

Plaît ai Dieu qu'ici po confesseu
Je n'aivon le Peire Le Vasseu !
É genon de sai grosse figure
Je poterein no fadeà libreman ;
Ce seroo, ai voi son écarure ,
Ein confesseu bé large, seureman.

Ce n'à pa que j'an ò gran besoin ;
Dei marci! je peiche beàcò moin

APOLOGIE DES NOELS

De la Roulotte et du Tillot.

CHANSON

SUR L'AIR : *Le Démon malicieux et fin.*

Noël vient ; nous avons crié si fort
Qu'à la fin le voici de retour.
Mes enfants s'attendent que la suche
Leur pissera des pruneaux, des marrons :
Le grand point, c'est qu'il faut que je m'épluche
Pour écurer tantôt mon chaudron.

A Noël je n'y manque jamais.
Cela fait, j'en ai pour quatre mois,
Ou pour trois, quand plus tôt nous avons Pâques :
En *lavette* je ne fais pas grand frais ;
Deux fois l'an, au Père Jean ou Jacques,
De mes fredaines je porte le paquet.

Plût à Dieu qu'ici pour confesseur
Nous eussions le Père Le Vasseur !
Aux genoux de sa grosse figure
Nous porterions nos fardeaux librement ;
Ce serait, à voir sa carrure,
Un confesseur bien large, sûrement.

Ce n'est pas que j'en aie grand besoin ;
Dieu merci ! je pèche beaucoup moins

Qu'autrefoi, quan l'humeur fringuenelle,
Come ai Davi (1), me gouflò le rognon :
Aujo deu, de jeune pimprenelle
Me direin : « voüci », que je répondrò : « non. »

Ma, pranture, on croiré qu'i devrò
Bôtre au ran dé peiché lé pu grò
Mé Noei, trô gai po lai maiteire ;
Ansin le cru le bon home Maignié.
Contre lor ai disi raige en cheire ;
Celai lé fi ranchéri de mitié.

Lai Sarbone aitô veli depeù
An jugé, ma n'an jugi pa meù.
Quei pidié de voi tan de sôtane
Contre ein ruchò si for se démenai !
C'étò lai le cà de choisi Beàne
Por y logé tei qui m'é condannai.

« Vo trôvé, messieu lé dangreignar,
Mé Noei, dite-vo, trô gaillar : »
Ai celai, j'ai deu chôse ai vo dire,
Vou qu'ai lé fau tretò faire an françoi,
Vou qu'ai fau no parmaitre d'y rire,
No parmaitan de lé faire en patoi.

Le notre à tô prôpe ai réjoüi,
Quan su tô, po li baillé le boüi,
J'y maiton queique chôse qui pique :
Ein grain de sei por iqui, por ilai.

(1) Ps. xxxvii.

Qu'autrefois, quand l'humeur fringante,
Comme à David, me gonflait le rognon :
Aujourd'hui, de jeunes évaporées
Me diraient : « oui », que je répondrais : « non. »

Mais, peut-être, on croira que je devrais
Mettre au rang des péchés les plus gros
Mes Noëls, trop gais pour la matière ;
Ainsi le crut le bonhomme Magnien.
Contre eux il dit rage en chaire ;
Cela les fit renchérir de moitié.

La Sorbonne aussi voulut depuis
En juger, mais n'en jugea pas mieux.
Quelle pitié de voir tant de soutanes
Contre un roquet si fort se démener !
C'était là le cas de choisir Beaune
Pour y loger tel qui m'a condamné.

« Vous trouvez, messieurs les grondeurs,
Mes Noëls, dites-vous, trop gaillards : »
A cela j'ai deux choses à vous dire :
Ou qu'il les faut tous faire en français,
Ou qu'il faut nous permettre d'y rire,
Nous permettant de les faire en patois.

Le nôtre est tout propre à réjouir,
Quand surtout, pour lui donner l'assaisonnement,
Nous y mettons quelque chose qui pique :
Un grain de sel par-ci, par-là.

Vo saivé que le prôvarbe antique,
Palan de no, di : « Borguignon salai. »

J'ai l'honeur, fran Barôzai qu'i seù,
D'aivoi fai mes étude en bon leù.
Dò l'instan que j'u lai mareneire,
Come i jazò, que j'étò révaillé,
Chaingenai, le cousin de mon peire,
Qui vi celai, me prin por écôlié.

Ce gran clar, qu'on vante aivô raison,
M'éluchi paiz-aise an sai moison.
Vé son feù, dan lai Sainte-Ecriture,
Ai me fesò lire, au soir, an hyvar.
El étò poüaite de naiture,
Et po gaussai n'airé jaimoi son par.

De lai vén que mé var son badin.
Tôte foi ce n'à qu'ai bone fin;
An risan, j'y laive é jan lai téte.
Raillé sier bé, quant on raille ai prôpô :
Dan lai Bible on voi que lé Prôféte
Et le bon Dei lu-moime raille aitô.

Dei le Peire, an l'aifaire d'Adam,
Étò greigne, et le railli potan,
Quant ai vi que ce maingeu de pome
Se tenò lai, devan lu, tô penau :
« Le velai, fesi-t-i, ce daigne home,
Devenu Dei voireman come no ! (1) »

(1) Gen. III, 22.



Vé son feü, dan lai Sainte-Ecriture,
Ai me fesô lire, au soir, an hyvar.

(Page 162.)

Vous savez que le proverbe antique,
Parlant de nous, dit : « Bourguignon salé. »

J'ai l'honneur, franc Barôzai que je suis,
D'avoir fait mes études en bon lieu.
Dès l'instant que j'eus la culotte,
Comme je jasais, que j'étais éveillé,
Saint-Genès, le cousin de mon père,
Qui vit cela, me prit pour écolier.

Ce grand clerc, qu'on vante avec raison,
M'éleva en paix et à l'aise en sa maison.
Vers son feu, dans la Sainte-Écriture,
Il me faisait lire, au soir, en hiver.
Il était poète de nature,
Et pour gausser n'aura jamais son pair.

De là vient que mes vers sont badins.
Toutefois ce n'est qu'à bonne fin ;
En riant, j'y lave aux gens la tête.
Railler sied bien, quand on raille à propos ;
Dans la Bible on voit que les Prophètes
Et le Bon Dieu lui-même raillent aussi.

Dieu le Père, en l'affaire d'Adam,
Était triste, et le railla pourtant,
Quand il vit que ce mangeur de pomme
Se tenait là, devant lui, tout penaud :
« Le voilà, fit-il, ce digne homme,
Devenu Dieu vraiment comme nous ! »

Qui ne sai come Elie (1), hà! hà! hà!
Se môqui dé Préte de Baà,
Lo disan : « D'ô vén qu'ai vo pairôle
Baà retade? à-ce don qu'el à sor?
Vou si ç'à qu'ammi chemin le drôle
Ai lai tavane é tan bringué qu'ai dor? »

Le Sauveu, quan Nicôdaime fu (2)
Su lai Loi disputai contre lu,
San faiçon peuvò l'envié poitre;
Ma le trai fu mille foi pu janti,
De li dire : « Hei! monsieu note moitre!
C'étò li dire : « Hei! monsieu l'épranti! »

Au Jadin, lor qu'el u po deu foi
Vu sé jan dormi, sôflai lé poi,
Lai troizième : « O çai, Jan, Jaque, Piare (3),
Lo dizi-t-i, mointenan ronflé for;
Lai, dormé, veci qu'on me vén parre. »
N'à-t-i pas clar qu'ai se môquò de lor?

An sai vie é-ti jaimoi reprin
Lé bon mô qui n'on poin de vairin?
Nainin-dà, taimoin lai Cainaince (4),
Qui d'ein beà di su l'époisé tô coi;
Lu, ràvi d'oüi lai retonée,
Loüi lai fanne et benissi sai foi.

(1) III Reg. XVIII, 27.
(2) Joan. III, 10.
(3) Matth. XXVI, 45.
(4) Matth. XV, Marc VII.

Qui ne sait comme Élie, ha! ha! ha!
Se moqua des prêtres de Baal,
Leur disant : « D'où vient qu'à vos paroles
Baal retarde? est-ce donc qu'il est sourd?
Ou si c'est qu'en chemin le drôle
A la taverne a tant bu qu'il dort? »

Le Sauveur, quand Nicodème fut
Sur la Loi disputer contre lui,
Sans façon pouvait l'envoyer paître;
Mais le trait fut mille fois plus gentil
De lui dire : « Hé! monsieur notre maître ! »
C'était lui dire : « Hé ! monsieur l'apprenti ! »

Au Jardin, lorsqu'il eut par deux fois
Vu ses gens dormir, *souffler les pois*,
La troisième : « Or çà, Jean, Jacques, Pierre,
Leur dit-il, maintenant ronflez fort;
Là, dormez, voici qu'on vient me prendre. »
N'est-il pas clair qu'il se moquait d'eux?

En sa vie a-t-il jamais repris
Les bons mots qui n'ont point de venin?
Nenni-dà, témoin la Cananée,
Qui d'un beau dit sut l'apaiser tout court;
Lui, ravi d'ouïr la repartie,
Loua la femme et bénit sa foi.

Bé loin don, por mé Noei, lai-hau,
D'avoi pô que Dei me veüille mau,
Au contraire, i croi, sans neule dôte,
Quant ai serò d'autre par ambrunché,
Tô d'aibor qu'i chanterò Blaizôte,
Qu'ai ne porò de rire s'ampòché.

CHANSON

Au dialôgue su le passeige de Monseigneu le Duque de Bregogne al Dijon, le 21 septambre 1703.

Antre Breugnette et Gro-Jan.

N. B. La chanson qui suit étant l'unique pièce bourguignonne que l'auteur ait faite depuis ses Noëls, on l'y a exprès ajoutée, pour ne rien omettre de ce qu'on a de lui en ce genre.

(*Voir*, malgré l'assertion de cette note que nous reproduisons, une *Chanson à une abbesse* et l'*Épitaphe de Blaizotte*, qui suivent cette pièce.)

BREUGNETTE.

— Qu'é-tu, Grò-Jan? quei folie
Te fai gambadai ?

GRO-JAN.

— Padei ! jaimoi de mai vie
Je ne fu si gai,
Je ne fu si gai, Brùgnette,
Je ne fu si gai.

BREUGNETTE.

— N'en peu-je saivoi lai cause ?

Bien loin donc, pour mes Noëls, là-haut,
D'avoir peur que Dieu me veuille mal,
Au contraire, je crois, sans nul doute,
Quand il serait d'autre part fâché,
Tout d'abord qu'il chanterait Blaizotte,
Qu'il ne pourrait de rire s'empêcher.

CHANSON

En dialogue sur le passage de Monseigneur le Duc de Bourgogne à Dijon, le 21 septembre 1703.

Entre Brunette et Gros-Jean.

BRUNETTE.

— Qu'as-tu, Gros-Jean? quelle folie
Te fait gambader?

GROS-JEAN.

— Pardieu ! jamais de ma vie
Je ne fus si gai,
Je ne fus si gai, Brunette,
Je ne fus si gai.

BRUNETTE.

— N'en puis-je savoir la cause?

GRO-JAN,

— Voüci-dà, lai veci :
Je vén de Loüi-Quatôze
Voi le Peti-Fi,
Voi le Peti-Fi, Breùgnette,
Voi le Peti-Fi,

J'ai vu passai dan sai cheire
Ce jeune soudar ;
Son Saint-Espri de pousseire.
Étò tô côvar,
Étò tô côvar, Breùgnette,
Étò tô côvar,

Autor de lu lé fanfare,
Lé tambor brucin.
Ancor adan de lai garre,
Ses eüille éplucin,
Ses eüille éplucin, Breùgnette,
Ses eüille éplucin.

BREUGNETTE.

— Vén-t-i de baillé lai chaisse
Ai nos annemin ?

GRO-JAN.

— Ai vén de parre éne plaice
Dessu l'Aulemain,
Dessu l'Aulemain, Breùgnette,
Dessu l'Aulemain.

BREUGNETTE.

— El é don lai sarre bone ?

GROS-JEAN.

— Oui-dà, la voici :
Je viens de Louis-Quatorze
Voir le Petit-Fils,
Voir le Petit-Fils, Brunette,
Voir le Petit-Fils.

J'ai vu passer dans sa chaise
Ce jeune soldat ;
Son *Saint-Esprit* de poussière
Était tout couvert,
Était tout couvert, Brunette,
Était tout couvert.

Autour de lui les fanfares,
Les tambours bruyaient.
Encore ardents de la guerre,
Ses yeux étincelaient,
Ses yeux étincelaient, Brunette,
Ses yeux étincelaient.

BRUNETTE.

— Vient-il de donner la chasse
A nos ennemis ?

GROS-JEAN.

— Il vient de prendre une place
Sur l'Allemand,
Sur l'Allemand, Brunette,
Sur l'Allemand.

BRUNETTE.

— Il a donc la serre bonne ?

GRO-JAN.

— Oh ! je t'an répon :
Ç'à de lai raice Borbone
Un daigne borjon,
Un daigne borjon, Breùgnette,
Un daigne borjon.

Por son cò d'essai, le Peire
Gripi Felisbor ;
Ma qui porrò du Gran-Peire
Contai lé bon tor,
Contai lé bon tor, Breùgnette,
Contai lé bon tor ?

An fai de parre dé ville,
C'à dé moître ôvrei :
Celai lo vén de famille ;
El an fon métei,
El an fon métei, Breùgnette,
El an fon métei.

Le bon ç'à qu'ai vo lé préne
Tôjor au galô ;
Je velai qu'an deu seméne
Brisac àt éclô.
Brisac àt éclô, Breùgnette,
Brissac àt éclô.

Traize jor de petarade
L'on mi su lé dan,
Lu qui fi tête ai Veimade

GROS-JEAN.

— Ho ! je t'en réponds ;
C'est de la race Bourbonne
Un digne bourgeon,
Un digne bourgeon, Brunette,
Un digne bourgeon.

Pour son coup d'essai, le Père
Grippa Philisbourg ;
Mais qui pourrait du Grand-Père
Conter les bons tours,
Conter les bons tours, Brunette,
Conter les bons tours.

En fait de prendre des villes,
Ce sont de maîtres ouvriers :
Cela leur vient de famille ;
Ils en font métier,
Ils en font métier, Brunette,
Ils en font métier.

Le bon c'est qu'ils vous les prennent
Toujours au galop ;
Voilà qu'en deux semaines
Brissac est hors de défense,
Brissac est hors de défense, Brunette.
Brissac est hors de défense.

Treize jours de pétarade
L'ont mis sur les dents,
Lui qui fit tête à Weimar

Quate moi duran,
Quate moi duran, Breùgnette,
Quate moi duran.

Graice au Duque de Bregogne,
L'Autriche, bé tò,
Airé dedan sai quelogne
Pu d'euvre que no,
Pu d'euvre que no, Breùgnette,
Pu d'euvre que no.

Ai nos é de l'Aulemaigne
Mi lai clar en main ;
Ai son retor on l'éreigne
To po lé chemin,
To po lé chemin, Breùgnette,
To po lé chemin.

El é velu, le bon Prince,
Passai po Dijon,
Po l'aimor de lai Prôvince,
D'où li vén son nom,
D'où li vén son nom, Breùgnette,
D'où li vén son nom.

BREUGNETTE.

— An bon leù, po lai daignée,
Ai s'àt érétai.

GRO-JAN.

— El é, morguienne, u bon née:
Ai s'à bé geitai,

Quatre mois durant,
Quatre mois durant, Brunette,
Quatre mois durant.

Grâce au Duc de Bourgogne,
L'Autriche, bientôt,
Aura *à* sa quenouille
Plus d'œuvre que nous,
Plus d'œuvre que nous, Brunette,
Plus d'œuvre que nous.

Il nous a de l'Allemagne
Mis la clef en main ;
A son retour on le fête
Tout par les chemins,
Tout par les chemins, Brunette,
Tout par les chemins.

Il a voulu, le bon Prince,
Passer par Dijon,
Pour l'amour de la Province
D'où lui vient son nom,
D'où lui vient son nom, Brunette,
D'où lui vient son nom.

BRUNETTE.

— En bon lieu, pour la dînée,
Il s'est arrêté.

GROS-JEAN.

— Il a, morguenne, eu bon nez :
Il s'est bien gîté,

Ai s'à bé geitai, Breùgnette,
Ai s'à bé geitai.

Lai taule à dé meù garnie
Ché monsieu Farran.
Qui n'é vu celai, jarnie,
N'é vu jaimoi ran,
N'é vu jaimoi ran, Breùgnette,
N'é vu jaimoi ran.

BREUGNETTE.

— Queman lai, maugrai lé gade,
T'é-tu pu forrai?

GRO-JAN.

— Ein grivoi de lai brigade
M'é fai jarre antrai,
M'é fai jarre entrai, Breùgnette,
M'é fai jarre antrai.

J'u d'aibor les ébrelüe,
Voyan lé baissin,
Vaisselle grosse et menuë
D'or et d'arjan fin,
D'or et d'arjan fin, Breùgnette,
D'or et d'arjan fin.

Le Prince étan dan sai plaice,
Monsieu l'Intandan
É fai de tré-bone graice
L'écüé trainchan,
L'écüé trainchan, Breùgnette,
L'écüé trainchan.

Il s'est bien gîté, Brunette,
Il s'est bien gîté.

La table est des mieux garnies
Chez monsieur Ferrand.
Qui n'a vu cela, jarni,
N'a vu jamais rien,
N'a vu jamais rien, Brunette,
N'a vu jamais rien.

BRUNETTE.

— Comment là, malgré les gardes,
T'es-tu pu fourrer?

GROS-JEAN.

— Un grivois de la brigade
M'a fait jà entrer,
M'a fait jà entrer, Brunette,
M'a fait jà entrer.

J'eus d'abord la berlue,
Voyant les bassins,
Vaisselle grosse et menue
D'or et d'argent fin,
D'or et d'argent fin, Brunette,
D'or et d'argent fin.

Le Prince étant à sa place,
Monsieur l'Intendant
A fait de très-bonne grâce
L'écuyer tranchant,
L'écuyer tranchant, Brunette,
L'écuyer tranchant.

J'ai vu lai dé trutte ai force,
Ma poin de paidri.
Et porquei, diré-tu? Porce
Qu'hier c'étò jeudi,
Qu'hier c'étò jeudi, Breùgnette,
Qu'hier c'étò jeudi.

Le Duque an tô catôlique,
Jusqu'an sé repà,
Lé jor moigre, pique-nique,
Ne veu poin de grà,
Ne veu poin de grà, Breùgnette,
Ne veu poin de grà.

Grande n'à pa lai corvée.
Feussei-je tenu
De faire tôte l'année
Moigre come lu,
Moigre come lu, Breùgnette,
Moigre come lu!

Du poisson venu de Sòne,
Vou de bé pu loin;
Dé gran brôchai lon d'éne aune
Montrein lai lo groin,
Montrein lai lo groin, Breùgnette,
Montrein lai lo groin.

Ai semblò qu'ai ce passeige,
Lé pu grò feussein
Députai po randre hômeige
Au Fi du Dautin,

J'ai vu là des truites à force,
Mais point de perdrix.
Et pourquoi, diras-tu ? Parce
Qu'hier c'était jeudi,
Qu'hier c'était jeudi, Brunette,
Qu'hier c'était jeudi.

Le Duc, en tout catholique,
Jusqu'en ses repas,
Les jours maigres, ric à ric,
Ne veut point de gras,
Ne veut point de gras, Brunette,
Ne veut point de gras.

Grande n'est pas la corvée.
Fussé-je tenu
De faire toute l'année
Maigre comme lui,
Maigre comme lui, Brunette,
Maigre comme lui.

Du poisson venu de Saône,
Ou de bien plus loin ;
De grands brochets longs d'une aune
Montraient là leur groin,
Montraient là leur groin, Brunette,
Montraient là leur groin.

Il semblait qu'à ce passage,
Les plus gros fussent
Députés pour rendre hommage
Au Fils du Dauphin,

Au Fi du Daufin, Breùgnette,
Au Fi du Daufin.

L'ombre, lai parche, lai lôte,
Moime un saumon frai,
Qui s'étò dans l'eà douçôte
Laissé parre esprai,
Laissé parre esprai, Breùgnette,
Laissé parre esprai.

Au réste, éne chôse étrainge,
Le Prince Borbon,
Tô come no, quant ai mainge,
Branne le manton,
Branne le manton, Breùgnette,
Branne le manton.

Ai bu, non pas dé razade,
Ma de jôli cô,
Et tan qu'ai bu, je pri gade
Qu'ai ne disò mô,
Qu'ai ne disò mô, Breùgnette,
Qu'ai ne disò mô.

Lai pitainche étò diveigne;
Dò qu'el an tàti,
Lochan troi foi sé babeìgne :
« El à bon, fi-t-i,
El à bon, fi-t-i, Breùgnette,
El à bon, fi-t-i.

Au Fils du Dauphin, Brunette,
Au Fils du Dauphin.

L'ombre, la perche, la lote,
Même un saumon frais,
Qui s'était dans l'eau doucette
Laissé prendre exprès,
Laissé prendre exprès, Brunette,
Laissé prendre exprès.

Au reste, une chose étrange,
Le Prince Bourbon,
Tout comme nous, quand il mange,
Branle le menton,
Branle le menton, Brunette,
Branle le menton.

Il but, non pas des rasades,
Mais de jolis coups,
Et tant qu'il but, je pris garde
Qu'il ne disait mot,
Qu'il ne disait mot, Brunette,
Qu'il ne disait mot.

La boisson était divine ;
Dès qu'il en tâta,
Léchant trois fois ses babines :
« Il est bon, fit-il,
Il est bon, fit-il, Brunette,
Il est bon, fit-il.

« A-ce du Cier que tei màne
É plu su Dijon ? »
— « Ç'à de Saivigny, vé Beàne,
Li répondi t-on,
Li répondi-t-on, Breùgnette,
Li répondi-t-on.

« Ç'à du clô de ce deigne home
Monsieu Demigieu. »
— « Moi, disi-t-i, je le nome
Monsieu Demidieu,
Monsieu Demidieu, Breùgnette,
Monsieu Demidieu. »

Le Duque soti de taule
An disan celai.
Jaimoi Prince de lai Gaule
É-t-i meù palai,
É-t-i meù palai, Breùgnette,
É-t-i meù palai?

Aidon, de treufe choisie,
Maidaime Farran
Vin d'éne façon pôlie
Li faire prezan,
Li faire prezan, Breùgnette,
Li faire prezan.

An biaude viôlette,
Note Maigistra
Li fi d'épeigne-veignette
Ein don délica.



An biaude viôlette,
Note Maigistra
Li fi d'épeigne-veignette
Ein don délica.

Page 180.

« Est-ce du Ciel que telle manne
A plu sur Dijon ? »
— « C'est de Savigny, vers Beaune, »
Lui répondit-on,
Lui répondit-on, Brunette,
Lui répondit-on.

« C'est du clos de ce digne homme,
Monsieur Demigieu. »
— « Moi, dit-il, je le nomme
Monsieur Demi-Dieu,
Monsieur Demi-Dieu, Brunette,
Monsieur Demi-Dieu. »

Le Duc sortit de table
En disant cela.
Jamais prince de la Gaule
A-t-il mieux parlé,
A-t-il mieux parlé, Brunette,
A-t-il mieux parlé ?

Alors de truffes choisies,
Madame Ferrand
Vint d'une façon polie
Lui faire présent,
Lui faire présent, Brunette,
Lui faire présent.

En blaude violette,
Notre Magistrat
Lui fit d'épine-vinette
Un don délicat,

Ein don délica, Breùgnette,
Ein don délica.

Lu, montan vite en sai cheire :
« Foite, pôstillon!
Aidieu, faite lai fouleire,
Messieu de Dijon,
Messieu de Dijon, Breùgnette,
Messieu de Dijon. »

CHANSON

Faite au nom de quelque religieuse, su le pechô de santal de lote aibaisse (1).

Note reverende Meire,
Vote espri n'é pas son par.
Vos aivé pu de lemeire
Que n'an on lé pu gran clar.
Ma ce qui fai de lai pone
Ai tô lé jan du couvan,
Ç'à qu'éne téte si bone
Sò mailaide si sôvan.

Ç'à lai téte lai pu daigne
Qui sò petétre ai Dijon.
Tôte lé vatu s'y taigne
Ansin qu'an lote donjon.
D'ò vén don qu'étan si pléne
De saigesse et de bontai,

(1) Voir la note qui est en tête de la Chanson précédente.

Un don délicat, Brunette,
Un don délicat.

Lui, montant vite en sa chaise :
« Fouette, postillon!
Adieu, faites le feu de joie,
Messieurs de Dijon,
Messieurs de Dijon, Brunette,
Messieurs de Dijon. »

CHANSON

Faite au nom de quelques religieuses sur le peu de santé de leur abbesse.

Notre révérende Mère,
Votre esprit n'a pas son pair.
Vous avez plus de lumière
Que n'en ont les plus grands clercs.
Mais ce qui fait de la peine
A tous les gens du couvent,
C'est qu'une tête de bonne
Soit malade si souvent.

C'est la tête la plus digne
Qui soit peut-être à Dijon.
Toutes les vertus s'y tiennent
Ainsi qu'en leur donjon.
D'où vient donc qu'étant si pleine
De sagesse et de bonté,

Le débor et lai migréne
Trôve plaice ai s'y geitai?

Graice ai Dei, vote coraige
Sôfre vo mau san quezan.
El on beà faire lai raige,
Vo ne vo plaindé de ran.
Jaimoi nun de l'Evangille
Ne prôvi meù le dicton,
Que, si le cor a débille,
L'espri an revainche a pron.

ÉPITAPHE DE BLAIZÔTE.

(Lorsque Blaizolle mourut, à Dijon, sur la fin du mois d'août 1709, Gui, son ami, lui fit cette épitaphe :)

Passan, Blaizôte a dan le crô!
Le prôve Gui di qu'al a quite
De li jeté de l'eà benite...
Ai n'é pu ran dan l'aiguerô.

La fluxion et la migraine
Trouvent place à s'y gîter?

Grâce à Dieu, votre courage
Souffre vos maux sans inquiétude.
Ils ont beau faire rage,
Vous ne vous plaignez de rien.
Jamais personne de l'Evangile
Ne prouva mieux le dicton,
Que, si le corps est débile,
L'esprit en revanche est prompt.

ÉPITAPHE DE BLAIZOTTE.

Passants, Blaizotte est dans le trou!
Le pauvre Gui dit qu'il est quitte
De lui jeter l'eau bénite...
Il n'a plus rien dans le bénitier.

AJUTORION

I. NOEI NOVEA

SU L'AR : *De Joconde.*

TOMA.

— Hé bé ! di don, mon Gro-Janò,
É-tu torjò si béte,
De craire que Jésu po no
N'ò poin cligné lai téte ?
Tu n'é don poin ein brin de foi ?
Mon Gro-Janò, pran gade !
I ne repondrò pa de toi :
Le Diale te regade.

GRO-JANO.

— I n'é jaimoi comprin celai.
Ein Dei meuri su tarre !
Du Cier fau qu'ai sò dévaulai...
Peu-tu bé le comparre ?

TOMA.

— I le compran du premei cô ;
Ce n'a poin déficille :
Ne le voyein-je pa tretô
Écri dan l'Evaingille ?

GRO-JANO.

— Ç'àt ein paipié blan màcherai,
Qui di celai, san dôte ;

APPENDICE

I. NOEL NOUVEAU

SUR L'AIR : *De Joconde.*

THOMAS.

— Hé bien ! dis donc, mon Gros-Jeannot,
Es-tu toujours si bête,
De croire que Jésus pour nous
N'ait point penché la tête ?
Tu n'as donc point un brin de foi ?
Mon Gros-Jeannot, prends garde !
Je ne répondrais pas de toi :
Le Diable te regarde.

GROS-JEANNOT.

— Je n'ai jamais compris cela :
Un Dieu mourir sur terre !
Du Ciel faut qu'il soit descendu...
Peux-tu bien le comprendre ?

THOMAS.

— Je le comprends du premier coup ;
Ce n'est point difficile :
Ne le voyons-nous pas tous
Écrit dans l'Évangile ?

GROS-JEANNOT.

— C'est un papier blanc mâchuré,
Qui dit cela, sans doute ;

Ma jaimoi l'eüille ne lirai
  Voù l'espri ne voi gôte.
Vrà ! i faurò qu'ai feusse fô,
  Qu'ai no cogneusse garre,
Por que Jésu veigne po no
  Borgé son san su tarre.

TOMA.

— Ma, bé vràman ! ç'à lai raizon
  Qui fai belle l'histoire :
Dei, po no, quittai sai moizon !
  N'à-ce poin meritoire ?
N'à-ce poin faire meù que no,
  Cœu dur voù tô se jaule ?
Ai no prôche an meuran... Janò,
  Quei bon moitre d'écôle !

GRO-JANO.

— Ç'à celai qui, tô jeusteman,
  Ran mai téte ébouïe :
I croi le bon Dieu trô saivan
  Po teile étôderie.
De no, brigan, grelu, pandar,
  Tô daigne de lai code,
Lu parre le vizaige et l'ar ?...
  Gran Dei ! misaricode !

TOMA.

— Et ç'à potan ce qu'el ai fai ;
  T'é beà charchai maglice.

GRO-JANO.

— Qu'aurò t-i gaigné ai celai ?

Mais jamais l'œil ne lira
  Où l'esprit ne voit goutte.
Vrai ! il faudrait qu'il fût fou,
  Qu'il ne nous connût guère,
Pour que Jésus vînt pour nous
  Verser son sang sur terre.

THOMAS.

— Mais, bien vraiment ! c'est la raison
  Qui fait belle l'histoire :
Dieu, pour nous, quitter sa maison !
  N'est-ce point méritoire ?
N'est-ce point faire mieux que nous,
  Cœurs durs où tout se gèle ?
Il nous prêche en mourant... Jeannot,
  Quel bon maître d'école !

GROS-JEANNOT.

— C'est cela qui, tout justement,
  Rend ma tête ébahie :
Je crois le bon Dieu trop savant
  Pour telle étourderie.
De nous, brigands, misérables, pendards,
  Tous dignes de la corde,
Lui prendre le visage et l'air ?...
  Grand Dieu ! miséricorde !

THOMAS.

— Et c'est pourtant ce qu'il a fait ;
  Tu as beau chercher malice.

GROS-JEANNOT.

— Qu'aurait-il gagné à cela ?

N'aivon-je pu de vice ?
Glaudò s'an vai cori lai neù ;
Jérôme bai sai fanne...

TOMA.

— Ma no?

GRO-JANO.

— Lu, antei po no deu ?...
Ç'à beàcô, ce me sanne.

TOMA.

— Quant i di po no deu, Janò,
Ç'à faiçon de langaige ;
Ç'à po no, et peù pa po no,
Po lé saige et maussaige.
Son san fi po le genre-humén
Éne imanse buie.

GRO-JANO.

— An é-t-i bé laivé... no main ?
Lai chôse à prou sutie !

TOMA.

— Acoute, Janò, t'é bringué.
Le Diale é tai corée.

GRO-JANO.

— Fau don qu'an mai téte, ai ton gré,
Lai chôse sò forée ?
Bé ! ma tu convinra, gaiçon,
Et ç'à ce qui me dàne,
Que Jésu padi son saivon
Ai récuré sés àne.

N'avons-nous plus de vices?
Claude s'en va courir la nuit?
Jérôme bat sa femme...

THOMAS.

— Mais nous?

GROS-JEANNOT.

— Lui, entier pour nous deux?..
C'est beaucoup, ce me semble.

THOMAS.

— Quand je dis pour nous deux, Jeannot,
C'est façon de langage;
C'est pour nous, et puis pas pour nous,
Pour les sages et mal-sages.
Son sang fit pour le genre humain
Une immense lessive.

GROS-JEANNOT.

— En a-t-il bien lavé... nos mains?
La chose est assez subtile!

THOMAS.

— Écoute, Jeannot, tu as bu;
Le Diable a ta *corée*.

GROS-JEANNOT.

— Il faut donc qu'en ma tête, à ton gré,
La chose soit fourrée?
Bien! Mais tu conviendras, garçon,
Et c'est ce qui me damne,
Que Jésus perdit son savon
A écurer ses ânes.

II. NOEI D'EIN AUTRE AUTEU

SU L'AR : *Lon lanla drapchou, la baccarou.*

Antron dan lai borgerie
Voù por no sauvai tretô,
Jésu à nai de Mairie...
Chut ! on di qu'ai fai dadò ;
Ne dison mô.
Pran gade que lé clò
Gro Talebò,
Lé clò, lé clò, lé clò
De té saibô,
Lé clò de tai saibô
N'évaillein ce Petiô !

Robin, caiche tai musôtte ;
Ote ton tambor, Glaudô ;
Cose tai gueule, Jaicôtte ;
Laisson-le dormi son sô.
Ne dison mô.
Pran gade que lé clò,
Gro Talebò,
Lé clò, lé clò, lé clô
De té saibô,
Lé clò de té saibô
N'évaillein ce Petiô !

Y le dirai ai tai meire,
Peti drôlai de Charlò ;

II. NOEL D'UN AUTRE AUTEUR

SUR L'AIR : *Lon lanla drapchou, la baccarou.*

Entrons dans la bergerie
Où, pour nous sauver tous,
Jésus est né de Marie...
Chut, on dit qu'il fait *dodo ;*
Ne disons un mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit !

Robin, cache ta musette ;
Ote ton tambour, Claude ;
Tais ta gueule, Jacquette ;
Laissons-le dormir son saoûl.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit !

Je le dirai à ta mère,
Petit drôle de Charlot,

Si dedan tai pauteneire
Tu ne sarre ton sullô.
Ne dison mô.
Pran gade que lé clò,
Gro Talebò,
Lé clò, lé clò, lé clò,
De té saibô,
Lé clò de té saibô
N'évaillein ce Petiô !

Le beu qu'à dan sai Cabâne
Ne dirai ran ; ma j'ai pô
Que son camarade l'âne
Ne faise le ròssignô ;
Ne dison mô.
Pran gade que lé clò,
Gro Talebò,
Lé clò, lé clò, lé clò
De té saibô,
Lé clò de té saibô
N'évaillein ce Petiô !

Dessu le sein de sai Meire
Regade ce Gacenô ;
D'eine pu jôlie maneire
Peut-ai prare son repô ?
Ne dison mô.
Pran gade que lé clò,
Gro Talebò,
Lé clò, lé clò, lé clò

Si dans ta gibecière
Tu ne serres ton sifflet.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit!

Le bœuf qui est dans sa Cabane
Ne dira rien; mais j'ai peur
Que son camarade l'âne
Ne fasse le rossignol.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit!

Sur le sein de sa Mère
Regarde ce *Garçonneau;*
D'une plus jolie manière
Peut-il prendre son repos?
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous

De té saibô,
Lé clò de té saibô
N'évaillein ce Petiô!

Tu voi bé come ai somaille,
Come ai farme les oeüillô;
Pandan qu'ai dor son cœur vaille
Por lé bésoin de tretô.
Ne dison mô.
Pran gade que lé clò,
Gro Talebò,
Lé clò, lé clò, lé clò
De té saibô,
Lé clò de té saibô
N'évaillein ce Petiô!

Prion-le qu'ai no récure
Depeù lai téte és aitô;
Qu'ai remaisse nos odure,
Aifin que je sein bé nô.
Ne dison mô.
Pran gade que lé clò,
Gro Talebò,
Lé clò, lé clò, lé clò
De té saibô,
Lé clò de té saibô
N'évaillein ce Petiô!

De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit !

Tu vois bien comme il sommeille,
Comme il ferme les yeux ;
Pendant qu'il dort son cœur veille
Pour les besoins de tous.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit !

Prions-le qu'il nous écure
Depuis la tête aux orteils ;
Qu'il ramasse nos ordures,
Afin que nous soyons bien nets.
Ne disons mot.
Prends garde que les clous,
Gros Talebot,
Les clous, les clous, les clous
De tes sabots,
Les clous de tes sabots
N'éveillent ce Petit !

III. NOEI NOVEA

SU L'AR : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

Quei ! fillôte, ancor breussée
Quan le jor ai lu?
Vos éte bén aivancée !
Vo n'aivé ran vu !
Vo n'aivé ran vu, fillôte,
Vo n'aivé ran vu !

Peu-t-on bén ansin, Jaicôte,
Et toi, Madelon,
Restai, quand le sôlô trôte,
Couché tou du lon?
Couché tou du lon, fillôte,
Couché tou du lon?

Tandis que no et nos home,
Au cou de méneù,
J'aivon tô étai voi come
No veignai un Dieu,
No veignai un Dieu, fillôte,
No veignai un Dieu.

Vouei, un Dieu qu'on nos anvie
Del hau Fiermaman,
Po poyé l'étôderie
De lai gran-mamman,
De lai gran-mamman, fillôte,
De lai gran-mamman.

III. NOEL NOUVEAU

SUR L'AIR : *Il était une brunette, qui tant belle était.*

Quoi ! fillettes, encore bercées
Quand le jour a lui?
Vous êtes bien avancées !
Vous n'avez rien vu !
Vous n'avez rien vu, fillettes,
Vous n'avez rien vu !

Peut-on bien ainsi, Jacquotte,
Et toi, Madelon,
Rester, quand le soleil trotte,
Couchée tout du long?
Couchée tout du long, fillettes,
Couchée tout du long?

Tandis que nous et nos hommes,
Au coup de minuit,
Nous avons tous été voir comme
Nous venait un Dieu,
Nous venait un Dieu, fillettes,
Nous venait un Dieu.

Oui, un Dieu qu'on nous envoie
Du haut Firmament.
Pour payer l'étourderie
De la grand'maman (*Eve*),
De la grand'maman, fillettes,
De la grand'maman.

D'aibor eine étoile étrainge
  Reluzi dans l'ar,
Et peu j'oüire lés Ainge
  Fezan un conçar,
Fezan un conçar, fillôte,
  Fezan un conçar.

Aidon : « Fanne, di Guillaume,
  Sù ! ai bà du lei !
Sous ein autre étoi de chaume
  Fau nos an alai,
Faut nos an alai, fillôte,
  Faú nos an alai. »

Et peu, choupan au passeige
  Tò no bon aimin,
J'aivon d'ein bé gran coraige
  Pri note chemin,
Pri note chemin, fillôte,
  Pri note chemin.

An ran de tam j'airivire
  Dan un vrà taudi,
Taudi que lés Ainge dire
  Note Pairaidi,
Note Pairaidi, fillôte,
  Note Pairaidi.

Lai, je treuvire eine Mère,
  Qui tan belle étò,
Qu'on airò di lai prémeire
  De quéque cheitau,



D'aibor eine étoile étrainge
Reluzi dau l'ar…
Et peu, choupan au passeige
Tô no bon aimin…

(Page 200.)

D'abord une étoile étrange
  Reluit dans l'air,
Et puis nous entendîmes les Anges
  Faisant un concert,
Faisant un concert, fillettes,
  Faisant un concert.

Alors : « Femme, dit Guillaume,
  Sus ! à bas du lit !
Sous un autre toit de chaume
  Faut nous en aller,
Faut nous en aller, fillettes,
  Faut nous en aller. »

Et puis, appelant au passage
  Tous nos bons amis,
Nous avons d'un bien grand courage
  Pris notre chemin,
Pris notre chemin, fillettes,
  Pris notre chemin.

En rien de temps nous arrivâmes
  Dans un vrai taudis,
Taudis que les Anges dirent
  Notre Paradis,
Notre Paradis, fillettes,
  Notre Paradis.

Là, nous trouvâmes une Mère
  Qui tant belle était,
Qu'on aurait dit la première
  De quelque château,

De quéque cheitau fillôte,
  De quéque cheitau.

Je di çai por sai feigure;
  Car po sés haibi,
Làs! ai laissein lai froidure
  Bé dru l'angôdi!
Bé dru l'angôdi, fillôte,
  Bé dru l'angôdi!

Po darrei, su lai leiteire,
  Un bé genti vieu
Se tenò, qui n'airò gueire
  Pu l'échaufai meù,
Pu l'échaufai meù, fillôte,
  Pu l'échaufai meù.

J'on bén ancor vu lés cône
  D'un beu grivaulai,
Et peu lés auraille jaune
  D'ein roussin paulai,
D'ein roussin paulai, fillôte,
  D'ein roussin paulai...

Ma, mé fillôte, i vo caiche
  Tô le suparflu:
Bôton nos eüille ai lai Creiche;
  Fau palai de Lu,
Fau palai de Lu, fillôte,
  Fau palai de Lu.

Le veci dessu sai paille,
  Tei qu'el à venu:

De quelque château, fillettes,
  De quelque château.

Je dis ça pour sa figure;
  Car pour ses habits,
Las! ils laissaient la froidure
  Bien dru l'engourdir!
Bien dru l'engourdir, fillettes,
  Bien dru l'engourdir!

Par derrière, sur la litière,
  Un bien gentil vieux
Se tenait, qui n'aurait guère
  Pu l'échauffer mieux,
Pu l'échauffer mieux, fillettes,
  Pu l'échauffer mieux.

Nous avons bien encore vu les cornes
  D'un bœuf taché de gris,
Et puis les oreilles jaunes
  D'un roussin pelé,
D'un roussin pelé, fillettes,
  D'un roussin pelé...

Mais, mes fillettes, je vous cache
  Tout le superflu:
Jetons nos yeux sur la Crèche;
  Faut parler de Lui,
Faut parler de Lui, fillettes,
  Faut parler de Lui.

Le voilà sur sa paille,
  Tel qu'il est venu:

Ç'à qu'el à, vaille que vaille,
  Assai beà tô nu,
Assai beà tô nu, fillôte,
  Assai beà tô nu.

Ne voi-t-on pa ai sai meigne
  Qu'el à tô divin?
Tô prè qu'ein autre anfan veigne...
  Ç'à l'eà et le vin,
Ç'à l'eà et le vin, fillôte,
  Ç'à l'eà et le vin.

Que vos é padu, maussaige,
  De n'y poin véni!
Vos airein vu son corsaige
  Et son fron beni,
Et son fron beni, fillôte,
  Et son fron beni.

Et de sai boucôte sainte
  Ai vos u criai
Queique béreigne complainte
  Po vo naitoyai,
Po vo naitoyai, fillôte,
  Po vo naitoyai.

Tandi que de vo couchôte
  Restan dan lé dra,
Vo demeurai dan lai crôte...
  Çai vos éprarra!
Çai vos éprarra, fillôte,
  Çai vos éprarra!

C'est qu'il est, vaille que vaille,
Assez beau tout nu,
Assez beau tout nu, fillettes,
Assez beau tout nu.

Ne voit-on pas à sa mine
Qu'il est tout divin?
Tout près qu'un autre enfant vienne...
C'est l'eau et le vin,
C'est l'eau et le vin, fillettes,
C'est l'eau et le vin.

Que vous avez perdu, mal-sages,
De n'y point venir!
Vous auriez vu son corsage
Et son front béni,
Et son front béni, fillettes,
Et son front béni.

Et de sa *bouchette* sainte
Il vous eût crié
Quelque bénigne complainte
Pour vous nettoyer,
Pour vous nettoyer, fillettes,
Pour vous nettoyer.

Tandis que de vos couchettes
Restant dans les draps,
Vous demeurez dans la crotte...
Ça vous apprendra!
Ça vous apprendra, fillettes,
Ça vous apprendra!

Nous avions envie de faire entrer dans cet Appendice deux ou trois Noëls patois du chanoine La Chaume, dont La Monnoye parle aux mots *Baitan* et *Étoi* de son Glossaire. Mais nous les avons trouvés si plats, ils justifient si bien le jeu de mots fait sur leur titre, que nous aurions regret de vous faire perdre la moindre parcelle de temps à les lire. Cependant, pour détourner de nous le reproche fait à je ne sais plus quel annotateur, de se tirer d'un mauvais pas

LUCYFAR PRYN AU BAYTAN

SU L'AR : *Quan depey soo de lai gare !*

Te vequy bé, Lucyfar,
Enchénay dedan lanfar!
Tu ney gàde den soty.
Aytoo-tu ayssé suty
De regymbay ay ton moytre?
Te vequy bén ésoty!

Tu è lay cause du dam
De note bon peyre Adam.
Ma te vequy pryn san var:
Tu é du boo por lyvar.
Bou, bou, bou dan lay chaudayre,
Dan lay chaudayre danfar.

Y no môquon bé de toy:
Dey té my en désarroy.
Tu fesoo lou fyolan,
Bé pu meychan que Rôlan;
Dree aygà lou pôvre syre:
Ayl à pryn dan lou baytan!

par une gasconnade, et d'affirmer une chose sur la simple parole d'un autre; en un mot, pour ne pas vous laisser croire que nous passons sous silence ce que nous ne possédons pas, nous allons vous citer quelques fragments des couplets du second Noël, de celui qui, donnant son titre au recueil, doit nécessairement en être la pièce la plus saillante:

LUCIFER PRIS AU TRÉBUCHET

SUR L'AIR : *Qu'en dépit soit de la guerre !*

Te voilà bien, Lucifer,
Enchaîné dans l'Enfer !
Tu n'as garde d'en sortir.
Étais-tu assez subtil
De regimber contre ton maître?
Te voilà bien abrité!

Tu es la cause du *dam*
De notre bon père Adam.
Mais te voilà pris sans vert:
Tu as du bois pour l'hiver.
Bous, bous, bous dans la chaudière,
Dans la chaudière d'Enfer.

Nous nous moquons bien de toi :
Dieu t'a mis en désarroi.
Tu faisais le fanfaron,
Bien plus méchant que Roland;...
Voyez donc le pauvre sire:
Il est pris dans le *battant !*

Y ne craygnon don pu ran.
Jayvon yn for bon gayran;
Caa Jesu, quy a venu
Dedan ce monde tô nu,
Ay veen parre no myseyre:
Quay soo de tô requenu!

Ce Solô nà pa meussay,
Quey quay soo ménu senay;
Ayl à yquy pôvreman,
Su du foin tan seuleman,
Dan éne meychante Étaule,
San baygue ny bylleman.

Peù que çaa ay ce sayn jor
Quayl ay por no tan daymor,
Aulon ay confessyon;
Aypray y le recevron.
Quay no padòne no faute;
Jaymoy ny retoneron.

Quy ne syn pa yntady
Dantray dan son Payraydy;
Et qualor quy patyron
Du monde, et quan sotyron,
Quay faysse antray sou sé vôte
Tô lé pôvre vygneron!

Voilà le chef-d'œuvre du recueil! Jugez par-là des autres Noëls! — Le cher chanoine est très drôle, surtout avec ses suppressions d'apostrophes et son étonnante multiplicité d'*y*. — Et encore, si les sept couplets que nous venons de citer étaient intégralement de lui.

Nous ne craignons donc plus rien.
Nous avons un fort bon garant.
Car Jésus, qui est venu
Dans ce monde tout nu,
Y vient prendre nos misères :
Qu'il soit de tous reconnu !

Ce Soleil n'est pas couché,
Quoiqu'il soit minuit sonné ;
Il est là pauvrement,
Sur du foin seulement,
Dans une méchante Étable,
Sans nippes ni liens.

Puisque c'est en ce saint jour
Qu'il a pour nous tant d'amour,
Allons à confesse,
Après nous le recevrons.
Qu'il nous pardonne nos fautes ;
Jamais nous n'y retournerons.

Que nous ne soyons pas interdits
D'entrer dans son Paradis ;
Et qu'alors *que nous partirons*
Du monde, et *que nous en sortirons*,
Qu'il fasse entrer sous ses voûtes
Tous les pauvres vignerons !

quelque peu qu'ils valussent ! Mais, pas du tout. Comparez le troisième, le quatrième et le cinquième avec celui-ci, tiré d'un Noël qui ne vaut guère mieux, par parenthèse, mais qui a au moins le mérite d'être venu le premier :

La nature estoit en désarroy,
Sans l'assistance de ce roy,
Qui (chose est étrange !)
Est venu,
Comme un pauvre tout nud,
Naistre dans une grange.

Il y a là-dedans, n'est-ce pas, certains airs de famille un peu incontestables ? Et si l'on feuilletait tous ces recueils oubliés de Noëls vulgaires et informes, nous vous garantissons qu'on y remarquerait plus d'une ressemblance pareille. — Il n'a fait, dans tout son volume, offert par une sotte dédicace à S. A. R Mademoiselle, il n'a fait, disons-nous, que mettre en vers moins fautifs les lieux communs et les platitudes dont fourmillent les recueils cités plus haut, et que l'on ne peut pas même comparer, pour le mérite littéraire, à ces chansons étonnantes de mesure et de rimes que débitent nos joueurs actuels d'orgues de Barbarie.

(Cela dit sans attaquer la haute valeur archéologique du Chant populaire et du Noël, intéressants à de si nombreux points de vue.)

Nous ne voulons pas clore cet Appendice sans rapporter deux Couplets, que nous trouvons dans une petite édition in-32 des Noëls de Gui Barôzai, et qu'on lui attribue. Nous nous permettons d'élever un doute sur l'authenticité de ces deux Couplets, malgré ce que dit la Note qui les précède, et que nous reproduisons, parce qu'elle donne un exemple de cette modestie d'anonyme, qui ne vise tout simplement qu'à faire passer, comme étant du maître, un méchant pastiche de l'écolier.

Voici cette Note et ces deux Couplets :

« Il y a apparence que l'auteur de ces Noëls n'a pas jugé dignes « de l'impression les deux Couplets qui suivent, qu'*on assure* avoir « vus dans ses papiers. Le premier est la fin du 11e Noël de la « Roulotte : *le Curé de Pleumeire* (page 52). Le second doit être « mis avant le Couplet qui commence par : *Lė Carme, lė Jaicopin,* « dans le premier Noël du Tillot (page 98).

PREMIER.

« Si Dei no baille plaice	« Si Dieu nous donne place
« Lai-hau dan son Grenei,	« Là-haut dans son Grenier,

« Je chanteron san cesse,	« Nous chanterons sans cesse,
« San faire autre métei :	« Sans faire autre métier :
« Robeigne,	« Robine,
« Lubeigne,	« Lubine,
« Béreigne,	« Bénigne,
« Ligei ,	« Léger,
« Chanton tô : Noei ! Noei ! »	« Chantons tous : Noël ! Noël ! »

DEUXIÈME.

« Le Préte rantai vou non ,	« Le Prêtre rentier ou non ,
« Et le moitre de sai cure,	« E le maître de sa cure,
« Chante dessu tô lé ton ,	« Chantent sur tous les tons,
Ture-lure,	« Ture-lure,
« Ammistôflai de forure,	« Enterrés sous la fourrure,
« Noei ture-lure-lure ! »	» Noël ture-lure-lure ! »

Qu'on veuille ou non, maintenant, les attribuer à La Monnoye, nous ne nous y opposons pas. Mais nous croyons toujours, comme auparavant, qu'il est au moins aussi sage de douter. Du reste, le Gui-Barôzai, le *Bourguignon salé* par excellence, n'en est pas à deux couplets près ; et ce n'est pas lui faire grand tort que de lui retrancher ceux-là.

FIN DES NOELS BOURGUIGNONS.

LÉ NOÉ MOCONNAI

DIALOGUE

ANTRE DÉ BREGI É DÉ BREGIRE

OU

CANTIQUE SPIRITUER

PRE POSSAY OÉVOTEMAN LE TAN DE LA NAISSANCE
DU BON GÉSU.

Yé le Parrain Bliaise que lé-s-a composai pre le contanteman de lieû lé brove jan.

AVERTISSEMENT.

Si, dans ces Cantiques champêtres, qui n'ont été composés que pour les personnes de la campagne, on n'a pas observé scrupuleusement l'art d'ecrire, surtout dans un langage aussi limité que l'est le patois mâconnois, le lecteur, quel qu'il soit, par cette considération, ne s'en rendra pas le critique, d'autant plus qu'on n'avoit pas eu le dessein de mettre cet ouvrage sous la presse; mais les copies peu correctes, et les demandes réitérées de plusieurs personnes ont donné lieu à cette édition, dont la vente justifiera le délai ou la confiance à la donner au public ; et, dans la suite, je ferai paraître de nouveaux Cantiques dans le même genre, après que ceux-ci auront été suffisamment débités.

(L'édition de ces *Noëls* a été publiée *à Mâcon, chez Jean-Adrian de Saint, imprimeur et marchand libraire*, sans indication de millésime. — Une autre a été publiée à Pont-de-Vaux, chez Moirond, 1797.)

Pour faciliter aux étrangers la prononciation de ce langage, on donne ici les règles générales que l'on doit observer exactement, surtout pour la lettre *e*, et on a ajouté à la fin l'explication (rendue complétement inutile par la traduction), de quelques mots plus difficiles à entendre.

LE P. LHUILIER.

LES NOELS MACONNAIS

DIALOGUES

ENTRE DES BERGERS ET DES BERGÈRES

OU

CANTIQUES SPIRITUELS

POUR PASSER DÉVOTEMENT LE TEMPS DE LA NAISSANCE
DU BON JÉSUS.

C'est le Père Blaise qui les a composés pour le contentement de tous les braves gens.

RÈGLES GÉNÉRALES POUR LA PRONONCIATION MACONNOISE.

ai est une diphtongue, qui se prononce simplement comme la première syllabe de ce mot français : *aimer*.

aï, ou *ay*, sont deux syllabes, par lesquelles on doit faire beaucoup sentir l'*a*, et un peu l'*ï*, comme dans ce mot : *haïr*.

e, sans accent, est toujours muet ou fermé ; accentué, il est très ouvert, comme dans la dernière syllabe du mot françois : *bonté*.

eû, avec un chevron, se prononce comme le mot françois *peu*.

ô, avec un chevron, se prononce sourdement, comme s'il n'y avait que la moitié d'un *u*, c'est-à-dire entre l'*o* et l'*u*.

yé, *ya*, fait sentir l'*y*, comme voyelle.

lia, *lie*, *lio*, *blia*, *blie*, *blio*, *lie*, etc., et semblables, sont des monosyllabes tout à fait mouillés, en passant l'*i* très légèrement.

glia, *glie*, *gli*, *glio*, sont également monosyllabes, dont le *g* ne se fait point sentir, comme dans le *gli* italien.

schlie, *schlian*, etc., sont monosyllabes difficiles à prononcer. Pour y parvenir, il faut se représenter ces deux syllabes : *che* et *lian*, et les prononcer toutes deux avec rapidité, surtout la première, et dire tout d'un trait : *schlian*.

dij, dans ce mot : *pedji*, se mouille à la façon des Auvergnats.

Tout le reste se prononce comme le bon françois, rapport au son des lettres.

UN MOT SUR LES NOELS MACONNAIS

Les *Noëls Mâconnais*, ces chants naïfs, traduits ici pour la première fois, sont depuis longtemps introuvables dans leur province même. Quoique populaires et dans toutes les mémoires d'alors, ils n'ont été imprimés que deux fois, dont une par les soins de leur auteur. — Les exemplaires se sont perdus ou détuits, et toute la région mâconnaise en attend une réimpression avec impatience.

Ces *Noëls* datent de 1720, et l'on en entendait encore, sous les chaumes des villages et jusque dans les églises, des couplets chantés vers 1830. Cent dix ans de populariré prouvent en leur faveur; les masses ne retiennent pas ainsi ce qui est mauvais.

Depuis l'époque de leur première publication, le dialecte mâconnais a beaucoup varié, et même plusieurs des expressions conservées dans notre recueil ne sont plus guère comprises par les habitants actuels de la localité. Comme en bien d'autres endroits, hélas! tout s'y nivelle, tout s'y *uniformise*, et langage et costume, — ce costume national si pittoresque qu'on est séduit rien qu'à voir pointer sous ses ruisseaux de dentelles le petit chapeau de nos mâconnaises, — tout va bientôt disparaître sous les envahissements de la mode, qui s'inquiète peu de ce qu'elle défait, et ne cherche jamais à faire *mieux*, mais *autrement*.

Lé *Noé moconnai* ont été composés par l'abbé Lhuilier, originaire et curé de Fuissé, — qui nous apprend lui-même ce détail par le premier couplet de son second Dialogue :

Saite-vou, compaire Thoine,
La nouvaile de çu payi ?
Yé *netron Curai de Fouissi*
Que dessi, diomainne,
Que tray gran monsieu son venu
Per adourai le Bon Gésu.

Il possédait et habitait un joli petit domaine dans cette paroisse, voisine de Mâcon.

L'auteur de ces *Noëls* avait en son cœur, à un degré remarquable, l'*amor patriæ*. Sa chère commune était tout pour lui, son petit monde, son univers, et c'est dans la plénitude de l'affection qu'il lui portait, qu'il entreprit de composer ses *Dialogues*, œuvre toute paternelle dans laquelle le pasteur descend avec habileté à l'idiome de ses ouailles, dont il veut rendre les pensées, et par là charmer les loisirs. — Pour s'assurer de la sincérité de cette intention, il suffit de voir la partie du deuxième Dialogue contenant la nomenclature piquante des présents faits à la Sainte Famille par les Rois-Mages ; c'est un cadre ingénieux où l'auteur a su faire entrer presque tous les noms des choses usuelles.... Voilà un des points de vue par lesquels les *Noëls mâconnais* doivent être considérés comme très précieux.

Quoique l'esprit et le ton de ce recueil diffèrent essentiellement du ton et de l'esprit qui se re-

marquent dans le recueil dijonnais, on trouverait cependant certains détails qui feraient voir que l'abbé Lhuilier avait étudié, ou au moins connaissait bien La Monnoye. Ce n'est pas qu'un parallèle puisse être établi entre les deux auteurs, quoiqu'ils aient, comme point de ressemblance, enveloppé chacun son œuvre du voile d'un pseudonyme. — La Monnoye, qui tient d'une manière si intime à sa localité par le langage, y tient moins par les idées. Son vol est élevé, et la porté philosophique de ses sujets généralise un peu ses *Noëls*. L'abbé Lhuilier, visant moins haut, tient au contraire à son endroit et par le langage et par les idées; il n'est pas allé au delà de la portée de ses naïfs paroissiens, dont il a, on ne peut mieux, reflété les mœurs calmes et les goûts simples.

Voilà pour le fond des deux livres; maintenant si nous passons à leur forme, nous verrons ceci :

La Monnoye, lui, n'a réuni ses *Noëls* par aucun lien entre eux; chaque chant est isolé et parfaitement indépendant des autres. L'abbé Lhuilier, dont tout le recueil ne contient que trois grandes divisions, a groupé les siens en leur donnant pour ainsi dire l'allure de petites pièces dramatiques. Ce sont de longs Cantiques à personnages, avec des indications intercalaires de mise en scène, et dans lesquels se succèdent de nombreux *Noëls* sur des airs et des rhythmes variés. Bien certainement le bon curé, en composant ses *Noëls mâconnais*, avait en réminiscence, et peut-être en vue nos anciens Mystères, cet

essai primitif de notre théâtre, et il les a imités de loin, et tout à fait à l'usage des bons habitants de Fuissé.

Il a si bien voulu approprier sa production dévotieuse à l'esprit de ses chers paysans, et rester dans le cercle limité de son intime voisinage, qu'il a usé largement du procédé habituel à presque tous ses confrères, et que l'anachronisme, cet élément constitutif du *Noël*, a pris grand soin d'y faire passer à Fuissé tous les saints événements de la Naissance, de l'Adoration des Rois, du Massacre des Innocents, etc. C'est avec une telle couleur locale que tous ces faits sont transportés dans son village, *contemporanéisés*, et mis sous les yeux de ses braves auditeurs, qu'on se laisserait aller presque sans peine à penser que lui-même, le naïf auteur, a cru les voir se dérouler en les décrivant. — Il y a mis toute la conviction d'une adorable bonhomie.

Tels qu'ils sont, ces *Noëls* ont une assez grande valeur, et par ce temps d'exhumations incessantes d'opuscules patois; maintenant que tous les idiômes, tous les dialectes de la France réunissent leurs richesses pour en former les éléments d'une histoire comparée de la langue française, cette édition, d'un travail où la linguistique a eu une grande part, ne peut qu'être utile en même temps qu'agréable.

Sans avoir l'importance ni la célébrité de ceux dont l'ancienne capitale de la Bourgogne est si fière, les *Noëls Mâconnais* viennent cependant avec on ne peut plus d'opportunité à la suite des *Noëls Bour-*

guignons, et l'œuvre naïve de l'abbé Lhuilier est un riche appendice à l'œuvre malicieuse de La Monnoye... le *Parrain Bliaise* complète heureusement *Gui-Barôzai*. (*)

F. FERTIAULT.

(*) Nous croyons inutile d'appeler de nouveau l'attention du lecteur sur notre systéme de traduction fidéle et mot à mot ; c'est absolument le même que pour les *Noëls Bourguignons*, qui précédent. — Seulement, nous éprouvons le besoin de remercier ici notre excellent ami et compatriote verdunois, l'abbé Glaneur, curé actuel de Fuissé, dont les gracieuses et savantes communications nous ont beaucoup aidé dans différentes parties de cette entreprise. Par lui nous avons pu nous procurer des textes indispensables pour des comparaisons, et nous lui devons des éclaircissements sur plusieurs points obscurs de notre aride travail. Pour peu que nous ayons réussi, il lui en revient donc une part.

Nous ne terminerons pas cette Note sans remercier également deux autres de nos compatriotes, Et. Faivre, banquier, et J.-P. Abel Jeandet, médecin, tant pour les communications et renseignements divers que leur amitié a bien voulu nous transmettre, que pour certaines recherches et démarches faites de loin et dans lesquelles ils nous ont suppléé avec un zèle que le nôtre même n'aurait point dépassé. (Le dernier, qui se fera bientôt connaître comme historien de notre chère petite ville — Verdun-sur-le-Doubs, — s'est déjà, par différents travaux, placé au premier rang des laborieux érudits de la Bourgogne.)

F. F.



Le Parrain Blaise
imaginant les trois episodes de ses *Noëls*
(Page 219)

LES NOELS MACONNAIS

PRÉMI DIALOGUE

MOCONNAI,

pre le jor de Noër,

Où on vaï dé Bregi é dé Bregire, que chanton per ansain, an se-n-alan à l'Etroblie de Betleyan.

Lé Presonoge son :

BENAY, *le vieû*,
e DENI, *son petic garson;*
é pi ya *la* GLIODA,
BLIAISE,
PHELEBAR,
PIARRE,
FRANÇAÏSE,
é LOAÏSA ;
TOINETA, *petiete Bregire*,
GLIODENA, *sa petiete sœur*,
é pi le petie COULA, *que va an chan.*
— Ya pi ancô traï ANGE.

(*Yé don Benaï, que ne pou pô marchi, que reveglie ù mitan de la neû son garson Deni, que dremaï bian fôr, an l'i desan de brove façon :*)

Premi ar : *Sur un air champétre.*

BENAY.

Live-ti don, Deni,
Men ami,
E live-ti don vite ;
Pran té marnire é ten abi,
Avû ton devanti.

PREMIER DIALOGUE

MACONNOIS,

pour le jour de Noël,

Où l'on voit des Bergers et des Bergères, qui chantent ensemble, en s'en allant à l'Etable de Bethléem.

Les Personnages sont :

BENOIT, *le vieux*,
et DENIS, *son petit garçon ;*
et puis il y a *la* CLAUDE,
BLAISE,
PHILIBERT,
PIERRE,
FRANÇOISE,
et LOUISE ;
TOINETTE, *petite Bergère*,
CLAUDINE, *sa petite sœur*,
et puis le petit COLAS, *qui va en champ.*
— Puis il y a encore trois ANGES.

(*C'est donc Benoit qui ne peut pas marcher, qui réveille au milieu de la nuit son garçon Denis, qui dormait bien fort, en lui disant de belle façon :*)

Premier air : *Sur un air champêtre.*

BENOIT.

Lève-toi donc, Denis,
Mon ami,
Et lève-toi donc vite ;
Prends tes culottes et ton habit,
Avec ton tablier.

Live-ti don, Deni,
Men ami,
E live-ti don vite!
(Deni, qu'é queman ben dé jan,
Li repon, je ne sai queman:)

DENI.

Vôs ete ben antrain
Du matin;
Que vegli-vô don faire?
Nos arain ben prou tan demain
Pre travailli ansain.
Vôs éte ben antrain
Du matin;
Que vegli-vô don faire?

BENAY.

Yé pre te faire vay
'Na saquay
Que te ne pou comprandre.
Quan t'i auró vieù una fay,
T'i sauró queman may.
Yé pre te faire vay
'Na saquay
Que te ne pou comprandre.

DENI.

Paire, é-ti le selou
Qu'é chi noû
Que fâ tan de lemire?
Je ne craysay pó qu'i fú jôr,
Tan j'ai bian sene ancôr.
Paire é-ti le selou
Qu'é chi noû
Que fâ tan de lemire?

BENAY.

T'y veró ben tantoû,
E petou,
Se t'ó un petion d'aime:
Yé le bon Dé que vain vé nô,
Pre nô sauvai tretô.
T'i veró ben tantou,

Lève-toi donc, Denis,
Mon ami,
Et lève-toi donc vite!
(Denis, qui est comme bien des gens,
Lui répond, je ne sais comment :)

DENIS.

Vous êtes bien en train
Du matin;
Que voulez-vous donc faire?
Nous aurons bien assez de temps demain
Pour travailler ensemble.
Vous êtes bien en train
Du matin;
Que voulez-vous donc faire?

BENOIT.

C'est pour te faire voir
Une chose
Que tu ne peux comprendre.
Quand tu auras vu cela une fois,
Tu le sauras comme moi.
C'est pour te faire voir
Une chose
Que tu ne peux comprendre.

DENIS.

Père, est-ce le soleil
Qui est chez nous
Qui fait tant de lumière?
Je ne croyais pas qu'il fût jour,
Tant j'ai bien sommeil encore.
Père, est-ce le soleil
Qui est chez nous
Qui fait tant de lumière?

BENOIT.

Tu le verras bien tantôt,
Et plus tôt,
Si tu as un peu d'esprit:
C'est le bon Dieu qui vient vers nous
Pour nous sauver tous.
Tu le verras bien tantôt,

E petou,
Se t'ó un petion d'aime.

DENI.

Mon Di ! Qu'é-t-i tô san
Que j'antan ?
Yé-t-e pay un meroschlie ?
Ya liometó ben tan d'anfan
Que chanton dan le Tan.
Mon Di, qu'é-t-i tó san
Que j'antan ?
Yé-t-e pay un meroschlie?

BENAY.

Yan é, Deni, un gran,
Vaireman
Ben mai que tô lés autre :
Un Dé pre nô se faire anfan...
Que vou-te de pû gran ?
Yan é, Deni, un gran,
Vaireman
Ben mai que tô lés autre.

DENI.

Y m'i fó don alai
Désandai,
Pre vay cela gran féta !
Ma de qué schlian fó-t-i possai
Pre ne pó m'ansarai ?
Y m'i fó don alai
Désandai,
Pre vay cela gran féta !

BENAY.

N'i vó pô san presan,
Men-anfan,
Pi-que yé netron Maître.
Mene avu taî ton frere Jan,
Qu'an pôrtera autan.
N'i vó pó san presan,
Men-anfan,
Pi-que yé netron Maître.

Et plus tôt
Si tu as un peu d'esprit.

DENIS.

Mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela
Que j'entends ?
N'est-ce pas un miracle ?
Il y a là-haut bien tant d'enfants
Qui chantent dans le Ciel.
Mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela
Que j'entends ?
N'est-ce pas un miracle ?

BENOIT.

C'en est, Denis, un grand,
Vraiment
Bien plus grand que tous les autres :
Un Dieu pour nous se faire enfant...
Que veux-tu de plus grand ?
C'en est, Denis, un grand,
Vraiment
Bien plus grand que tous les autres.

DENIS.

Il m'y faut donc aller
Tout de suite,
Pour voir cette grande fête !
Mais de quel côté faut-il passer
Pour ne pas m'égarer ?
Il m'y faut donc aller
Tout de suite,
Pour voir cette grande fête !

BENOIT.

N'y va pas sans présent,
Mon enfant,
Puisque c'est notre Maître.
Mène avec toi ton frère Jean,
Qui en portera autant.
N'y va pas sans présent,
Mon enfant,
Puisque c'est notre Maître.

DENI.

Queman s'apèle-t-i ?
Dite-mi ;
Ou é-t-i qu'i demoure ?
Si n'é pleñ monsie Laboûri,
E que vô l'ain changi,
Queman s'apèle-t-i ?
Dite-mi ;
Ou é-t-i qu'i demoure ?

BENAY.

Hélô ! qu'y a pedji
A celi
Que n'apran pô a lire !
T'ai-je pô di que le bon Di
Demoure an tô payi ?...
Hélô ! qu'y a pedji
A celi
Que n'apran pô a lire !

DENI.

J'y vressi ben, an tan,
Broveman
Me-n'alai a l'écoule ;
Mài i faisi alai an chan,
Vô saite ben queman.
J'y vressi ben, an tan,
Broveman
Me-n'alai a l'écoule.

BENAY.

Aquète don, Deni,
Yé prou di,
Je t'i vô tôt aprandre ;
E pi, quan t'i aurô apri,
T'i derô a Lôï.
Aquète don, Deni,
Yé prou di,
Je t'i vô tôt aprandre :

Nô sain tretô naqui,
Ben maudi,

DENIS.

Comment s'appelle-t-il ?
Dites-moi ;
Où est-ce qu'il demeure ?
Si ce n'est plus monsieur Laborier,
Et que vous l'ayez changé,
Comment s'appelle-t-il ?
Dites-moi;
Où est-ce qu'il demeure?

BENOIT.

Hélas ! qu'il y a pitié
A celui
Qui n'apprend pas à lire !
T'ai-je pas dit que le bon Dieu
Demeure en tous pays ?...
Hélas ! qu'il y a pitié
A celui
Qui n'apprend pas à lire !

DENIS.

Je voulus bien, dans le temps,
Joliment
M'en aller à l'école ;
Mais il fallut aller en champ,
Vous savez bien comment.
Je voulus bien, dans le temps,
Joliment
M'en aller à l'école.

BENOIT.

Écoute donc, Denis,
C'est assez dit,
Je te le vais tout apprendre ;
Et puis, quand tu l'aura appris,
Tu le diras à Louis.
Écoute donc, Denis,
C'est assez dit,
Je te le vais tout apprendre.

Nous sommes tous nés,
Bien maudits,

D'Adan, le premi hôme.
Pe-l'amôr qu'il avaï mangi
Ce qu'on l'i défandi,
Nô sain tretô naqui,
Ben maudi,
D'Adan, le premi hôme.

Mà Celu que nô fi
Queman Li,
Nô promi un Messie
Que serai vaireman son Fi.
Lé Proufaite y an di.
Ma Celu que nô fi
Queman Li,
Nô promi un Messie.

Dempi tô ce-tu tan,
Lés anfan
De çu manjou de pôme,
An pliouran é se lamentan,
N'étian jamai contan,
Dempi tô ce-tu tan,
Lés anfan
De çu manjou de pôme.

Yé pre san qu'ajôrdù,
De Jesu
Nôs ain cela fanfara.
Lés Ange que t'ó antandu
An di qu'il é venu.
Yé pre san qu'ajôrdù,
De Jésu
Nôs ain cela fanfara.

Mà ne sai pó, Deni,
Ebobi
Se te le vai bian pouvre ;
S'i vain nôs aprandre a poti,
I sôfre le premi.

D'Adam, le premier homme.
*Pour l'amour qu'*il avait mangé
Ce qu'on lui défendit,
Nous sommes tous nés,
Bien maudits,
D'Adam, le premier homme.

Mais Celui qui nous fit
Comme Lui,
Nous promit un Messie
Qui serait vraiment son Fils.
Les Prophètes l'ont dit.
Mais Celui qui nous fit
Comme Lui,
Nous promit un Messie.

Depuis tout ce temps,
Les enfants
De ce mangeur de pomme,
En pleurant et se lamentant,
N'étaient jamais contents,
Depuis tout ce temps,
Les enfants
De ce mangeur de pomme.

C'est pour cela qu'aujourd'hui,
De Jésus
Nous avons cette fanfare.
Les Anges que tu as entendus
Ont dit qu'il est venu.
C'est pour cela qu'aujourd'hui,
De Jésus
Nous avons cette fanfare.

Mais ne sois pas, Denis,
Ébaubi
Si tu le vois bien pauvre ;
S'il vient nous apprendre à pâtir,
Il souffre le premier.

Mà ne sai pó, Deni,
Ebobi
Se te le vai bian pouvre.

Te veró, an çu lieû,
Un grou beû
E avù li un ône.
Pre l'echandi, fôte de feû,
I sofliô tretô deû.
Te veró, an çu lieû,
Un grou beû
E avù li un ône.

Deni, quan t'i seró,
T'i feró
Una gran reveransa;
Te tendró a bó ton chapiô
An gaitian son barciô.
Deni, quan t'i seró,
T'i feró
Una gran reveransa.

Te deró a Jousai,
S'i te pliai,
E a sa brova fenna,
Que je n'ai pó pù t'i menai
Tan j'ai mau é jarrai.
Te deró a Jousai,
S'i te pliai,
E a sa brova fenna.

DENI.

Paire, a Di vô queman;
Yé prou tan:
D'i vay je me balaye.
Preni potianse an m'atandan;
J'i vó tôrjòr côran.
Paire, a Di vô queman;
Yé prou tan:
D'i vay je me balaye.

Mais ne sois pas, Denis,
Ébaubi
Si tu le vois bien pauvre.

Tu verras, en ce lieu,
Un gros bœuf
Et avec lui un âne.
Pour l'échauffer, faute de feu,
Ils soufflent tous les deux.
Tu verras, en ce lieu,
Un gros bœuf
Et avec lui un âne.

Denis, quand tu y seras,
Tu lui feras
Une grande révérence;
Tu tiendras à bas ton chapeau,
En regardant son berceau.
Denis, quand tu y seras,
Tu lui feras
Une grande revérence.

Tu diras à Joseph,
S'il te plaît,
Et à sa bonne femme,
Que je n'ai pas pu t'y mener
Tant j'ai mal aux jarrets.
Tu diras à Joseph,
S'il te plaît,
Et à sa bonne femme.

DENIS.

Père, à Dieu je vous recommande;
C'est assez temps:
D'y aller je m'empresse.
Prenez patience en m'attendant;
J'y vais toujours courant.
Père, à Dieu je vous recommande;
C'est assez temps:
D'y aller je m'empresse.

(Deni, qu'a mi sa brova bliodu,
Apele Bliaise avù la Glioda.)

2e Ar: *Sur un vaudeville.*

DENI.

E! bon jor don, Glioda! Vain-t-en
[avù may,
Et crie le parrain Bliaise;
E nôs irain ansain, tretô tray a tray,
Ma fay,
Ne t'an deplaise;
E pi, quan nôs arain vieû çu brove
[Ray,
Nôs an serain ben aise.

(La Gliod', avù sa brova loge,
Và chantan pre tô le caroge:)

3e Ar.

LA GLIODA.

Pre may, je vou broveman
Li faire, li faire, (*)
Pre may, je vou broveman
Li faire un presau,
Pre li plaire,
Afin qu'i say ben contan.

(Bliaise, qu'é, ma fion, ben unéte,
Chante cosi queman le préte:)

4e *Ar champétre.*

BLIAISE.

E may je li vou faire (*)
Un se brove discôr,
Qu'il an dise a sa maire: (*)
« Requemansi-le ancôr, »
E a Jousai, son paire :
« Redite-z-i tôrjôr. »

(Tieû lé Bregi é lé Bregire
S'an van chantan, é an dansan,
Tô le lon de nótre charrire,
Sù un ar que và gayeman :)

(Denis, qui a mis sa belle blouse,
Appelle Blaise avec la Claude.)

2e Air: *Sur un vaudeville.*

DENIS.

Eh! bonjour donc *la* Claude! Viens-t'en
[avec moi,
Et appelle le père Blaise ;
Et nous irons ensemble, tous trois à trois,
Ma foi,
Ne t'en déplaise ;
Et puis, quand nous aurons vu ce joli Roi,
Nous en serons bien aises.

(La Claude, avec sa jolie robe,
Va chantant par tout le quartier.)

3e *Air.*

LA CLAUDE.

Pour moi, je veux joliment
Lui faire, lui faire,
Pour moi je veux joliment
Lui faire un présent,
Pour lui plaire,
Afin qu'il soit bien content.

(Blaise, qui est, ma foi, bien poli,
Chante presque comme le prêtre :)

4e *Air champêtre.*

BLAISE.

Et moi je lui veux faire
Un si joli discours,
Qu'il en dise à sa mère:
« Recommencez-le encore, »
Et à Joseph, son père :
« Redites-le toujours. »

(Tous les Bergers et les Bergères
S'en vont chantant, et en dansant,
Tout le long de notre chemin,
Sur un air qui va gaîment:)

* Pour les vers à répéter en chantant, on a mis partout (*) à la place de *bis.*

5e Ar : *Sur la Marche de Chalon.*

Môdain don vite, anfan ; (*)
Yé tan ;
Ne chomain pó tan.
Queman !
La museta joye broveman ;
Le tambôrin posse ja devan ;
Nôs ain dé matafan, (*)
Du taglion, du pan,
De lé gôfre, é pi du bon vin blian.
Chossain cé gôrman,
Que n'aportou jamai ran ;
Nô n'ain pó besoin de tôte cé che- [tite jan,
Pi-que, s'i venian,
I-l-avôlerian
Tô nôtré presan.

(*I dessiron a Phelebar :*
« Autre le premi dan la grange. »
Setôu i quiti sé soular,
É parouli queman un Ange,
En chantau sù un si brove ar,
Que Jouzai i trouvt etrange:)

6e *Ar champétre.*

PHELEBAR.

Je vô prie biau le bon jôr, (*)
E a la brova compania.
Nô san venieû, Dame Maria, (*)
Pre faire a vetron Fi la côr ;
Je vô prie bian le bon jôr !

(*E Piarre, pù fôr qu'un sebliai,*
U méme ar dessi sù côbliai :)

PIARRE.

Nô n'ain pó pù veni petoû (*)
Per adourai vetra naissansa ;
Predoné-nô ce-l-ignouransa, (*)
Brove Anfan, vô que saite toû...
Nô n'ain pó pù veni petoû.

5e Air : *Sur la Marche de Chalon.*

Montons donc vite, enfants ;
Il est temps ;
Ne restons pas tant.
Comment !
La musette joue joliment ;
Le tambourin passe déjà devant ;
Nous avons des matefains,
De la viande, du pain,
Des gaufres, et puis du bon vin blanc.
Chassons ces gourmands
Qui n'apportent jamais rien ;
Nous n'avons pas besoin de toutes ces [mauvaises gens ,
Parce que, s'ils venaient,
Ils avaleraient
Tous nos présents.

(*Ils dirent à Philibert :*
« Entre le premier dans la grange. »
Aussitôt il quitta ses souliers,
Et parla comme un Ange,
En chantant sur un si joli air
Que Joseph le trouva étrange :)

6e *Air champêtre.*

PHILIBERT.

Je vous souhaite bien le bonjour,
Et à la bonne compagnie.
Nous sommes venus, Dame Marie,
Pour faire à votre Fils la cour ;
Je vous souhaite bien le bonjour !

(*Et Pierre, plus fort qu'un sifflet,*
Sur le même air dit son couplet :)

PIERRE.

Nous n'avons pas pu venir plus tôt
Pour adorer votre naissance;
Pardonnez-nous cette ignorance,
Joli Enfant, vous qui savez tout...
Nous n'avons pas pu venir plus tôt

(Pi là Françaïse, a dou geneû,
Tô come é chan, quan elle crie,
Chanti ben mieû qu'un rossegneû,
Su l'ar : Or, nous dites, Marie :)

7e ar : *Or, nous dites, Marie.*

LA FRANÇAÏSE.

Vô n'ète pô ben anse,
Men'aimoblie Pôpon,
Vô qu'éte, an assurance,
Pû brove que chavon ;
Vô-z-ay trô de sôfrance (*)
An demouran sayan.
E ! mon Dé, quan j'i panse,
I m'i grive ni bian.

(La Loaïse, qu'ére ben unaite,
Li chanti, d'acoute lé baite :)

LOAÏSA.

Prequay dan ce-l-étroblie (*)
Vegli-vô demourai ?
Vô n'ai ne lie ne troblie,
Ne feû pre vô charfai.
U mitan de dou bète, (*)
Utre vetron respaï,
Ma fion, ben mau vôs éte...
Siagli-s-an, se vo pliaï !

(Toineta, peticte Bregire,
Que s'émarvegli é que l'admire,
Li chanti, ù non de sa gran,
E la Glioden'an fi autan :)

8e *Ar champétre.*

TOINETA.

I vô fodray veni chi nô ; (*)
Nôs ain prou, Di marci, pre vô,
Pre vô é vetron monde ; (*)
Ma gran vo-s-i semonde.
I vô fodray veni chi nô ;
Nos ain prou, Di marci, pre vô !

(Puis la Françoise, à deux genoux,
Tout comme aux champs, quand elle crie,
Chante bien mieux qu'un rossignol,
Sur l'air : Or, nous dites, Marie :)

7e Air : *Or, nous dites, Marie.*

LA FRANÇOISE.

Vous n'êtes pas bien ainsi,
Mon aimable Poupon,
Vous qui êtes, assurément,
Plus joli que personne ;
Vous avez trop de souffrance
En demeurant céans.
Eh ! mon Dieu, quand j'y pense,
Je m'en chagrine bien.

(La Louise, qui était bien polie,
Lui chanta, à côté des bêtes :)

LOUISE.

Pourquoi dans cette étable
Voulez-vous demeurer ?
Vous n'avez ni lit ni table,
Ni feu pour vous chauffer.
Au milieu de deux bêtes,
Sauf votre respect,
Ma foi, bien mal vous êtes...
Sortez-en, s'il vous plait !

(Toinette, petite Bergère,
Qui s'émerveille et qui l'admire,
Lui chanta, au nom de sa grand'mère,
Et la Claudine en fit autant :)

8e *Air champêtre.*

TOINETTE.

Il vous faudrait venir chez nous ;
Nous avons assez, Dieu merci, pour vous,
Pour vous et votre monde ;
Ma grand' mère vous y engage.
Il vous faudrait venir chez nous ;
Nous avons assez, Dieu merci, pour vous

(La Gliodena, san mai chomai,
Li chanti le segon côbliai :)

GLIODENA.

Nôs ain du lai é du froman, (*)
E ben dè brove-z-aiseman
Pre faire la bolie. (*)
Veni, Dame Marie ;
Je greceré votre-n-Anfan,
E je ne faré ran que san.

(Coula, que ne s'étauge pô,
Li dessi, levan son chapiô :)

COULA.

Pre may, quan i sera pû gran, (*)
Je le meneré ben an chan
Mangi de lé chotagne (*)
Dessu nettre montagne,
E nô joyerain avû li
Tô netron sou ù remati.

(Lés Ange, queman may,
Que ne son pò de-z-ône,
Chantiron an fransay
Tô tray çu brove prône :)

9e *Air vulgaire.*

PREMIER ANGE.

Vous voyez, Bergers, Bergères,
Aujourd'hui, dans cet Enfant,
Du plus profond des Mystères
L'heureux accomplissement.
Conservez, par vos prières,
Les grâces et les lumières
De ce beau Soleil naissant.
Vous voyez, Bergers, etc.

(Répéter entièrement les quatre premiers vers.)

SECOND ANGE.

Recevez la paix profonde
Qu'il vous apporte des Cieux ;
C'est une paix que le monde

(La Claudine, sans plus tarder,
Lui chanta le second couplet :)

CLAUDINE.

Nous avons du lait et du froment,
Et bien de la jolie vaisselle
Pour faire la bouillie.
Venez, Dame Marie ;
Je bercerai votre Enfant,
Et je ne ferai rien que cela.

(Colas, qui ne s'épouvante pas,
Lui dit, levant son chapeau :)

COLAS.

Pour moi, quand il sera plus grand,
Je le mènerai bien en champ
Manger des chataignes
Sur notre montagne,
Et nous jouerons avec lui
Tout notre saoul au *remati* (?)

(Les Anges, comme moi,
Qui ne sont pas des ânes,
Chantèrent en français
Tous trois ce beau prône :)

9e *Air vulgaire.*

PREMIER ANGE.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

SECOND ANGE.

. . . .
. . . .
. . . .

Ne donne point en ces lieux.
Parcourez la terre et l'onde :
Si ce Dieu ne vous seconde,
Vous ne pouvez être heureux.
Recevez la paix, etc.
(Répéter entièrement les quatre premiers vers.)

TROISIÈME ANGE.

Mais imitez son exemple
De douceur, d'humilité :
Car il hait un cœur qui s'enfle
Par l'esprit de vanité ;
Et si trop faible il vous semble,
Souvenez-vous que tout tremble
Quand il s'arme de fierté.
Brûlez donc, dans son saint Temple,
Des feux de sa charité,
Pour jouir un jour ensemble
De l'heureuse Éternité !

(Phelebar, ben apri,
Fesi la reveranse,
E tretó, queman li,
Chantiron ansain anse:)

10e *Ar champêtre.*

PHELEBAR, *ou* TIEÛ.

An vô remarcian tray fay, (*)
Jousai, é vô, Viarge Maria,
D'avai vressi nô faire vay
Celû que nô done la via.
Vô nô-s-ai bian fa de l'inôr... (*)
Heurieu se j'aviain du retôr !

(Tieû lé Bregi é lé Bregire
S'an retórniron ben an train,
Chantan tô le lon dé charrire
Cù moutai an brove latain :)

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

TROISIÈME ANGE.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

(Philibert, bien appris,
Fit la révérence,
Et tous, comme lui,
Chantèrent ensemble ainsi :)

10e *Air champêtre.*

PHILIBERT, *et* TOUS.

En vous remerciant trois fois,
Joseph, et vous, Vierge Marie,
D'avoir voulu nous faire voir
Celui qui nous donne la vie.
Vous nous avez bien fait de l'honneur....
Heureux si nous avions du retour !

(Tous les Bergers et les Bergères
S'en retournèrent bien joyeux,
Chantant tout le long des chemins
Ce motet en joli latin :).

11ᵉ ar : *Sur une sautèuse Bourguignottè.*

Chantain tieû *Alleluya*, (*)
A a a a a a, an mesique !
Chantain tieû *Alleluya*
Tan que le souflie durera.
Pi nô dirain le *Gloria*, (*)
A a a, çu biau Cantique,
E pi Deni requemansera
Tó lés ar noviau é antique,
E pi Deni requemansera
Tan qu'û *seculoron secula !*
Amen !

YÉ-T-ICE LE CHAVON.

11e air : *Sur une sauteuse Bourguignotte.*

Chantons tous *Alleluia*,
A a a a a a, en musique !
Chantons tous *Alleluia*
Tant que le souffle durera.
Puis nous dirons le *Gloria*,
A a a, ce beau Cantique,
Et puis Denis recommencera
Tous les airs nouveaux et anciens,
Et puis Denis recommencera
Jusqu'à *seculorum secula !*
Amen !

C'EST ICI LA FIN.

SECOND DIALOGUE
MOCONNAI,
Sû le viôge que lé Môge firon a Betleyan.

(Celû que conte lé chouse, chante tôrjôr sû le méme ar.)

Premi ar champétre bressan.

THINE.

Salte-vô ben, compaire Toinne, (*)
La nôvaïle de çu payi ?
Yé netron Curai de Foüissi
Que dessl, diomainne,
Que tray gran Monsieû son venû
Per adôrai le bon Gésù.

Mon Di, i ne s'étôjon guaire, (*)
An venian de se loin tô tray ;
Ben qu'i sayon garson de Ray,
De paire é de maire,
I ne fan pó lés antandu
Queman le monde d'ajôrdu.

SECOND DIALOGUE
MACONNOIS,
Sur le voyage que les Mages firent à Bethléem.

(Celui qui conte les choses, chante toujours sur le même air.)

Premier air champétre bressan.

THINE.

Savez-vous bien, compère Toine,
La nouvelle de ce pays ?
C'est notre Curé de Fuissé
Qui dit, dimanche,
Que trois grands Messieurs sont venus
Pour adorer le bon Jésus.

Mon Dieu, ils ne s'épargnent guère,
En venant de si loin tous trois ;
Bien qu'ils soient garçons de Rois,
De père et de mère,
Ils ne font pas les entendus
Comme le monde d'aujourd'hui.

Ben savan tô queman dé préte, (*)
Se yan sû lire û firmaman
Que le bon Di sé fai Anfan
Entremï dou béte,
I n'an pó coaite d'armana
Pre savay qué tan i farà.

I viron una bale étayle, (*)
Que luysay û mitan de l'ar ;
E, vaisan de neû ben plieû cliar
Qu'avû tray chandayle,
I brôtiron de l'Orian
Pre s'an veni an Betleyan.

Queman cieû que van a San Jôque (*)
An cana chuglion le *Totiau*,
Cé Monsieû seguian çû flambiau ;
I n'é pó de môque.
Jôr é neû i marchion tô tray,
Choquion sé volé avû say.

Le premi va devan lé-z-autre, (*)
Sé cafe pliainne de louï d'or ;
Yé celû qu'a non Melquior.
Queman le-z-Apotre,
I prayche é laisse son payi
Pre donai son ben û bon Di.

Le segon a prou bale face, (*)
I s'apele étô Gossepar ;
E le darri, yé Botasar,
Pu nay qu'una casse.
L'un porte un pliain tepain d'ansan,
L'autre la mirre pre l'Anfan.

Qu'i fesai biau vay cela féte, (*)
Tô du lon de cé gran chemain !
I m'ét-avi que tô çu train,
Avû lieû muséte,
Lé flieûte é tû le-s-instruman
Semblion côsi un regiman.

Bien savants tous comme des prêtres,
S'il ont su lire au firmament
Que le bon Dieu s'est fait Enfant
Au milieu de deux bêtes,
Ils n'ont pas besoin d'almanach
Pour savoir quel temps il fera.

Ils virent une belle étoile,
Qui luisait au milieu de l'air ;
Et, voyant de nuit bien plus clair
Qu'avec trois chandelles,
Ils partirent de l'Orient
Pour s'en venir à Bethléem.

Comme ceux qui vont à Saint-Jacques
Le soir regardent le *Rateau* (*constellation*),
Ces Messieurs suivaient ce flambeau ;
Ce n'est pas un mensonge.
Jour et nuit ils marchaient tous trois,
Chacun ses valets avec lui.

Le premier va devant les autres,
Ses poches pleines de louis d'or ;
C'est celui qui a nom Melchior.
Comme les Apôtres,
Il prêche et laisse son pays
Pour donner son bien au bon Dieu.

Le second a assez belle face,
Il s'appelle aussi Gaspard ;
Et le dernier, c'est Balthazar,
Plus noir qu'une poële.
L'un porte un plein pot d'encens,
L'autre la myrrhe pour l'Enfant.

Qu'il faisait beau voir cette fête,
Tout du long de ces grands chemins !
Il m'est avis que tout ce train,
Avec leurs musettes,
Les flûtes et tous les instruments
Semblaient quasi un régiment.

Un môricó, que n'é pó pale, (*)
Avû sa cravate d'arjan,
Sû un chamiau qu'alay devan
Joyai dé taimbale,
E quatre tambôr û mitan
Fesiau tòrjôr: prerantanpan.

Lé-s-anfan, dedan dé carrosse, (*)
Chantian dé Noë an latain;
Lé garson é lé boîgle ansain,
Tieû de bone grôce,
Asse cliar que dé flajoulai,
Disiau tô le jôr dé moutai.

Pi venian dé char, paile-maile, (*)
Chargi de vivre é de presan:
Payvre, sucre, bôme, sôfran,
Figue, é la canaile,
Alôgne, rainsain, é muscâ,
E dé gran pô de cotigna.

Ainsain firon-ti lieû viôge, (*)
Contan queman dés épousai.
Aprai avay ben cheminai
E tô lieû mainnoge,
I viron ben joyeuseman
La vela de Gérusalan.

Tôt asse-tô qu'i-s-arriviron (*)
U fobôr qu'ére de lou schlian,
Lé vieû, le fenne, é lés-anfan,
Tieû s'an ebayron;
Quoqu'ion que n'i vaisay pô ben
Craisay que yére dé Boamien.

L'autre disay: «Yé dé braguaite (*)
Que venion vandre lieu-z-ongan;
Ma may, qu'i trompiron antan,
Ne say plieû se baite
Que de rebagli men arjan
Pre du cheti orviatan. »

Un moricaud, qui n'est point pâle,
Avec sa cravate d'argent,
Sur un chameau qui allait devant
Jouait des tymbales,
Et quatre tambours au milieu
Faisaient toujours: prerantanpan.

Les enfants, dans des carrosses,
Chantaient des Noels en latin;
Les garçons et les filles ensemble,
Tous de bonne grâce,
Aussi clair que des flageolets,
Disaient tout le jour des motets.

Puis venaient des chars, pêle-mêle,
Chargés de vivres et de présents:
Poivre, sucre, baume, safran,
Figues, et la cannelle,
Noisettes, raisins et muscats,
Et de grands pots de cotignac.

Ainsi firent-ils leur voyage,
Contents comme des épousés.
Après avoir bien cheminé
Et tout leur ménage,
Il virent bien joyeusement
La ville de Jérusalem.

Tout aussitôt qu'ils arrivérent
Au faubourg qui était de leur côté,
Les vieux, les femmes, et les enfants,
Tous s'en ébahirent;
Quelqu'un qui n'y voyait pas bien
Croyait que c'étaient des Bohémiens.

L'autre disait: « Ce sont des charlatans
Qui viennent vendre leurs onguents;
Mais moi, qu'ils trompèrent jadis,
Ne suis plus si bête
Que de redonner mon argent
Pour du chétif orviétan. »

« O, se te savay qu'i me grive, (*)
Le dessi ben fôr son vaysain,
De te vay môgrayi ainsain !
Le maussan te crive !
Vai-te pô que cé brove jan
Son prou reche é ne vandon ran ? »

Quan i furon û côr de garde, (*)
Lé soudar, que ne son pô niai,
Avû lieu-s-épaye û coutai
E lieu-s-olebarde,
Le-s-i dessiron : « Qui va la ?
Que vegli-vô tieû ? Arte-la ! »

Adon tieu, truban a la tayte, (*)
Car i n'an jamai de chapiau,
Antoniron un chan nôviau
Su l'*ar dé trompayte :*
« Nô sain, mezui, ice venieû
Per adourai vetron Seignieû.

(I van pre tôte la vela, an chantan tôr à tôr an biau fransay :)

2e *Air de trompette.*

MELQUIOR.

Trop heureuse Judée,
Sçais-tu qu'est né chez toi
Un grand Roi ?
N'est-tu pas embrazée
Des feux d'un saint amour,
En ce jour,
Par un juste retour ?

Le Dieu dont tes offenses
Ont souvent irrité
La bonté,
Oubliant ses vengeances,
Est descendu des Cieux
En ces lieux,
Et se montre à tes yeux.

« Oh ! si tu savais qu'il m'en coûte,
Lui dit bien fort son voisin,
De te voir maugréer ainsi !
Le démon te crève !
Vois-tu pas que ces braves gens
Sont assez riches et ne vendent rien ? »

Quand ils furent au corps de garde,
Les soldats, qui ne sont pas niais,
Avec leurs épées au côté
Et leurs hallebardes,
Leur dirent : « Qui va là ?
Que voulez-vous tous ? Halte là ! »

Alors tous, turban à la tête,
Car ils n'ont jamais de chapeau,
Entonnèrent un chant nouveau
Sur l'*air des trompettes :*
« Nous sommes, en un mot, ici venus
Pour adorer votre Seigneur. »

(Ils vont par toute la ville, en chantant tour à tour en bon français :)

2e *Air de trompette.*

MELCHIOR.

. . . .
. . . .
. . . . . .
. . . .
. . . .
. . . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . .
. . . .
. . . .
. . . . . .
. . . .

GOSSEPAR.	GASPARD.
Au bruit de son tonnerre,	. . . .
Jadis il menaçoit	. . . .
Et parloit ;	. . . .
Il déclaroit la guerre	. . . .
Au milieu des déserts,	. . . .
Et les airs	. . . . .
Brilloient de ses éclairs.	. . . .
A présent son étoile,	. . . .
Par sa douce clarté,	. . . .
Sa beauté,	. . . .
Nous dit que sous le voile	. . . .
De son humanité,	. . . . . .
Sa fierté	. . . .
Cède à sa charité.	. . . . . .
BOTAZAR.	BALTHAZAR.
Montrez-nous, je vous prie,	. . . .
O Juifs de bonne foi !	. . . . . .
Votre Roi ;	. . . .
Nous venons d'Arabie,	. . . .
Par de puissants attraits,	. . . .
Mais secrets,	. . . . .
Honorer ses bienfaits.	. . . .
Tout Gentils que nous sommes,	. . . .
Il nous appelle à lui	. . . .
Aujourd'hui ;	. . . . .
Il s'est fait pour les hommes,	. . . .
Sans nulle exception,	. . . .
Caution	. . . .
De leur rédemption.	. . . .
(*Lé tray premi volé chanton, arimay, tór a tór choquion son coublie :*)	(*Les trois premiers valets chantent, de leur côté, tour à tour chacun son couplet :*)
Sù le méme ar.	*Sur le même air.*
ORGAN.	ORGAN.
C'est en vain qu'on diffère	. . . .
De montrer cet Enfant	. . . .

Triomphant ;
L'auteur de ce mystère
Saura le découvrir,
Et remplir
Notre juste désir.

CYTAR.

Il faudrait dans le Temple
Chercher cet homme-Dieu ;
C'est le lieu.
S'il vient, par son exemple,
Dresser à l'Immortel
Un autel
Il doit être en Béthel.

TYMBAL.

Hâtons ! il est à craindre
Qu'Hérodes, en courroux
Et jaloux,
N'entreprenne de feindre
Quelque ressentiment
Violent
Contre ce saint Enfant.

(Tieû lés autre volé é servante chanton ansain :)

Sù le méme ar.

Non, l'humaine sagesse
Ne peut rien contre Dieu ;
En tout lieu
Elle n'est que faiblesse.
Quand il veut désarmer
Et frapper,
Qui peut lui résister ?

Ainsi que l'Enfer gronde ;
Qu'il inspire aux pécheurs
Ses fureurs :
Sur la terre et sur l'onde
On nous promet la paix...
Désormais
Nous l'aurons pour jamais !

. . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

CYTHAR.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . .
. . . .

TYMBAL.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . .
. . . .

(Tous les autres valets et servantes chantent ensemble :)

Sur le même air.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

(Celû que conte lé chouse repran, sù le premi ar champêtre bres·san :)

Premi ar.

THINE.

Aprai çû sain pelerinôge (*)
Qu'i firon dan Gérusalan,
Qui diray que le-z-habitan
Contre cé bon Môge
Furon tretô se devressi
Qu'i manquiron de lé chossi?

Le Ray, que joyay a lé carte, (*)
U toton, é dé, ù brelan,
Setou qu'il antandi tô çan,
Pri la fivre carte,
Craisan que netron bon Gésu
Venay gröpé sé revenu.

Je cray qu'i ne savay pô lire (*)
Et qu'il étay ben ignouran,
Pi-qu'on lisay ù Testaman
Que Dî fi écrire,
Que celû que baille son fay
Ne venay pô pre le róbay.

Tant-y a qu'ù son de la clioche (*)
I fi veni, de gran matain,
Le Maire é tieû lés Echevain,
E pi dé Parroche;
Cieû que parlion gray é latain
I veniron tretô ansain.

I le viron tôt an coulaire, (*)
Tramblan queman un lou qu'é pri,
Lé menassan, qué gran dépi!
Tieû de la galaire,
S'i ne disian pô quevâ Di
Devay faire naître le Chri.

(Celui qui conte les choses reprend, sur le premier air champêtre bressan :)

Premier air.

THINE.

Après ce saint pèlerinage
Qu'ils firent dans Jérusalem,
Qui dirait que les habitants
Contre ces bons Mages
Furent tous si mal disposés
Qu'ils manquèrent de les chasser?

Le Roi, qui jouait aux cartes,
Au toton, aux dés, au brelan,
Aussitôt qu'il entendit tout cela,
Prit la fièvre quarte,
Croyant que notre bon Jésus
Venait prendre ses revenus.

Je crois qu'il ne savait pas lire
Et qu'il était bien ignorant,
Puisqu'on lisait au Testament
Que Dieu fit écrire,
Que celui qui donne son mouton (*son bien*)
Ne venait pas pour le dépouiller.

Tant il y a qu'au son de la cloche
Il fit venir de grand matin,
Le Maire et tous les Echevins,
Et puis des Curés;
Ceux qui parlaient grec et latin
Y vinrent tous ensemble.

Ils le virent tout en colère,
Tremblant comme un loup qui est pris,
Les menaçant, quel grand dépit!
Tous des galères,
S'ils ne disaient pas où Dieu
Devait faire naître le Christ.

3e Ar : *Sù lé foulie d'Espagne.*

HÉRODE.

Je vous ai fait venir en ma présence,
Vous qui devez instruire de la loi,
Pour déclarer où doit prendre nais-
[sance
L'Enfant que Dieu vous a promis
[pour Roi.

Mais gardez-vous de tromper mon
[attente ;
Consultez-vous, et ne me cachez
[rien :
Le jour, le lieu, la Mère qui l'en-
[fante,
L'astre qui doit gouverner son des-
[tin.

(*Tieû cé Réjan, sçavan queman dé maitre d'écoule, li répondiron tôr a tôr, pendan que le premi requemanse son coûblie, an guize de rondiau :*)

4e Ar : *Sù l'ar de la Badena.*

PREMI RABIN.

Sachez, grand Prince,
Que naitra le Christ
Dans cette Province,
Environ minuit.

2e RABIN.

C'est dans la Judée
Qu'il viendra,
L'heureuse contrée
De Juda.

1er RABIN.

Sachez, grand Prince,
Que naitra le Christ
Dans cette Province,
Comme il est écrit.

3e Air : *Sur les folies d'Espagne.*

HÉRODE.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

(*Tous ces Régents, savants comme des maîtres d'école, lui répondirent tour à tour, pendant que le premier recommence son couplet, en guise de rondeau :*)

4e Air : *Sur l'air de la Badine.*

PREMIER RABIN.

. . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . .

2e RABIN.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . .
. . . .

1er RABIN.

. . . . . .
. . .
. . . . . .
. . .

3e RABIN.

Dans un lieu champêtre,
Comme enfant,
Il veut bien paraître
Humblement.

1er RABIN.

Sachez, grand Prince,
Que naîtra le Christ
Dans cette Province,
Environ minuit.

4e RABIN.

Une Vierge Mère
Doit donner
Cet Enfant sans père
Pour régner.

1er RABIN.

Sachez, grand Prince,
Que naîtra, etc....

5e RABIN.

Le céleste Oracle
Nous prédit
Que ce grand miracle
S'accomplit.

1er RABIN.

Sachez, grand Prince,
Que naîtra, etc....

(*Yan a pi ancôr un, de cé maître d'écoule, que chante tô désandai queman le premi, avù sé compagnon :*)

Sù le méme ar, tôr a tôr.

1er RABIN.

Mais ce Messie,
Né dans Bethléem,
Donnera sa vie
Pour Jérusalem.

2e RABIN.

En tout lieu son sceptre
Désormais

3e RABIN.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

1er RABIN.

. . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

4e RABIN.

. . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

1er RABIN.

. . . .
. . . . . .

5e RABIN.

. . . . . .
. . . .
. . . .
. . . . .

1er RABIN.

. . . .
. . . .

(*Puis il y en a encore un, de ces maîtres d'école, qui chante tout de suite comme le premier, avec ses compagnons :*)

Sur le même air, tour à tour.

1er RABIN.

. . . . . .
. . . . . .
. . . .
. . . . .

2e RABIN.

. . . . . .
. . . .

Doit faire connaître
Ses bienfaits.

1er RABIN.

Mais ce Messie,
Né dans, etc....

3e RABIN.

Par lui la Justice
Régnera,
Et partout le vice
Cessera.

1er RABIN.

Mais ce Messie
Né dans, etc....

4e RABIN.

Triomphant sur terre
Sans rigueur,
Il fera la guerre
Au pécheur.

1er RABIN.

Mais ce Messie,
Né dans, etc....

5e RABIN.

Il sera propice
Aux mortels,
Par le sacrifice
Des autels.

1er RABIN.

Mais ce Messie,
Né dans, etc....

6e RABIN.

Il vient pour conduire
Israël ;
Nous devons le suivre
Jusqu'au Ciel!

1er RABIN.

Mais ce Messie,
Né dans, etc....

(Celu que conte l'histoare repran ice son premi ar champétre bressan :)

. . . .
. . . . .

1er RABIN.

. . . .
. . . .

3e RABIN.

. . . .
. . . . .
. . . .
. . . . .

1er RABIN.

. . . .
. . . . . .

4e RABIN.

. . . .
. . . . .
. . . .
. . . . .

1er RABIN.

. . . . . .
. . . . . .

5e RABIN.

. . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . .

1er RABIN.

. . . . . ,
. . . .

6e RABIN.

. . . .
. . . . .
. . . . . .
. . . . .

1er RABIN.

. . . .
. . . . . .

(Celui qui conte l'histoire reprend ici son premier air champêtre bressan :)

Premi ar.

THINE.

Ainsain prôniron cé bon Préte, (*)
Que savian le Vieû-Testaman ;
Mai Hérode, qu'ére méchan,
Pansi dan sa taite
Queman i pôrrai atrapai
Çû sain Anfan pre le tuai :

« Alai-vo-z-an san mai atandre, (*)
Lé-s-i dessi-t-i méchaman ;
Quan vo-z-arai vieû ce-l-Anfan,
Veni m'i aprandre,
Affin que j'aille, may etô,
Pre l'adourai tô queman vô. »

Y repreniron lieû vioge, (*)
Ben contan de revai tôrjôr
L'étayle, de neû é de jôr.
Avû lieû bagoge,
San avay faute de guidon,
I-s-an veniron a chavon.

Quan y viron cela chomire (*)
Où nétron Mâtre étay naqui,
I furon se ben ébayi,
Vaisan la lemire
Que luisay û tôr du bon Di,
Qu'i craisian étre an Paradi.

I se getiron contre tarre, (*)
E pi du sain Anfan Gèsu,
E, se tenian *vison visu*,
Le gaitian de carre,
L'i firon ben dévoteman
Tô désanday lieû biau presan.

E pi, an guenian de la taite (*)
E a Marie é a Jousai ,
I se betiron a chantai,
Queman é Gran'Féte,
Choquion an fransay dou chanson
Asse fôr qu'û *Quiriclaisson*.

Premier air.

THINE.

Ainsi parlèrent ces bons Prêtres,
Qui savaient le Vieux-Testament ;
Mais Hérode, qui était méchant,
Pensa dans sa tête
Comment il pourrait attraper
Ce saint Enfant pour le tuer :

« Allez-vous-en sans plus attendre,
Leur dit-il méchamment ;
Quand vous aurez vu cet Enfant,
Venez me l'apprendre,
Afin que j'aille, moi aussi,
Pour l'adorer tout comme vous. »

Ils reprirent leur voyage,
Bien contents de revoir toujours
L'étoile, de nuit et de jour.
Avec leurs bagages,
Sans avoir besoin de guide,
Ils en vinrent à bout.

Quand ils virent cette chaumière
Où notre Maître était né,
Ils furent si bien ébahis,
Voyant la lumière
Qui luisait autour du bon Dieu,
Qu'ils croyaient être en Paradis.

Ils se jetèrent contre terre,
Au pied du saint Enfant Jésus,
Et, se tenant visage à visage,
Le regardant de côté,
Lui firent bien dévotement
Tout aussitôt leurs beaux présents.

Et puis, en faisant salut de la tête
Et à Marie et à Joseph,
Ils se mirent à chanter,
Comme aux Grandes Fêtes,
Chacun en français deux chansons
Aussi fort qu'au *Kyrie Eleison* ·

5[e] Sû l'ar : *Le vin, charmante Iris.*

GOSSEPAR. (*Gaspard.*)

Seigneur, si votre amour vous amène ici-bas, (*)
Nous quittons nos heureux climats
Pour venir adorer votre Grandeur suprême.
Tout Enfant qu'on vous voit, on ne s'y trompe pas, (*)
On découvre à vos traits que vous êtes Dieu même.

Daignez donc recevoir nos vœux et nos présents; (*)
Si je vous offre de l'encens
Comme au seul Dieu vivant dont vous êtes l'image,
Sous ces traits empruntés de nos abaissements (*)
Votre Divinité demande cet hommage

MELQUIOR. (*Melchior.*)

Du Ciel si vous venez, souverain Roi des rois (*)
Promis au monde tant de fois,
Pour porter en tous lieux votre divin Empire,
Je viens à vos genoux me soumettre à vos lois, (*)
Animé de l'ardeur que votre amour m'inspire.

J'immole à votre honneur le superbe trésor (*)
De la fortune et de cet or,
Mon sceptre, mes sujets, ma gloire et ma couronne;
Heureux si votre main veut recevoir encor (*)
Le tribut de ces biens qu'elle-même nous donne.

BOTAZAR. (*Balthazar.*)

Sorti du sein de Dieu dans l'immortalité, (*)
Vous prenez notre humanité
Pour vous rendre mortel, vous qui donnez la vie.
O prodige divin! qui l'eût jamais pensé (*)
Qu'un Dieu *dûsse* mourir? O tendresse infinie!

Blessé des traits puissants d'un amour tout nouveau, (*)
Vous commencez dans ce berceau
A souffrir les langueurs d'un amoureux martyre;
Mais si pour nous sauver vous courez au tombeau, (*)
Pour vous ensevelir je vous offre la myrrhe.

(Quéque Bregi, qu'étian per-ique, émarvegli de tô san, se betiron arimai a chantai broveman, pandan que cé Monsieû fesian tiri de lieû guaimbarde lé-s-autre presan pre Marie é pre Jouzai:)

6e Su l'ar : *Eh ! frou, frou, frou !*

TIEÛ LÉ BREGI.

Yé, ma fion, ben le bon Di (*)
Qu'é venieû dan çu payi :
E ! bon, bon, bon ! é li, li, li ! (*)
J'an sain ben aise ;
No-s-irain an Paradi
Tretô ben a netr'aise !

Car cé Ray si ben apri (*)
An di que çan é-t-écri :
E ! bon, bon, etc.....

De l'anssan il y an bailly (*)
Queman on fai û bon Di :
E ! bon, bon, etc....

Qué pliaisi n'a-t-i pô pri (*)
Quan de l'or il y an ôfri !
E ! bon, bon, etc....

Ainsain i vou ben payi (*)
Netré daite, Di marci !
E ! bon, bon, etc....

I dion qu'i day meri ; (*)
Le Diable an a gran depi.
E ! bon, bon, etc....

Yé pre çan qu'il-i-an vressi (*)
De la mire sû lé py.
E ! bon, bon, etc.....

Se nô-s-ain sôvan pechi, (*)
Nô n'i tôrnerain mézui.
E ! bon, bon, etc....

(Quelques Bergers, qui étaient par-là, émerveillés de tout cela, se mirent de leur côté à chanter bravement, pendant que ces Messieurs faisaient tirer de leurs voitures les autres présents pour Marie et pour Joseph :)

6e Sur l'air : *Eh ! frou, frou, frou !*

TOUS LES BERGERS.

C'est, ma foi, bien le bon Dieu
Qui est venu dans ce pays :
Eh ! bon, bon, bon ! Eh ! li, li, li !
Nous en sommes bien aises ;
Nous irons en Paradis
Tous bien à notre aise !

Car ces Rois si bien appris
Ont dit que c'est écrit :
Eh ! bon, bon, etc.....

De l'encens ils lui ont donné
Comme on fait au bon Dieu :
Eh ! bon, bon, etc.....

Quel plaisir n'a-t-il pas pris
Quand de l'or ils lui ont offert !
Eh ! bon, bon, etc.....

Ainsi il veut bien payer
Notre dette, Dieu merci !
Eh ! bon, bon, etc.....

Ils disent qu'il doit mourir ;
Le Diable en a grand dépit.
Eh ! bon, bon, etc....

C'est pour cela qu'ils lui ont versé
De la myrrhe sur les pieds.
Eh ! bon, bon, etc.....

Si nous avons souvent péché,
Nous n'y retournerons plus jamais.
Eh ! bon, bon, etc.....

Lé faye, ne lé cabri (*)
Dé lou ne seran plieû pri.
E! bon, bon etc....

Nô n'arain plieû a poti, (*)
Vegneron, ne laboûri.
E! bon, bon etc....

Chantain don tieû san souci, (*)
Tô queman dé cliar beni :
E! bon, bon, etc....

(Celù que conte lé chouse repran le premi ar, an chantan lé-s-autre presan que lé Ray firon etô a Marie é a Jousai, pre lé betay an mainnoge :)

Premi ar champêtre bressan.

THINE.

Pandan que cé Bregi chantiron (*)
Ainsain tretô gaillardeman,
Ya ben anco d'autre presan
Que cé Ray fesiron
A Marie é pi a Jousai...
J'aré prou painne d'i contai :

I bailliron un cofre an bosse (*)
Avû la sarrûre a dou tôr,
E dé schliou d'or tôt a l'antôr,
Queman é carosse ;
On di qu'i vaillay ben çan fran
Tôt asse ben qu'un écu blian.

U dedan y avay de la lainne (*)
Pre fare dé chosse a l'Anfan,
Avû tray-z-épaire de gan,
E pi dé mitainne,
E de quai faire un pelesson
Pre teni ben chau le Pôpon ;

Trante oune de tayle d'Oulande, (*)
Asse blianche que du satin,

Les brebis, ni les chevreaux
Des loups ne seront plus pris.
Eh! bon, bon, etc.....

Nous n'aurons plus à pâtir,
Vignerons, ni laboureurs,
Eh! bon, bon, etc.....

Chantons donc tous sans souci,
Tout comme des clercs bénis :
Eh! bon, bon, etc...

(Celui qui conte les choses reprend le premier air, en chantant les autres présents que les Rois firent aussi à Marie et à Joseph, pour les mettre en ménage :)

Premier air champêtre bressan.

THINE.

Pendant que ces Bergers chantèrent
Ensemble tous gaillardement,
Il y a bien encore d'autres présents
Que ces Rois firent
A Marie et puis à Joseph....
J'aurai assez de peine de le raconter :

Ils donnèrent un coffre en bosse
Avec la serrure à deux tours,
Et des clous d'or tout à l'entour,
Comme aux carrosses ;
On dit qu'il valait bien cent francs
Tout aussi bien qu'un écu blanc.

Au dedans il y avait de la laine
Pour faire des bas à l'Enfant,
Avec trois paires de gants,
Et puis des mitaines,
Et de quoi faire une pelisse
Pour tenir bien chaud le Poupon ;

Trente aunes de toile de Hollande,
Aussi blanche que du satin,

Pre lé peta, é le beguain,
  E pi, pre lé bande,
Dé gran ruban blieû é dé nay
Large queman lé quatre day ;

Dé lanssiou cin ou si dôzaine, (*)
Avû autan de paunemain ;
Dé nappe, sarviete, tò pliain,
  E pre la marrainne,
Asse ben que pre le parrain,
Dé camisoule de fin lain.

Y-avay ancôr una corbelie (*)
Pliainne de gremissiau de fi,
Dé fliote, é dé gran coutairi ;
  E pi tray conelie,
Je ne say comben de fusiau,
Tray pôfile, quatre dayau.

Lé-z--épainglie étian anfroméye (*)
Deda n quatre brove chanon ;
Y-an avay ben çan carteron ;
  E, pre l'épousaye,
Dé peignie de corne é de bui,
Choquion sarrai dans-en étui.

On n-y vaisay pô dé criarde, (*)
Mai se fai ben dé cotelion
Qu'avian tòt ù tôr dé galon ;
  E je pri ben garde
A quatre devanti de piau
Pre Jousai, avû tray chapiau ;

E si-z-épaire de marnire (*)
De piau pû jaune que dé coain ,
E dé garode ben a poain,
  Avû lé jartire ;
I n'i manquay pô de soular,
Ne de casaque de drà var.

I m'agoye un petion de faire (*)
Le conte de tò cé presan ;

Pour les drapeaux, et le béguin,
  Et puis, pour les bandes,
De grands rubans blancs et des noirs
Larges comme les quatre doigts;

De draps cinq ou six douzaines,
Avec autant d'essuie-mains,
Des nappes, serviettes, tout plein,
  Et pour la marraine,
Aussi bien que pour le parrain,
Des chemises de fin lin.

Il y avait encore une corbeille
Pleine de pelotons de fil,
Des écheveaux, et de grandes aiguillées ;
  Et puis trois quenouilles,
Je ne sais combien de fuseaux ,
Trois attaches, quatre dés.

Les épingles étaient renfermées
Dans quatre jolis étuis ;
Il y en avait bien cent quarterons ;
  Et, pour l'épousée,
Des peignes de corne et de buis,
Chacun serré dans son étui.

On n'y voyait pas de jupes ouvertes,
Mais *si fait bien* des jupons fermés
Qui avaient tout autour des galons ;
  Et je pris bien garde
A quatre tabliers de peau
Pour Joseph, avec trois chapeaux ;

Et six paires de culottes
De peau plus jaune que des coings,
Et des guêtres bien à point,
  Avec les jarretières ;
Il n'y manquait pas de souliers,
Ni de casaques de drap vert.

Je me fatigue un peu de faire
Le compte de tous ces présents ;

Y-an are cosi par un an....
Mai, afin dé pliaire
E brove jan que m'écôton,
J'y dere tô tan qu'ù chavon.

On devressi ancôr dé côffre (*)
Qu'étian pliain d'aiseman tô neû :
Un quemoschlie, un grapin de feû,
E un far de gôfre.
Dé tepain, é dé choderon,
E, pre blianchi, ben du sovon.

Y-avay d'acoute un torne brôche, (*)
Una troblie, é un gueraindon,
Si-z-écoale, avû deû pôchon,
E una gran pôche ;
Un lie rôge avû lé ridiau,
La pou-chaplieure, é la détrau ;

Je ne say comben de cullire, (*)
De fôrchete, é pi de côtiau,
Qu'étian dan dé gainne de piau,
Avû dou salire,
Una dite, é un côquemar
De rouzete é non pô de far ;

Tray paule, é pi una bachasse, (*)
Una seliete, é un caba,
E si dôzaine de rama,
Avû tray gran casse,
Deû chôdire, une oule, é un gri,
E pre la buye un gran beri ;

Una cage pre la manjaille, (*)
Un tami ù fin burctiau,
N'a tôrtire pre lé gôtiau,
E pre lé pôlallie,
Quan elle menon lieû pelion,
I balliron un gran buidon ;

Ben dé sale, é pi ben dé chire, (*)
Una cotelie, un panôlion,

Il y en aurait presque pour un an....
Mais, afin de plaire
Aux braves gens qui m'écoutent,
Je le dirai tout jusqu'à la fin.

On déchargea encore des coffres
Qui étaient pleins d'ustensiles tout neufs :
Une crémaillère, un grapin de feu,
Et un fer à gaufres,
Des pots à lait, et des chaudrons,
Et, pour blanchir, bien du savon.

Il y avait à côté un tournebroche,
Une table et un guéridon,
Six écuelles, avec deux pochons,
Et une grande poche ;
Un lit rouge avec les rideaux,
La planche à hacher, et la hachette ;

Je ne sais combien de cuillières,
De fourchettes, et puis de couteaux,
Qui étaient dans des gaînes de peau,
Avec deux salières,
Une cruche, et un coquemar
De rosette et non pas de fer ;

Trois pelles, et puis une maie,
Un seau, et un panier,
Et six douzaines de balais,
Avec trois grandes poëles,
Deux chaudiéres, une marmite, et un gril,
Et pour la lessive un grand cuvier ;

Une cage pour le manger,
Un tamis aux fines mailles,
Une tourtière pour les gâteaux,
Et pour les poules,
Quand elles mènent leurs poussins,
Ils donnèrent une grande cage ;

Bien des tabourets, et puis bien des chaises
Une cruche à huile, un balai à foyer,

Dé lampe avû lieû lampairon,	Des lampes avec leurs porte-mèches,
E ben de la cire,	Et bien de la cire,
Un croision, é un côvre-feû,	Une petite lampe, et un couvre-feu,
Un pani pre betay lé-s-eû.	Un panier pour mettre les œufs.
Un garson que s'apelay Gliôde (*)	Un garçon qui s'appelait Claude
Bailli, per amusai l'Anfan,	Donna, pour amuser l'Enfant,
Un monió prevai de tray-s-an,	Un moineau privé de trois ans,
E cin ou si gôde,	Et cinq ou six *godes* (?),
Dé gobeglie, é dé trebelion	Des gobilles, et des sabots
Que frison tô queman on vou,	Qui bourdonnent tout comme on veut,
E quatre ou cin bale angorgire (*)	Et quatre ou cinq belles *angorgères* (?)
Pre s'échandi dessu le gliâ,	Pour s'échauffer sur la glace,
Dé paire seche, é dé cala...	Des poires sèches, et des noix.....
I n'an chau jà rire,	Il n'en faut dejà rire,
Trai fiarde, un tôton, si vôlay,	Trois toupies, un toton, six volants,
Una babouie, é un sebliay.	Une figure en pâte, et un sifflet.
Quan Jousai vayi que, san fainte,	Quand Joseph vit que, sans feinte,
On lé-s-y baillay tô pre ran,	On leur donnait tout cela pour rien,
Pre li, sa Fenne, é son Anfan,	Pour lui, sa Femme, et son Enfant,
Se levi de poainte,	(Il) se leva debout,
E, ben contan, lé-s-i dessi:	Et, bien content, leur dit:
« A Di vô queman! Gran marci! »	« A Dieu je vous recommande! Grand merci! »
(*Pandan que lé Ray s'an retornion choquion chi say, lé Bregi, qu'étian demouray per i tô vay, chantiron an dansan çu branle guay, que revire tôrjôr:*)	(*Pendant que les Rois s'en retournaient chacun chez soi, les Bergers, qui étaient restés pour voir tout cela, chantèrent en dansant ce branle gai, qui tourne toujours:*)
7e ar. Sû l'ar: *Tire lan, tire lay.*	7e air. Sur l'air: *Tire lan, tire lay.*
TIEÛ LÉ BREGI É LÉ BRÉGIRE ANSAIN.	TOUS LES BERGERS ET LES BERGÈRES ENSEMBLE.
E, mon Di, la bale chouse (*)	Eh! mon Dieu, la belle chose
Que nô-s-ain vieû cela fay!	Que nous avons vue cette fois!
Tirelan, tirelay,	Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,	Tirelan, tantay,
Que nô-s-ain vieû cela fay!	Que nous avons vue cette fois!
On diray que y-é lé nôce (*)	On dirait que ce sont les noces,
Lé nôce de nétron Ray!	Les noces de notre Roi!

Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Lé nôce de netron Ray !

Dansi tieû sû la pelouse, (*)
Sû la pelouse avû may !
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Sû la pelouse avû may !

O-te ben vieû cela Dame ? (*)
Ran n'é plieû brove que say !
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Ran n'é plieû brove que say !

Elle gaitiay san ran dere, (*)
Tan elle s'émarvegliay,
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Tan elle s'émarvegliay.

Elle s'apele Marie, (*)
E se-n-hôme a nom Jousai,
Tirelan, tirelay,
Tirelañ, tantay,
E se-n-hôme a nom Jousai.

I samblie un Sain de l'Eglise, (*)
Tieû i dison, a le vay,
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Tieû i dison, a le vay.

Mai ce-l'-Anfan dan sa Créche, (*)
Lé-s-you blieû, é lé blion pay,
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Lé-s-you blieû, é lé blion pây,

Il é pû biau que lé-s-Ange, (*)
Qu'û pri de li son tô nay,
Tirelan, tirelay

Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Les noces de notre Roi !

Dansez tous sur la pelouse,
Sur la pelouse avec moi !
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Sur la pelouse avec moi !

As-tu bien vu cette Dame ?
Rien n'est plus joli qu'elle !
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Rien n'est plus joli qu'elle !

Elle regardait sans rien dire,
Tant elle s'émerveillait,
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Tant elle s'émerveillait.

Elle s'appelle Marie,
Et son homme a nom Joseph,
Tirelan, tirelay,
Tirelay, tantay,
Et son homme a nom Joseph.

Il ressemble à un Saint de l'Église,
Tous le disent, à le voir,
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Tous le disent, à le voir.

Mais cet Enfant dans sa Crèche,
Les yeux bleus, et les blonds cheveux,
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Les yeux bleus, et les blonds cheveux,

Il est plus beau que les Anges,
Qui auprès de lui sont tout noirs,
Tirelan, tirelay,

Tirelan, tantay,
Qu'ù pri de li son tô nay.

On di qu'il é netron Maître ; (*)
Yé, men-arme ! ny bian vay ?
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Yé, men-arme ! ny bian vay !

Dempi que tô ce-tu monde (*)
Li-an fai tan de ben, j'y cray.
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Li-an fai tan de ben, j'y cray.

Retôrnain don ù veloge, (*)
E chantain tieû a jamay :
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
E chantain tieû a jamay !

YÉ-T-ICE LE CHAVON.

COMPLIAINTE

PRE SE LAMANTAI DÉVOTEMAN
LE JÔR
dé petié-s-Innoussan.

THINE,
BENAY,
é COULA, *son fraire.*

Sù l'ar : *O ragaingay !*

THINE.

Benay, chante-me broveman (*)
La Compliainte dé-s-Innoussan.
Hélo ! mon Di ! cé pouvre anfan
An sofri un se gran martire,
Qu'on ne seray ran vay de pire.

BENAY.

Queman pôrray-je vô chantai (*)

Tirelan, tantay,
Qui auprès de lui sont tout noirs.

On dit qu'il est notre Maître ;
Cela, certes ! est bien vrai !
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Cela, certes ! est bien vrai !

Depuis que tout *ce* monde
Lui *ont* fait tant de bien, je le crois.
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Lui *ont* fait tant de bien, je le crois.

Retournons donc au village,
Et chantons tous à jamais :
Tirelan, tirelay,
Tirelan, tantay,
Et chantons tous à jamais !

C'EST ICI LA FIN.

COMPLAINTE

POUR SE LAMENTER DÉVOTEMENT
LE JOUR
des petits-Innocents.

THINE,
BENOIT,
et COLAS, *son frère.*

Sur l'air : *Oh ! ragaingay !*

THINE.

Benoit, chante-moi joliment
La Complainte des Innocents.
Hélas ! mon Dieu ! ces pauvres enfants
Ont souffert un si grand martyre,
Qu'on ne saurait rien voir de pire.

BENOIT.

Comment pourrai-je vous chanter

Çù Cantique que fâ plioûrai ?
Hélo ! mon Di ! netron Jousai,
Quan i le chante a mon gran paire,
J'an plioûre, may, d'avù ma maire.

THINE.

J'an plioûre ni bian queman tay; (*)
Mai chante-le tôrjôr, Benay.
Hélo ! mon Di ! se te savay
Qu'an chantan dé Sain lé loange,
Yé prayay Di queman lé-s-Ange.

BENAY.

J'y vou don ben, se yé ben fa, (*)
Avù netron petie Coula,
Hélo ! mon Di ! i m'aidera ;
Car je n'ay pô ben sóvenance
Du premi côblie... que quemance...

COULA.

Y quemance : « Quan lé tray Ray... »

BENAY. [(*)

A ! yé, men-arme, ny bian vay !
Hélo ! mon Di ! qui y crairay
Que j'aye se pou de mémoare
Per ubleyi setou l'istoare ?

Quan lé tray Ray uron randu (*)
Tieû liou srevice ù bon Gésu,
Hélo ! mon Di ! y-étian predu,
Si n'avion pô apri d'un Ange
A reprandre un chemain étrange.

Car Hérode, pi qu'un tiran, (*)
S'i vegliai maussacrai l'Aufan,
Hélo ! mon Di ! cé bonne jan
N'arian-t-i pô predu la vie
Queman le-s-ami du Messie ?

THINE.

Mai le bon Di an preni soain, (*)
E lé condusi ben a poain ;
Hélo ! mon Di ! se je betiain

Ce Cantique qui fait pleurer ?
Hélas ! mon Dieu ! notre Joseph,
Quand il le chante à mon grand père,
J'en pleure, moi, avec ma mère.

THINE.

J'en pleure aussi bien comme toi ;
Mais chante-le toujours, Benoit.
Hélas ! mon Dieu ! si tu savais
Qu'en chantant des Saints les louanges,
C'est prier Dieu comme les Anges.

BENOIT.

Je le veux donc bien, si c'est bien fait,
Avec notre petit Colas,
Hélas ! mon Dieu ! il m'aidera ;
Car je n'ai pas bien souvenance
Du premier couplet... qui commence...

COLAS.

Il commence : « Quand les trois Rois... »

BENOIT.

Ah ! c'est, certe, bien vrai !
Hélas ! mon Dieu ! qui le croirait
Que j'aie si peu de mémoire
Pour oublier si tôt l'histoire !

Quand les trois Rois eurent rendu
Tout leurs services au bon Jésus,
Hélas ! mon Dieu ! ils étaient perdus,
S'ils n'avaient pas appris d'un Ange
A reprendre un chemin différent.

Car Hérode, pis qu'un tyran,
S'il voulait massacrer l'Enfant,
Hélas ! mon Dieu ! ces bonnes gens
N'auraient-*ils* pas perdu la vie
Comme (étant) les amis du Messie ?

THINE.

Mais le bon Dieu en prit soin,
Et les conduisit bien à point ;
Hélas ! mon Dieu ! si nous mettions

An li tôte netra fiance,	En lui toute notre confiance,
On ne nô feray jà nuisance.	On ne nous ferait jamais nuisance.
BENAY.	BENOIT.
Quan Hérode se vi trompay (*)	Quand Hérode se vit trompé
Dé Môge, que s'étian sauvai,	Par les Mages, qui s'étaient sauvés,
Hélo ! mon Di ! tô désandai	Hélas! mon Dieu ! tout aussitôt
I dessi quatre fay : « J'an jure	Il dit quatre fois : « J'en jure
De me vangi de cel'injure ! »	De me venger de cette injure ! »
I quemandi a sé srejan (*)	Il ordonna à ses sergents
D'alai tuai le Sain Anfan.	D'aller tuer le Saint Enfant.
Hélo ! mon Di ! Betleyan	Hélas ! mon Dieu ! Bethléem
Né craisay pô que cé barbare	Ne croyait pas que ces barbares
Venian pre l'i faire la guarre ?	Venaient pour lui faire la guerre !
Tan-t-y a, pre ne pô manquai (*)	Quoi qu'il en soit, pour ne pas manquer
Celù qu'i voulion atrapai,	Celui qu'ils voulaient attraper,
Hélo ! mon Di ! san mai chomai,	Hélas ! mon Dieu ! sans plus tarder,
I tuiron dan la contréye	Ils tuérent dans la contrée
Tieù lé mainia de dou-z-annéye.	Tous les enfants de deux ans.
I-s-arriviron , cé brigan , (*)	Ils arrivèrent, ces brigands,
De neù, pù vite que le van...	De nuit, plus vite que le vent...
Hélo ! mon Di ! un régiman	Hélas ! mon Dieu ! un régiment
De dragon, que va ù peglioge,	De dragons, qui va au pillage,
Ne fi jamai tan de ravoge!	Ne fit jamais tant de ravage !
I se forriron é moaison (*)	Ils se fourrèrent dans les maisons
Pù rudeman que dé larron ;	Plus violemment que des larrons ;
Hélo ! mon Di ! y crairay-t-on ?	Hélas ! mon Dieu ! le croirait-on ?
Queman un lou dan una grange	Comme un loup dans une grange
Que pran lé mouton é lé mange ;	Qui prend les moutons et les mange ;
Ou ben queman dé grou buison (*)	Ou bien comme de grandes buses
Se geton dessù lé pullion :	Se jettent sur les poussins :
Hélo ! mon Di ! i-s-éfojon	Hélas ! mon Dieu ! elles effrayent
Le côq é tôte lé pôlaille...	Le coq et toutes les poules...
Ainsain firon-t-i, cé canaille.	Ainsi firent-ils, ces canailles.
On lé vaisay pre tô côri (*)	On les voyait partout courir
Avû dé côtiau de bouchi...	Avec des couteaux de boucher...
Hélo ! mon Di ! é-t-i premi	Hélas ! mon Dieu ! est-il permis

De côpai lé brâ é lé taite
U monde queman a dé baite !

J'an grele d'i tô racontai : (*)
Boglle, é garson ammaillôtai,
Hélo ! mon Di ! qué cruyautai !
I lé tuyan queman dé mouche,
Pû méchamman que dé Cartouche !

Ran qu'a lé vay i fesian pou ; (*)
Lieû mosqueton dessû le cou,
Hélo ! mon Di ! cé lou-garou
Samblian tretô avay la roge,
Tan i firon tieû de carnoge.

I grenissian tretô lé dan, (*)
Queman dé chain sû lé possan,
Hélo ! mon Di ! pi que Satan
Qu'on chasse avû de l'iau benite,
E que s'anfui tôrjôr bian vite.

Y-an avay un qu'ére se gran (*)
Qu'on l'aray pri per un jayan.
Hélo ! mon Di ! comben d'anfan
I dépessi devan liou paire,
Qu'an fremissian tieû de coulaire !

Una fenna, dan son curti, (*)
Setou qu'elle le vi veni,
Hélo ! mon Di ! le menassi
De l'i bailli de sa bessale,
Darri un môrgi de javale.

I s'avansi pretan vé say. (*)
Elle le gripi pre lé pay ;
Hélo ! mon Di ! elle chupay
U secôr sa pouvre cusine,
Que véni avû sé vaisine.

Lé-z-une avian de gran grapain, (*)
Lé-z-autre dé fôrche à la main ;
Hélo ! mon Di ! y-an avay cin

De couper les bras et les têtes
Au monde comme à des bêtes !

J'en tremble de tout le raconter :
Filles et garçons emmaillotés,
Hélas ! mon Dieu ! quelle cruauté !
Ils les tuaient comme des mouches,
Plus méchamment que des Cartouche !

Rien qu'à les voir ils faisaient peur ;
Leurs mousquetons sur le cou ,
Hélas ! mon Dieu ! ces loups-garous
Semblaient tous avoir la rage,
Tant ils firent tous de carnage.

Ils grinçaient tous les dents,
Comme des chiens sur les passants,
Hélas ! mon Dieu ! pis que Satan
Qu'on chasse avec de l'eau bénite,
Et qui s'enfuit toujours bien vite.

Il y en avait un qui était si grand
Qu'on l'aurait pris pour un géant.
Hélas ! mon Dieu ! combien d'enfants
Il dépeça devant leurs pères,
Qui en frémissaient tous de colère !

Une femme dans son jardin ,
Si tôt qu'elle le vit venir,
Hélas ! mon Dieu ! le menaça
De lui donner de sa pioche,
Derrière un tas de sarments.

Il s'avança pourtant vers elle.
Elle le prit par les cheveux ;
Hélas ! mon Dieu ! elle appela
Au secours sa pauvre cousine,
Qui vint avec ses voisines.

Les unes avaient de grands grappins,
Les autres des fourches à la main ;
Hélas ! mon Dieu ! il y en avait cinq

Avû dé sarpe é dé goyete,
Pre l'i-an bailli dan la foussete.

D'autre le frapian tô son sou, (*)
Avû dé fregon sû le dou;
Hélo! mon Di! comben de cou!
L'autre pre lé chambe le sarre
Si ben qu'il au chaissi pre tarre.

I l'i ébôrgniron un you, (*)
E le petougian su le cou,
Hélo! mon Di! quan tô d'un cou
Y-an veni tray, de cé jandarme,
Que lé miron tôte an alarme.

I lé batiron tôte tan (*)
Qu'i lé laissiron tôte an san;
Hélo! mon Di! cé garneman
Chorchiron tan dedan la grange,
Qu'i viron l'anfan dan sé lange.

I le côpiron an morciau; (*)
E, betan le feû ù barciau,
Hélo! mon Di! cé tray bôrriau
L'uron ben tou betai an çandre,
San que nion le pusse défandre!

Le garson ù parrain Coula, (*)
Que savay jà dere: « papa, »
Hélo! mon Di! cé séléra,
Pandan qu'i manjay sa bôlie,
Li utiron étô la vie!

Un brove anfan, qu'ére bliondain, (*)
Tetay sa maire antre sé main;
Hélo! mon Di! un grou coquain,
Tüi doü, d'un gran cou d'olebarde,
Lé-s-anfili tan qu'a la garde!

Son fraire, qu'ere son besson, (*)
D'acoute un petié nôrrisson,
Hélo! mon Di! san conpassion

Avec des serpes et des hachettes,
Pour lui en donner dans la poitrine.

D'autres le frappaient tout son saoul,
Avec des fourgons sur le dos;
Hélas! mon Dieu! combien de coups!
L'autre par la jambe le serre
Si bien qu'il en tomba par terre.

Elles lui éborgnèrent un œil,
Et le piétinaient sur le cou,
Hélas! mon Dieu! quand tout d'un coup
Il en vint trois, de ces gens d'armes,
Qui les mirent toutes en alarmes.

Ils les battirent toutes tant
Qu'il les laissèrent toutes en sang;
Hélas! mon Dieu! ces garnements
Cherchèrent tant dans la grange,
Qu'ils virent l'enfant dans ses langes.

Ils le coupèrent en morceaux,
Et, mettant le feu au berceau,
Hélas! mon Dieu! ces trois bourreaux
L'eurent bientôt mis en cendres,
Sans que personne le pût défendre!

Le garçon *au* père Colas,
Qui savait déjà dire: « papa, »
Hélas! mon Dieu! ces scélérats,
Pendant qu'il mangeait sa bouillie,
Lui ôtèrent aussi la vie!

Un joli enfant, qui était blond,
Tétait sa mère entre ses mains;
Hélas! mon Dieu! un gros coquin,
Tous deux, d'un grand coup de hallebarde,
Les enfila jusqu'à la garde!

Son frère, qui était son jumeau,
A côté d'un petit nourrisson,
Hélas! mon Dieu! sans compassion

De la maire é de sa feliôtre,
Furon assomai l'un é l'autre!

De la mère et de sa fille,
Furent assommés l'un et l'autre !

Y-ère una gran pedji de vay (*)
Tan d'anfan meri a la fay:
Hélo ! mon Di ! y-é beu trô vay !
Jamai la famine é la paiste
N'an laissiron se pou de raiste !

C'était une grand'pitié de voir
Tant d'enfants mourir à la fois:
Hélas ! mon Dieu ! c'est bien trop vrai !
Jamais la famine et la peste
N'en laissèrent si peu de reste !

Mà quoquevay i lé jetian (*)
Pre lé fenaitre tô vivan.
Hélo ! mon Di ! cé-z-Oleman,
Que méritian tretô le pandre,
Anpéchian lé jan de lé prandre.

Mais quelquefois ils les jetaient
Par les fenêtres tout vivants.
Hélas ! mon Dieu ! ces Allemands,
Qui méritaient tous la potence,
Empêchaient les gens de les prendre.

I-z-an firon autan pre tô, (*)
A cou d'épaye, a cou de pô ;
Hélo ! mon Di ! on di étô
Qu'i lé saquian contre la tarre,
Pre lé brisi queman dé varre.

Ils en firent autant partout,
A coups d'épée, à coups de pieu ;
Hélas ! mon Dieu ! on dit aussi
Qu'ils les jetaient contre la terre,
Pour les briser comme des verres.

Lé regoule pliainne de san, (*)
Dedan la vele, é dan lé chan ,
Hélo ! mon Di ! an ruissayan ,
Rôgissian tôte lé charrire
Tan qu'ù mitan de la revire.

Les rigoles pleines de sang,
Dans la ville, et dans les champs,
Hélas ! mon Dieu ! en ruisselant,
Rougissaient tous les chemins
Jusqu'au milieu de la rivière.

Qu'i grivay a cieû qu'avian vû (*)
Cé petié côr qu'étian tô nú,
Hélo ! mon Di ! tôt étandu
E chamain queman dé charôgne,
Mangi dé chain... ô qué vregogne !

Que cela peinait ceux qui avaient vu
Ces petits corps, qui étaient tout nus,
Hélas ! mon Dieu ! tout étendus
Sur les chemins comme des charognes,
Mangés des chiens... oh! quelle vergogne!

Je cray que la tarre an tranbli, (*)
Que le selou an bliemissi ;
Hélo ! mon Di ! tieû lé rochi
Pre san deveniron se tandre,
Qu'il an craquian tan qu'a se fandre!

Je crois que la terre en trembla,
Que le soleil en blêmit ;
Hélas! mon Dieu! tous les rochers
Pour cela devinrent si tendres
Qu'ils en craquaient jusqu'à se fendre !

S'il ussian dé-z-you queman nô, (*)
I-l-an arian pliourai tretô ;
Hélo ! mon Di ! lé baite ètô

S'ils eussent eu des yeux comme nous,
Il en auraient pleuré tous.
Hélas ! mon Dieu ! les bêtes aussi

An muglian dedan lé-z-ètroblie...
I n'é, ma fion, ran una foblie.

Celé que possian liou chemain (*)
Disian, an jognian lé don main :
« Hélo ! mon Di ! vai-te vô ben
Tô lé mau qu'on fai sû la tarre,
An tan de pai, an tan de guarre?... »

THINE.

Il y vaisay ben vaireman, (*)
Má i laisse faire é méchan ,
Hélo ! mon Di ! pandan un tan,
Lieû velontai, é lieû malice...
Aprai çan vaindra lieû suplice.

U contraire, cieû qu'an sôfri (*)
Potiamman é san dépi,
Hélo ! mon Di ! an Paradi
Aran una gran recompanse,
Bèn plieû grande que lieû sofrance:

Tan-t-y a que cé pouvre anfan (*)
Furon batisi dan liou san :
Hélo ! mon Di ! i confessian,
San dire mô é san conniaitre,
Netron bon Di é netron Maitre.

Ainsain cé petié-s-Innoussan (*)
Son tieû ben aise maintenan,
Hélo ! mon Di ! per, un moman,
D'avay poti tieû ansain anse.
Pre Gésu-Chri dans l'innôussance!

BENAY.

E nô, pre netron sauveman, (*)
Pi-que nô sain tretô méchan,
Hélo ! mon Di ! n'é-t-i pô tan
De faire un petion pénitance,
An prenan tôt an patiance ?

THINE.

Que deveni le bon Gésu ? (*)

En mugissaient dans les étables...
Ce n'est, ma foi, en rien une fable.

Ceux qui passaient leur chemin
Disaient, en joignant les deux mains :
« Hélas ! mon Dieu ! voyez-vous bien
Tous les maux qu'on fait sur la terre,
En temps de paix, en temps de guerre ?.. »

THINE.

Il le voyait bien vraiment ;
Mais il laisse faire aux méchants,
Hélas ! mon Dieu ! pendant un temps,
Leurs volontés ou leurs malices...
Aprés cela viendra leur supplice.

Au contraire, ceux qui ont souffert
Patiemment et sans dépit,
Hélas ! mon Dieu ! en Paradis
Auront une grande récompense,
Bien plus grande que leurs souffrances.

Tant il y a que ces pauvres enfants
Furent baptisés dans leur sang :
Hélas ! mon Dieu ! ils confessaient,
Sans dire mot et sans connaître,
Notre bon Dieu et notre Maître.

Ainsi ces petits Innocents
Sont tous bien heureux maintenant,
Hélas ! mon Dieu ! pour, un moment,
Avoir pâti tous ensemble ainsi
Pour Jésus-Christ dans l'innocence !

BENOIT.

Et nous, pour notre salut,
Puisque nous sommes tous méchants,
Hélas ! mon Dieu ! n'est-il pas temps
De faire un peu pénitence,
En prenant tout en patience ?

THINE.

Que devint le Bon Jesus ?

L'an-t-i tuai, cé malotrû ?
Hélo ! mon Di ! se y-ère lû
Qu'Hérode chourchay pre vanjance,
Je m'en épante per avance.

BENAY.

Y-é vay qu'i l'ussian maussacrai ; (*)
Mai i ne puron l'apiai :
Hélo ! mon Di ! le bon Jousai
E la Sainte Viarge Marie
L'i sauviron ansain la vie !

THINE.

Chante-me don étô queman (*)
Y cochiron se ben l'Anfan.
Hélo ! mon Di ! je sù contan
Quan j'antan chantai cé compliainte,
Tan je me pliai é chouse sainte.

YE-T-ICE LE CHAVON.

L'ont-ils tué, ces malotrus ?
Hélas ! mon Dieu ! si c'était lui
Qu'Hérode cherchait pour vengeance,
Je m'en épouvante par avance.

BENOIT.

Il est vrai qu'ils l'eussent massacré ;
Mais ils ne purent l'atteindre :
Hélas ! mon Dieu ! le bon Joseph
Et la Sainte Vierge Marie
Lui sauvèrent tous deux la vie !

THINE.

Chante-moi donc aussi comment
Ils cachèrent si bien l'Enfant.
Hélas ! mon Dieu ! je suis content
Quand j'entends chanter ces complaintes,
Tant je me plais aux choses saintes.

C'EST ICI LA FIN.

FIN DES NOELS MACONNAIS.

Il a été dit, dans la Notice sur les *Noëls mâconnais*, que, depuis leur première publication, le dialecte dans lequel ils sont écrits a beaucoup varié, et que même les habitants actuels de la localité ont perdu la signification de certains mots.

En fait de variations, nous en avons donné un échantillon à nos lecteurs, qui peuvent comparer le couplet cité dans la Notice avec le même couplet pris dans le Recueil. Ce dernier est la version originale et authentique ; l'autre renferme les modifications survenues depuis dans la prononciation et l'orthographe.

Quant aux mots dont le sens n'est plus compris, le présent ouvrage en contient *trois*, que nous avons *soulignés* dans notre traduction, et fait suivre d'un (?).

Ce sont :

Remati, — jeu tout à fait inconnu, même parmi les vieillards ;

Gode, — jouet également inconnu à toutes les générations d'aujourd'hui ;

Angorgire,— objet tout aussi inconnu, qu'une personne des plus compétentes croit être un crampon ou petit bâton ferré ; mais qui, loin de là, pourrait bien être quelque ornement ou fourrure à se mettre, l'hiver, autour du cou, de la *gorge*. — Sans parler du genre féminin du mot, le texte dirait-il *belle* (ou *beau*) pour un bâton ferré ? Cette épithète désigne bien certainement une chose dont on devait se parer..... mais quelle est-elle ?

A part ces trois mots-là, nous croyons les *Noé moconnai* élucidés ici de la manière la plus minutieusement fidèle.

F. F.

COUP D'OEIL

SUR

LES NOELS EN BOURGOGNE.

Noël ! Noël ! disons trois fois Noël !
Chantons de cœur Noël !
Pour complaire à Noël ! ...

Sus ! pastoureaux et bergers,
Entonnons : Noë ! Noë !
Sus ! bergers et pastoureaux ,
Entonnons Nau ! Nau ! Nau , Nau !...

Chantons Noël de cœur gay :
Noël nouvelet !...

Réjouissons-nous, pastoureaux ;
Chantons No !
Chantons No !...

Noël ,
En cette journée !
Disons : Noël ! Noël !
Car paix nous est donnée !...

Etc., etc., etc.

Ces citations, en forme d'épigraphes, que nous aurions pu multiplier à l'infini, et dont on pourrait couvrir des pages en n'empruntant qu'une ligne à chaque Noël isolé, doivent, ce nous semble, donner une idée de la profusion avec laquelle sont répandus ces chants, informes et grossiers pour la plupart, mais quelquefois marqués au coin d'une naïveté étrange. Ils sont tou-

jours si bizarres, qu'on se surprend à feuilleter et parcourir des recueils où, d'abord, le même sujet revient à chaque pièce nouvelle, et, ensuite, où l'on voit que les cerveaux qui les ont faits n'ont pas même entrevu l'ombre la plus légère de l'art ou du goût. Ce penchant d'une province, ces frais d'imagination faits par une peuplade entière, pour créer des multitudes de chants analogues en l'honneur de la même fête, doit prouver quelque chose; on doit pouvoir expliquer par là un goût dominant de cette province, ou au moins y trouver une coutume, une habitude quelconque de ses habitants. Tous les pays ont eu leurs chants populaires, et toujours l'ensemble de ces chants a représenté le caractère national, et parfois même a donné des physionomies particulières du peuple du pays chanteur. — Que vont signifier les Noëls de la Bourgogne? qu'allons-nous trouver dans l'esprit de cette province? que va-t-il découler de l'étude de ces cantiques baroques, à l'intention peut-être pieuse, mais à l'allure presque toujours mondaine? — En résultera-t-il que le Bourguignon passera pour l'individu le plus dévot de la terre? verrons-nous en lui l'être le plus fervent dans cette grande, dans cette sublime fête de Noël? — Non, non! ô mon Dieu, non! — Que prouveront donc alors les Noëls? — ils prouveront bien une certaine dévotion au jour de la naissance du Sauveur, mais dévotion autre, peut-être, que celle approuvée par l'Église.

En Bourgogne, toutes les fêtes sont *fêtées;* il faut des fêtes au Bourguignon, et Noël est la fête par excellence, la FÊTE DES FÊTES. A chaque célébration fériée, le Bourguignon se réjouit, s'ébat largement, et, comme le chant aide volontiers à s'ébattre, et que d'ailleurs le Bourguignon n'est pas précisément sot, il a fait des chants pour toutes ses fêtes et toutes ses réjouissances.

Quand les fêtes sont profanes, il entonne des refrains profanes; mais, voulant approprier chaque chose à son sujet, il a fabriqué aussi des chansons sacrées pour les jours où lui arrivent les fêtes sacrées. — N'allez pas croire cependant que tous les Noëls soient des cantiques à boire : ce serait quelque peu effleurer une hérésie; mais laissez-vous légèrement et tranquillement persuader que plusieurs d'entre eux sont, non pas un but, mais un moyen, c'est-à-dire, comme cela est indiqué plus haut, que le Noël vient tout simplement en aide à la célébration des fêtes que son nom désigne, quel que soit, du reste, le genre de ferveur qui pousse le dévotieux à les célébrer.

Mais, pour se faire l'idée la plus juste possible de la portée et de l'importance de ces hymnes vulgaires, il n'y a qu'une seule chose, c'est de voir les lieux où ils se chantent. Vous vous êtes peut-être imaginé que les nefs des églises retentissaient du bruit de ces couplets monotones, de ces pléonasmes habillés en refrains? Erreur bien profonde, dont il vous faudra sortir! Ces refrains, ces couplets monotones, ces Noëls, enfin, se chantent, non pas dans les églises, non pas dans les processions, non pas même dans des réunions pieuses, mais chez soi et dans les cabarets, au coin du poêle ou du feu, principalement sous le vaste manteau des cheminées villageoises, en groupes toujours nombreux de famille, de voisins et d'amis, et à côté de marrons, de vin blanc, de jambon, de boudin et de carbonnade (1). — Entrevoyez-vous un peu maintenant le genre de dévotion des plus nombreux chanteurs de Noëls?

Tous les ans, aux approches de l'Avent, les mémoires

(1) La carbonnade est la côtelette du porc grillée sur les charbons. On devine facilement l'étymologie du mot.

se rafraîchissent, les gosiers se dérouillent, et l'on prélude, aux veillées, à ces refrains, dont le thème invariable et éternel est la venue du Messie. On sort des vieilles armoires les brochures, les petits recueils poudreux et enfumés où la presse, et quelquefois la plume, a consigné ces chants, et dès que le premier dimanche de l'Avent a sonné, on commère, on voisine, on veille ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, alternant dans l'achat des marrons et du vin blanc, mais chantant d'une voix simultanée les louanges grotesques du PETIT JÉSUS ; il y a même peu de villages qui, à cette époque, pendant tous les soirs de l'Avent, n'entendent criailler dans les rues, au son nazillard de la gonfle ou de la musette, quelques-uns de ces curieux cantiques. Le ménétrier vient, dans ce cas, comme un renfort aux chanteurs du coin du feu; il apporte et joint sa dose de joie (spontanée ou mercenaire, peu importe!) à la joie qui s'exhale devant les âtres; et quand les voix vibrent et retentissent, une voix de plus est toujours bien venue. Là, ce n'est pas la pureté des notes qui fait le concert, c'en est la quantité : *Non qualitas, sed quantitas;* puis (pour en finir de suite avec le ménétier), quand le Sauveur des hommes est enfin descendu dans sa Crèche, que cette belle nuit de Noël est passée, le paysan joueur de musette fait sa ronde dans les maisons, où chacun le félicite et le remercie, et de plus lui donne en monnaie le prix des notes criardes dont il a assaisonné les veillées.

Terme moyen, jusqu'à la veille de Noël, tout se passe à peu près ainsi chez nos *dévots* chanteurs, à quelques litres de vin ou à quelques cents de marrons de différence. Mais cette fameuse veille arrivée, la gamme se monte sur un autre ton; pour la soirée de clôture, on veut une soirée mémorable. On commence

par faire toilette à la tombée de la nuit; l'heure du souper vient ensuite avertir les appétits divers, et l'on se réunit par groupes aussi nombreux que possible, pour prendre en commun ce repas confortable du soir. Le souper terminé, on fait cercle autour du foyer, rangé, préparé ce soir-là d'une façon particulière, et qui va devenir, à une heure plus avancée de la nuit, l'objet de l'attention toute spéciale des enfants. Sur les tisons ardents, on a placé une énorme bûche. Cette bûche ne change assurément pas de nature, mais elle change de nom pendant cette veillée; on l'appelle la *suche:* « *Vous voyez bien*, a-t-on dit aux enfants, *si vous êtes sages ce soir*, *Noël* (car avec les enfants il faut toujours personnifier), *Noël vous pissera* (pardon de l'expression! c'est de la couleur locale), *vous pissera des bonbons la nuit.* » Et les enfants d'être sages, de se tenir cois autant que leur petite nature turbulente peut le leur permettre. Les groupes des personnes plus âgées, et pas toujours aussi sages que les enfants, profitent de ce bon temps pour se livrer de cœur joie et à gorge dépoyée au culte chantant du miraculeux Noël. Pour cette dernière solennité, on a gardé les refrains les plus puissants, les plus enthousiastes, les plus électriques. Noël! Noël! Noël! ce mot magique retentit de toutes parts; on le met à toutes les sauces, on le fait servir à toutes les fins. Sur les milliers de cantiques qui se font entendre dans cette fameuse veillée, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes commencent et finissent par ce mot, qui en est, on peut le dire, l'*alpha* et l'*oméga*, la couronne et l'escabeau. Cette fois dernière, la soirée se prolonge. Au lieu de se retirer à dix ou onze heures, comme on l'a fait à peu près tous les soirs précédents, on attend le *coup de minuit :* ce mot vous dit assez à quelle cérémonie on va se rendre. Depuis dix minutes ou un quart

d'heure les cloches appellent les fidèles à triple tintement, et chacun, muni d'une petite bougie bariolée de diverses couleurs (la chandelle de Noël), se rend, à travers les rues populeuses, et où les lanternes dansent comme des feux follets, à l'appel impatient des carillons multipliés... On est à la messe de minuit. Une fois à l'église on entend avec plus ou moins de piété la messe emblématique de la venue du Messie; puis, en tumulte et en grande hâte, on revient chez soi, toujours par groupes nombreux; on salue la suche, on fait fête au foyer, on s'attable, et, au milieu des chants qui redoublent plus fort que jamais, on fait ce repas d'après Noël, si attendu, si choyé, si joyeux, si bruyant, et qu'on a jugé convenable d'appeler, nous ne savons trop pourquoi, *rossignon*. Le souper pris à la tombée de la nuit n'empêche en rien, vous le pensez, l'appétit d'être de retour, surtout quand l'aller et le venir pour la messe ont fait sentir aux dévots mangeurs quelques petites flèches bien acérées d'une bise raide et mordante. Rossignon va donc son train, quelquefois assez avant dans la nuit; mais peu à peu cependant les gosiers s'enrouent, les estomacs s'emplissent, la suche se consume, et l'heure arrive enfin où chacun, tant bien que mal, a regagné son domicile et son lit, et mis avec soi dans les draps l'étoffe d'un bon mal de gorge ou d'une bonne indigestion pour le lendemain. — Au préalable, on a eu soin de mettre dans les sabots ou les souliers des enfants les bonbons qui, au réveil, seront pour eux les fruits bienvenus de la suche de Noël.

Voilà à peu près comment se passe cette veillée, fameuse encore dans plusieurs de nos contrées, et maintenue dans toutes. Vous concevez que, pour une telle fête, les chants ne sont jamais de trop : aussi vous avez vu avec quelle abondance ils sont prodigués. Il est fa-

cheux, par exemple, que la bonne intention ait si courte influence, que la fin ne perfectionne pas un peu plus les moyens. C'est souvent un langage à part (je ne parle pas du patois) que celui dans lequel sont composés les Noëls, tant les fautes grossières y fourmillent, tant y abondent les mots burlesques, les non-sens, les trivialités, et même parfois le cynisme.

Mais si Tabourot, fréquemment cité par La Monnoye, a dit, en parlant d'ouvrages d'une naïveté beaucoup moins candide que celle des chants dont il s'agit ici :

Pulidulum scriptoris opus ne despice ; namque
Si lasciva legis, ingeniosa leges.

Il est possible que nous puissions dire aussi à notre tour, en parlant de nos naïfs recueils :

Ne méprisez point trop une œuvre trop commune ;
Car un livre sans art peut être curieux.

Donc, en vous prévenant de cela à l'avance, et en vous assurant que ce n'est pas tout à fait temps perdu que de jeter un coup d'œil sur ces pauvres petits livres, nous espérons que vous voudrez bien nous suivre un instant à travers le champ très peu défriché de ces simples Noëls.

Un Noël, comme nous l'avons dit, et comme, du reste, l'indique suffisamment son titre, est un chant consacré à célébrer la venue du Messie sur la terre. Depuis bien longtemps, tous les ans, on chante cette nuit merveilleuse ; mais je ne vous dirai cependant pas si l'origine de ces chants remonte aux premiers jours de la chrétienté. En fait d'érudition, j'aime celle qui repose sur des matériaux véritables, et nous ne possédons pas, que nous sachions, les Noëls qu'ont pu faire les premiers chrétiens. Dès lors, et n'ayant point à constater l'âge de ce genre de littérature, il devient indiffé-

rent de savoir si c'est l'an 1200 ou l'an 1500 qui vit les premiers apparaître. Pour des opinions hypothétiques, nous pourrions vous en fournir à discrétion ; et, pour peu que nous suivissions en cela les érudits auteurs des *beaux Noëls nouveaux*, vous auriez grand risque de nous suivre, vous, jusque dans le Paradis terrestre, où l'un d'eux fait chanter par Adam et Eve un Noël sur la naissance du Sauveur. Plaisanterie à part, les opinions, voire même les opinions savantes, prouvent peu de chose, et nous aimons mieux vous faire faire sur nos Noëls une étude littéraire qu'une étude de chronologie. Cependant, si vous teniez trop à cette dernière chose, vous pourriez voir, par la citation que nous ferons tout à l'heure de quelques-uns d'entre eux, à quelle époque à peu près vous pouvez les rattacher.

Tant que les cœurs furent remplis de croyance, les Noëls s'en tinrent à la définition que nous en avons donnée plus haut. Le Messie seul remplissait le cantique ; l'intention de l'auteur était vraiment pieuse, et c'est à peine si, à la fin, il consacrait un couplet pour demander à Dieu de venir en aide à ses humbles serviteurs. Mais peu à peu l'homme s'empara d'un plus grand nombre de couplets, et en laissa moins pour le Sauveur; la dévotion aux choses de la terre remplaça la dévotion aux choses du ciel, et alors les Noëls, tout en conservant leur forme primitive, devinrent en partie des demandes pour les besoins de l'homme, des allusions aux événements et aux personnages contemporains.... Il y a même des Noëls politiques! dans quelques-uns, c'est tout à fait la chanson, moins sa forme; c'est de l'actualité, de la satire, de la gaieté, de l'entrain, dans une enveloppe benoite et sacrée.

Mais il y a encore un point de vue plus piquant sous lequel ils peuvent être examinés, c'est celui de la fidé-

lité historique qu'apportent les auteurs de ces chants dans leur confection. L'anachronisme est une chose reçue dans les Noëls. La Crèche du Sauveur du monde est un point central où affluent indistinctement tous les siècles, toutes les générations reculées ou modernes de ce fatal mangeur de pomme. Ce sont principalement des bergers qu'on y voit figurer, et, pour payer leur droit au goût des contrastes, les auteurs ne manquent jamais d'y fourrer les trois Mages, qui, par ce fait, se trouvent contemporains des personnages de tous les temps qu'on veut bien leur accoler. Pour ne nous occuper que du côte burlesque de la chose, nous en avons devant les yeux un qui fut fait pour le sacre de Louis XIV, qu'on a si bien amalgamé avec Jésus, Marie et Joseph, qu'il serait difficile de voir de quel côté est l'anachronisme, c'est-à-dire si c'est le Fils de la Vierge qui vient rendre visite au roi, ou si c'est le roi qui va se promener en Judée : dans ce dernier cas, ses bottes lui eussent été plus utiles que pour entrer au Parlement. Dans un autre, fait par quelque rapsode citadin, tous les habitants de la ville et des faubourgs qui l'avoisinent se rendent en masse auprès de l'Enfant sacré... Nous en extrayons un couplet au hasard :

Messire Jean Guillot,
Curé de Saint-Denis,
Apporta plein un pot
Du vin de son logis.
Prestres et escolliers,
Toute icelle nuictée,
Se sont prins à danser, sauter,
Ut, ré, mi, fa, sol, la, là ! là !
A gorge desployée.

Vous jugez par vous-même de la dévotion qui pouvait guider ces joyeux pèlerins.

L'adulation vint aussi bientôt se mêler à la fabrication de ces pièces. Les bergers, visiteurs du Christ enfant, se rendirent à l'Étable de Bethléem pour y psalmodier l'apologie, le panégyrique, la flatterie... Ce fut, la plupart du temps, le style mendiant des plus humbles épîtres dédicatoires. On vit de tous les côtés surgir des *Noël du Roy. — Noël de la Royne. — Noël des Princes. — Noëls des Ambassadeurs. — Noël des Bourgeois*, etc., etc., etc.: c'était à en rendre confus l'âne et le bœuf de l'étable. — Nous avons cru remarquer que les Noëls apologétiques étaient d'ordinaire les plus mauvais et les plus pauvres. Des trois ou quatre que nous feuilletons en ce moment, il n'y a pas un seul couplet digne d'être cité.

Le Noël ne se restreint pas toujours à un chant de courte haleine, à un récit du mystère de l'Incarnation, à un voyage en Bethléem. Il agrandit parfois son cadre; dans plusieurs, il affecte les formes d'une petite épopée. Nous avons devant les yeux le modèle du genre; il n'a pas moins de quarante et un couplets, qui, l'un l'autre, alternent régulièrement de demande à réponse.

Exemple :

DEMANDE.

— Or, nous dictes, Marie,
Quel fut le messager
Qui porta la nouvelle
Pour le monde sauver ?

RÉPONSE.

— Ce fut Gabriel l'Ange,
Que, sans dilation ,
Dieu envoya sur terre
Par grand' compassion.

et ainsi de suite, pendant les sept ou huit pages que

dure le Noël. Et à chaque demande revient ce premier vers : *Or, nous dictes, Marie*...— Ce chant commence à l'Annonciation de l'Ange, comme vous le voyez, par la citation précédente, se continue pendant toute la vie du Christ, et se termine deux couplets plus loin que sa mort. Vous avez peut-être remarqué que la richesse des rimes n'y est pas exubérante..... Dans la dernière réponse, *dextre* rime ave *journée*.

Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur ces différentes propriétés ou qualités des Noëls. Des coupures, des extraits, des fragments, n'en donnent qu'une idée trop imparfaite. Donc, pour faire mieux qu'avec ces citations partielles, nous allons vous offrir un choix, très peu nombreux du reste, de quelques-uns de ces curieux cantiques, choix dans lequel nous avons réuni d'abord tout ce qui est supportable quant à la forme, et ensuite tout ce qui, sous cette forme supportable, a pu avoir un fond naïf, original ou bizarre. Tous ceux cités sont à peu près anciens, les modernes ayant perdu la naïveté du langage sans rien gagner en sens ni en raison. Vous en verrez dont l'orthographe remonte assurément au moins à Ronsard, sinon plus haut. De ce nombre est le premier que vous allez lire; les diminutifs qui y fourmillent ont une certaine grâce, et le tour du Noël est d'une avenante simplicité. Cependant nous croyons avoir besoin de vous avertir, avant de vous faire entrer dans la lecture de ces quelques Noëls, qu'ils ne sont pas cités comme bons d'un bout à l'autre ; seulement, comme la majeure partie en est acceptable, nous n'avons pas cru devoir, pour un ou deux couplets faibles, détruire l'intégrité d'une pièce, surtout quand nous en citons un si petit nombre.

Voici le titre de quelques-uns des recueils d'où sont extraits les Noëls cités (1).

— NOELS NOUVEAUX, *sur la Nativité de nostre Rédempteur Jésus-Christ, composez par Nicolas-Laurent Maillyer, chanoine, avec permission de M. Gontier vicaire-général.* — Dernier degré de médiocrité.

— NOELS NOUVEAUX, *sur l'heureuse nouvelle apportée de Bethléem de la Naissance de Jésus-Christ.* — Tous les lieux communs des Noëls.

— BEAUX NOELS NOUVEAUX, *en l'honneur de la Naissance et aussi de la Rédemption de N. S. Jésus-Christ.* — Rien n'est moins beau que les pièces qu'il contient.

— LUCYFAR PRYN AU BAYTAN, *Noëls composez à l'honneur de la Vierge, par J. B. F. D. L.* (le chanoine Lachaume). — C'est de ce recueil qu'on a dit plaisamment : *In toto libro nil melius titulo.* Notre appendice aux Noëls de La Monnoye en donne un extrait.

— Enfin, comme recueil beaucoup plus volumineux que tous ceux dont les noms précèdent : LA GRAND' BIBLE DES NOELS TANT VIELS QUE NOUVEAULX, *composez à la louange de Dieu et de la Vierge Marie, sur le chant de plusieurs hymnes et belles chansons de ce temps.* — C'est ce dernier recueil que nous avons le plus souvent mis à contribution.

(1) Nous pourrions aujourd'hui quadrupler au moins cette nomenclature, par suite des nombreux documents que nous avons réussi à nous procurer, depuis les anciennes *Bibles* des naïfs *Noëls* jusqu'aux spirituels *Noëls nouviaux* de M. Ch. Ribault de Laugardière.

NOEL NOUVEAU.

Noël nouvelet, Noël chantons icy ;
Dévotes gens, rendons à Dieu mercy ;
Chantons Noël pour le Roy nouvelet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Quand m'esveilly et j'euz assez dormy,
Ouvris mes yeux, vis un arbre fleury
Dont il issit un bouton vermeillet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Quand je le vy mon cœur fust resjouy,
Car grand' clarté resplendissoit de luy,
Com' le soleil qui luit au matinet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

D'un oysillon après le chant j'ouy,
Qui aux pasteurs disoit : Partez d'icy ;
En Bethléem trouverez l'Aignelet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

En Bethléem Marie et Joseph vy ;
L'asne et le bœuf, l'Enfant couché parmy,
La Creiche estoit au lieu d'un bercelet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

L'estoile vint, qui le jour esclaircy,
Et la vy bien d'où j'estois départy,
En Bethléem les trois Roys conduiset :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

L'un portait l'or, et l'autre myrrhe aussy,
Et l'autre encens, qui très bon faict seny,
De Paradis sembloit un jardinet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Quarante jours la nourrice attendy.
Entre ses bras Siméon le rendy,
Deux tourterell' dedans un paneret :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Quand Siméon le vid, fit un haut cry :
Voicy mon Dieu ! mon Sauveur ! Jésus-Christ !
Voicy celui qui joie au peuple met :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Un prestre vint, dont je fus esbahy,
Qui les paroll' hautement entendy ;
Tôt les mussa dans un petit livret ;
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Et puis me dit : Frère, crois-tu cecy ?
Si tu y crois, ès Cieux seras ravy ;
Ti tu n'y crois, d'Enfer va au gibet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Et l'autre jour je songeois dans mon lict
Que je voyois un Enfant si pety,
Qui s'appelloit Jésus de Nazareth :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Par douze jours fut Noël accomply ;
Par douze jours sera mon chant finy ;

Par chacun jour j'en ai fait un couplet :
Noël nouvelet !
Noël chantons icy !

Un autre commence par ces couplets :

Laissez paistre vos bestes,
Pastoureaux ;
Par monts et par vaux
Laissez paistre vos bestes,
Et venez chanter Nau !

J'ay ouy chanter le rossignô,
Qui chantait un chant si nouveau,
Si bon, si beau,
Si résonneau ;
Il m'y rompoit la teste,
Tant il preschoit
Et caquetoit.
Adonc prins ma houlette
Pour aller voir Naulet.

Je m'enquis au berger Naulet :
As-tu ouy le rossignolet
Tant joliet,
Qui gringotoit
Là-haut sur une espine ?
Ouy, dict-il, ouy,
Je l'ay ouy ;
J'en ay pris ma doucine,
Et m'en suis resjouy.

. . . .

Puis, coupant court à ce style où l'incorrection est presque gracieuse, il tombe aussitôt dans la niaiserie et la platitude.

NOEL NOUVEAU.

O heureuse journée,
Jour gracieux,
Que nous est retournée
La paix des Cieux !

Voilà Paix et Justice,
Sans nul discord;
Dieu tout bon et propice
Les met d'accord.

Douceur, Bonté, Concorde,
Marchent après,
Et la Miséricorde
Les suit de près.

La Charité s'advance,
La Grâce aussi ;
Divine Providence
Les guide ainsi.

Divine *compagnie*,
Où allez-vous
En si bel *équipage* :
Dites-le nous.

Le Fils de Dieu nous meine,
Touché d'amour,
Pour à Nature humaine
Faire la cour.

Il l'a seule choysie
Pour son plaisir;
Elle est sa chère amie,
Tout son désir.

C'est sa douce rebelle,
Son tout, son mieux.

Il veut pour l'amour d'elle
  Quitter les Cieux.

Bienheureuse Nature !
  Oh ! quelle honneur !
Mais, las ! qui lui procure
  Tant de bonheur !

Dieu, par sa bonté même,
  S'y est abstreinct.
C'est son amour extrême
  Qui l'y contrainct.

Oh ! chose merveilleuse !
  Le fils de Dieu
Veut-il faire amoureuse
  En si bas-lieu ?

Il est de sa nature
  Courtois et doux ?
Et de sa créature
  Il est jaloux.

Il est tout amiable,
  Plein de pitié ;
Il n'est point variable
  En amitié.

Sus donc ! Nature humaine,
  Retournez-vous
Vers la face sereine
  De votre époux.

Ne soyez tant ingratte
  De l'offencer ;
Votre main délicatte
  L'aille embrasser !

Il est certain, à voir l'exactitude de la rime dans tout le cours de cette pièce, que celle du cinquième

couplet n'est *pauvre* que par suite d'une faute d'impression. Tous ces recueils en fourmillent tellement, qu'on est parfois tout fier de mettre le doigt sur le sens des paroles.

NOEL NOUVEAU.

Marie en Bethléem s'en va. (*)
Le fils de Dieu elle enfanta. (*)
Ce fut une grand' mélodie,
Marie m'amye,
D'ouïr la douce chalemie
Des bergers et des pastoureaux.
Nau ! Nau !
Marie m'ayme
Vous estes si saincte et jolie
Que chacun pour vous chante Nau,
Nau ! Nau !
Que chacun pour vous chante Nau !

Ce fut le sainct divin vouloir (*)
Qui vous fist cette grâce avoir. (*)
Nature humaine étoit bannie,
Marie m'amye,
De la céleste compagnie
Pour avoir fait péché trop gros.
Nau ! nau !
Marie m'amye,
Vous estes si saincte et jolie
Que chacun pour vous chante Nau.
Nau ! Nau !
Que chacun pour vous chante Nau !

Le sainct Fils de la déité (*)
A prins en vous humanité, (*)
Et vous a première choisie,
Marie m'amye,

Et vous a si fort bien choisie,
Que c'est un mystère moult beau.
Nau! Nau!
Marie m'amye,
Vous estes si saincte et jolie
Que chacun pour vous chante Nau,
Nau ! Nau!
Que chacun pour vous chante Nau!

Les Anges vous faisoient honneur. (*)
Les rois vous ont donné du leur. (*)
Les pastoureaux vous ont servie,
Marie m'amye ;
Ils ont fait une confrérie
Pour aller voir l'Enfant nouveau.
Nau ! Nau!
Marie m'amye,
Vous estes si saincte et jolie
Que chacun pour vous chante Nau,
Nau ! Nau !
Que chacun pour vous chante Nau!

Et nous, pauvres pécheurs humains, (*)
Nous vous prions à jointes mains ; (*)
Pour Dieu, ne nous oubliez mye,
Marie m'amye ;
Mettez-nous en la compagnie
De Jésus le vray Messiau.
Nau ! Nau !
Marie m'amye ;
Vous estes si saincte et jolie
Que pour vous chacun chante Nau,
Nau ! Nau !
Que chacun pour vous chante Nau !

Il y a dans ce Noël, et surtout dans le refrain, un certain laisser-aller, une certaine mignardise, qui sont loin de déplaire. Le rhythme en est coulant et facile :

c'est de la gracieuseté de forme. Il doit être d'une époque plus moderne que le premier que nous avons cité ; les diminutifs s'y font beaucoup moins sentir.

En voici un autre d'une allure différente ; il est dialogué, et d'une morale si chrétienne, que nous avons bien peur qu'elle ne le fasse prendre pour une licence poétique :

AUTRE NOEL.

— Chantons Noël, Janneton ;
Chantons, je te prie.
Entonnons une chanson
Au doux Fruict de vie.
Chantons Nau autant de fois
Qu'il y a de feuill's ès bois,
Et d'herbes flories
Dedans les prairies !

— Vous me faictes grand plaisir ;
Je vous remercie,
D'avoir changé le désir
Et la folle envie
Que l'autre jour vous aviez ,
Quand d'amour vous me parliez.
Aymons donc Marie
Et le Fruit de vie !

— Janneton , qui n'aymera
L'Enfant de Marie !
Que l'on me croy' qui voudra ,
Jamais en ma vie
Je n'ay vu enfant si beau
Que ce petit fruict nouveau ;
Jamais en ma vie
Rien tel que Marie !

— Y auroit-il à vos yeux
    Fille plus jolie
Qu'elle qu'a ravi ès cieux (que celle qui a)
    L'auteur de la vie ;
Qui par un de ses cheveux
A charmé le Dieu des dieux,
    En luy blessant l'âme
    De sa douce flame ?

— Janneton, je t'aymois mieux
    Qu'une damoiselle,
Mais or je suis amoureux
    D'une autre pucelle,
Qu'a tant d'attraits et d'appas !... (qui a)
Janne, je ne t'aymes pas ;
    J'aymeray sans cesse
    Ma saincte maistresse.

— Vous aviez donc mal ès yeux ?
    Estiez sans lunette,
Quittant un lys gratieux
    Pour une Jannette !
Elle est plus belle cent fois
Que les nymphes de nos bois,
    Que les fleurs jolies
    Qui sont ès prairies.

— Adieu donc, ma Janneton ;
    J'ay une autre amye.
Je veux honorer son nom,
    Puisque c'est Marie.
Et si je m'en veux aller
En Bethléem adorer
    De Dieu la naissance,
    Faisant pénitence.

Adieu celui que j'aymois !
    Que Dieu vous conduise !

Que l'estoile des trois Roys
Claire vous reluise ;
Et quand serez de retour,
Nous ne pensions qu'à l'amour
Du Dieu fruict de vie
Qu'est nay de Marie ? (qui est ..)

C'est assurément une conversion édifiante..... si elle n'a pas eu lieu uniquement dans le Noël. — En marge du quatrième couplet, l'auteur avait cité le verset suivant (le 9e du 4e chapitre du Cantique des Cantiques): « *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa; vulnerasticor meum in uno oculorum tuorum, in uno crine colli tui.* » — Qui sait s'il n'a pas cru en donner la traduction dans ses vers?

Pour terminer nos citations, nous avons gardé ce dernier, dont la facture nous a paru meilleure, la touche plus ferme et le style plus correct que dans la plupart des autres.

NOBLE ET BEAU CANTIQUE

Sur un chant musical, chanté par les bergers à la messe de minuict en révérence du jour de la Nativité de Nostre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ.

Esprits divins, chantez de la nuict saincte!
C'est ceste nuict que la Pucelle enceinte
Nous a produict ce Verbe précieux.
C'est ceste nuict que l'on a veu les Cieux
Tout descouvers, et bien cinq cent mille Anges
Chanter à Dieu éternelles loüanges.

C'est donc la nuict, la nuict la plus heureuse,
La nuict qui donne à toute âme amoureuse
Cet heur de voir par foy son Créateur ;
La nuict qui donne à l'œil du corps cet heur,
Voir et toucher son Dieu en ce bas monde,
Né de la Vierge à nulle autre seconde.

Heureuse nuict, devant le jour première !
Nuict, non pas nuict, mais parfaicte lumière,
Qui luit tousjours, et tousjours reluira :
Oh ! malheureux celuy qui te dira
D'oresnavant obscure, noire ou sombre,
Quand ton beau clair se faict maistre de l'ombre !

O nuict, sans nuict à toute créature !
O nuict ! tu vois le secret que nature
N'a sçeu comprendre et n'entend nullement :
C'est que Marie a naturellement
Enfanté, Vierge, un fils vray Dieu et Homme,
Qui de rigueur la loy du tout consomme.

Nuict consommée en beauté nonpareille !
Je vois la Lune au Ciel qui s'appareille
Avec ses fleurs d'un esclair argentin,
Qui fera honte au plus beau du matin.
Mesme l'ardeur de sa flambante face
Le plein midy du clair Soleil efface.

Ce grand troupeau de feu qui se pourmeine,
Estincellant parmy ceste grand' plaine,
Montre assez bien ce merveilleux effect
Qu'en ce bas-monde un nouveau monde est faict.
Que (il soit vray !) la transmontagne claire
Plus que devant ardentement esclaire.

Nuict esclaircie en beauté plus que rare,
Tu voy Marie en toy, qui se prépare
Sur l'heure et poinct de son enfantement.
Dy-moy, ô nuict, ô nuict, dy-moy comment,
Toute ravie, en terre elle s'incline
Pour adorer ceste aysance divine?

Divine nuict, oh ! quelle jouissance !
Quel bien ! quel heur ! quelle resjouissance,
Voir le Petit à sa mère riant !
La mère aussi l'adorant et priant !

O oraisons à l'Enfant acceptables !
O doux sourris à la mère agréables ?

Nuict agréable, ores tu peux cognoistre
Ce Dieu, je dy; Dieu seul à qui doit estre
Gloire, vertu, loüange, empire, honneur,
Dieu recogneu le Maistre et le Seigneur
De l'Univers, mesme par ton silence.
L'asne et le beuf en ont la cognoissance.

Tu es présente à ce chant angélique;
Je dy ce chant du tout évangélique
Annonçant l'heur de ceste enfantement.
Dy-moy la joye et le contentement
Que tu reçois, lorsque tu peux entendre
Le premier cry de ceste enfance tendre.

Tu as donc veu, ô nuict, ce grand miracle :
L'Enfant sortir du sacré tabernacle,
Comme l'époux de son paré pourpris ;
L'Enfant aymé auquel le Père a pris
Tout le playsir et la resjouissance,
Et néanmoins tous deux de mesme essence ?

Dy-moy comment chascun pasteur s'assemble ;
Dy comment tous, d'un grand accord ensemble,
Ont entrepris de l'aller visiter.
Nuict, saincte nuict, veuille-moy réciter
Les saincts propos et cantiques de joye
Qu'ils ont chantés saintement par la voye.

Ils l'ont trouvé prés de la Pucelette,
Qui mère, et vierge, et nourrice, l'allaicte;
Puis se sont pris ensemble à le loüer,
Et l'ont voulu pleinement advoüer,
Comme celuy lequel doivent cognoistre
Leur Pasteur-roy et leur souverain Maistre.

Bref, nuict, ô nuict sur toutes désirée,
A mille jours et mille préférée,

Ainsi qu'on voit venir premièrement
L'advent de Dieu, ainsi secondement
En toy viendra, quand il viendra dissoudre
Les éléments et par feu et par poudre.

O fils de Dieu ! coëternel au Père,
En qui ce monde entièrement espère
Par ta venüe estre icy racheté,
Et par ton sang estre vivifié ;
Seigneur, Seigneur, donne-luy ceste grâce !
Qu'en tout, partout, ta volonté se face !

AMEN.

Ce Noël n'est pas tout à fait cité là comme un modèle de perfection, ou alors ce ne serait que relativement aux autres ; mais on ne peut disconvenir non plus qu'il provient d'une plume plus exercée, plus faite aux vers ; que certaines strophes en sont bonnes, et que plusieurs expressions sont pittoresques et poétiques. Quelques-unes, ce nous semble, rappellent la manière naïve et gracieuse de Marot.

Là s'arrête à peu près le choix que l'on peut faire dans cette multitude de recueils. Vous voyez qu'il faut de la réserve..... Cinq ou six pièces extraites de plusieurs volumes ! Si l'on en veut prendre davantage, on court la chance de tomber, comme nous l'avons dit plus haut, dans la niaiserie, l'amphigouri, le non-sens, la platitude, les lieux-communs, et d'aller même jusqu'à une naïveté qui ressemble fort au cynisme, ou au moins à la jovialité grivoise.

Un de ce dernier genre commence ainsi :

Joseph est bien marié (*)
A la fille de Jessé. (*)
C'était chose bien nouvelle
Que d'estre mère et pucelle :
Dieu y avait besogné. .
Joseph est bien marié !

Un autre Noël, en racontant la même chose, dit :

Au consentement qu'ell' donna,
Le Sainct-Esprit si bien ouvra,
Que, *sans faire brisée*,
Conçeut, puis enfanta
Jésus ceste nuictée.

Assurément, cette naïveté va un peu trop loin.

Dans un autre, voici de quelle manière on rend compte de la réponse de Marie à l'ange annonciateur :

La Vierge *ébahie*
De cette voix,
Elle se prit à *dire*
Pour cette fois :
Comment pourra s'accomplir telle affaire
Quand jamais n'ai eu affaire
A nul homme qui soit ?

Ce sont là, certes, des paroles bien dignes de sortir de la bouche chaste et candide de la vierge de Nazareth !

Dans un autre encore, l'auteur demande d'abord à la mère future du Christ pourquoi elle a hésité à croire la parole de ce même ange Gabriel, puis lui fait répondre avec une expérience et une coquetterie telles, qu'une ingénue de vaudeville ou une Lorette n'eussent guère pu mieux dire.

Et tout cela est écrit et se chante avec bonne intention et sans malice !... — Faut-il le croire pour l'honneur du Bourguignon *salé?*

Parmi toutes ces citations, vous n'avez guère vu d'échantillons de style patois. Comme nous n'avons voulu vous donner une idée que des Noëls faits dans le bon temps, c'est-à-dire avec conviction, nous n'avons pas trouvé de ces premiers en grand nombre. Le peuple, au lieu de s'amuser à faire des chansons dans son langage ordinaire, vise, au contraire, au style épuré de la

ville : c'est ce qui nous vaut les petits *chefs-d'œuvre* que nous vous avons fait entrevoir. Les Noëls patois n'ont guère été abordés que par ceux qui ont voulu essayer leur esprit à un genre amusant, et qui avaient dans leur répertoire plus d'un dialecte à leur service ; ce n'était donc pas sur ceux-là que nos études devaient porter. Le *patois*, comme l'a écrit La Monnoye, est une langue complète, correcte et piquante... Il n'en est pas tout à fait de même des Noëls *français* que nous avons parcourus ! Et puis, dans ses compositions patoises, le peuple eût apporté les mêmes défauts que dans ses compositions françaises, de sorte qu'au lieu des quelques mots qui restent et que nous pouvons comprendre dans ces dernières, nous eussions eu dans les autres des vers et des couplets impossibles à déchiffrer. Une langue-mère tronquée est déjà un labyrinthe ; mais un patois qu'on aurait défiguré en serait bien un autre !

Maintenant, quoique nous nous réservions de parler des Noëls bourguignons de La Monnoye dans sa Notice biographique, nous tenons néanmoins, comme complément à cet *aperçu*, à constater ici leur vogue et leur popularité. Il n'y a presque pas de famille bourguignonne qui n'ait son exemplaire, pris indistinctement dans l'une des quinze ou seize éditions qu'on a faites. Chez ceux qui n'en ont pu avoir, par une raison quelconque, un exemplaire imprimé, on est sûr d'en trouver au moins une copie manuscrite. Ce recueil s'est peut-être copié autant de fois que les seize éditions ensemble en ont fourni d'exemplaires au commerce. Vous trouveriez plutôt en Bourgogne (ce qui est plus que rare), un toît inhospitalier, qu'un âtre qui n'aurait pas entendu retentir, aux veillées de l'Avent, les *Noei* de *Gui Barôzai*. Nous en avons sous les yeux un exemplaire qu'on ne peut comparer qu'à une seule

chose : au paroissien d'une vieille bigote, qui a marmoté ses prières dessus pendant plus de soixante ans. On y voit l'usure et l'empreinte crasseuse des doigts marqués d'une façon si vigoureuse, qu'il faut que plusieurs générations se soient délectées au chant journalier de ces malins cantiques. — Vous attendez peut-être que, par un commentaire *ad hoc*, nous nous mettions à vous expliquer cette popularité, à vous en chercher les causes? — Et pourquoi, s'il vous plaît, aurions-nous donc entrepris la réimpression de ce volume? — Nous vous dirons, comme la voix céleste au Père de l'Église : *Tolle et lege*, prenez et lisez. Oui, lisez; et faites mieux : chantez.

Chantez, francs Bourguignons, chantez, race joyeuse.....

car, pour clore comme nous avons commencé, et pour rester tout à fait dans notre sujet :

Quiconques bon François sera,
Point de chanter ne se foindra
Noël à grand'gorgée,
Et son bien luy croistra
Tout le long de l'année.

Finale bien en rapport avec tout ce que vous avez pu voir de l'humeur joviale des Bourguignons, que celle qui promet le plus de bien-être à celui qui chantera le plus! — Et en Bourgogne, chanter, c'est boire !

Voilà où nous a conduits l'examen de ces chants religieux, faits pour la grande fête de la Naissance du Sauveur! Voilà tout ce que nous avons pu y découvrir touchant la dévotion bourguignonne!...

Dieu nous fasse paix,

Et nous admette en son sanct Paradis !

C'est ainsi que finissent presque tous les *Noëls*.

— 1841. — F. FERTIAULT.

P. S. — Octobre 1857.

L'Étude qu'on vient de lire a été écrite en 1841. Elle ne contient guère qu'un coup d'œil rapide sur le côté pittoresque du *Noël*, tout en effleurant sa valeur littéraire.

Aujourd'hui que nous la relisons, nous la trouvons très incomplète, et, tout en reconnaissant qu'elle a assez bien saisi certaine face de son sujet, nous ne pourrions nous abstenir de constater qu'elle est coupable, dans les nuances, de quelques petites hérésies.

Depuis qu'elle a été publiée, le *Chant populaire* est sorti de ses langes, et les esprits les plus élevés se sont plu à signaler son importance. Nous-même avons figuré, à nos heures, parmi ses préconisateurs les plus ardents, et surtout les plus sincères... C'est assez dire que, si nous récrivions ce *Coup d'œil* aujourd'hui, il s'y rencontrerait, sur la portée du *Noël*, une appréciation fort différente.

C'est précisément ce qui fait que nous le réimprimons sans y rien retoucher. Ce travail n'eût-il demandé simplement que quelques corrections de mots, aussitôt nous les eussions entreprises ; mais, pour l'élever à nos vues actuelles, il serait à peu près tout entier à refondre, et disparaîtrait, je le crains, sous les ratures. Or, comme plusieurs de nos amis de Bourgogne y tiennent, trouvant qu'il fait ressortir avec assez de relief la nature malicieuse, joviale et fine de l'esprit bourguignon, nous voulons conserver ce morceau, et notre système nous oblige à le conserver intact, parce que les teintes que nous y ajouterions maintenant pour le modifier jureraient sur les parties primitives que nous aurions à en laisser subsister.

Il ne s'agit donc ici, pour nous, que de protester contre la légèreté de certaines appellations, que nous donnerions, à cette heure, beaucoup plus révérentieuses à nos *Noëls*, ces émanations d'une poésie primitive et dont la forme, parfois des plus intéressantes au point de vue de l'étude plastique, revêt un fond dont l'intérêt ne sera dépassé par aucune de nos poésies civilisées, c'est-à-dire détournées de leur source, presque sans sève, et fleuries artificiellement.

Un moment viendra, et il est proche, où les travaux que les spécialistes préparent sur la *Poésie populaire*, feront comprendre aux plus dédaigneux tout ce que le savant, l'historien, le poète, le peintre, l'archéologue, le linguiste, etc., pourront trouver dans ces chants de structure simple et de naïve allure, dont tel couplet charme ou émeut plus que bien des pièces d'à-présent finies, ciselées et sonores.

Pour notre part, nous le désirons, ce moment, et l'attendons avec une vive impatience.

Nous l'entrevoyons comme une régénération, comme un nouveau baptême, dont plusieurs rameaux, très fleuris mais très déviés de notre bel arbre poétique, ont grand besoin.

Des tentatives sérieuses ont déjà été faites par des hommes d'un mérite reconnu, et, pour n'en citer qu'une, M. Thalès Bernard, dans son dernier volume de vers, nous a donné un magistral échantillon de ce que peut devenir la poésie habilement maniée et retrempée à ses sources originelles. — M. Joseph Boulmier, s'inspirant des vieux chants bretons, viendrait encore corroborer notre dire.

F. F.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



